La transmission du féminisme aux femmes d'aujourd'hui

Ce que nous devons
à Xavière Gauthier
et à ses sœurs.

Juliette Tétard

Sommaire

Avant-propos 4

> Quelques dates-clés du féminisme en France 12

⊡ Introduction : Xavière Gauthier par elle-même 16
L'aventure de *Sorcières*
De multiples pratiques d'écriture

⊡ Ma rencontre avec Xavière Gauthier 20
Une revue par et pour les femmes
Être une femme libre
L'écriture, un engagement
Femme en lutte
L'expérience de la sororité

Transmettre grâce aux *Sorcières* 56
L'héritage de la sorcière
Les femmes vivent
Les sorcières de Mona Chollet
Nature et féminité
Virilité et prédation
Transmissions

La masculinité sensible contre le viriarcat 66
Genre et représentations
Virilité

S'émanciper du patriarcat 70
L'exclusion
« Le patriarcat bande mou »
Volonté d'émancipation
Xénofémisme

Redéfinir le féminisme d'aujourd'hui 84
Féminisme
Une violence qui marque
Le féminisme aujourd'hui

Sœurs d'armes 90
Connivence

Parler et enfin se faire entendre 94
Écriture de femme
La prise de conscience par l'écrit
Briser le tabou
Prendre la parole
La voix

Pour des représentations fidèles de la femme 102
Internet
Réseaux Sociaux
Changer les représentations
Les femmes dans l'art

Se défaire des stéréotypes genrés 114
Le clivage du genre
Le corps libre
Questionner l'isolement
Injonction
Jungle politique
Et le couple ?
Des hommes avec les femmes
Vivre le désir

Éduquer, le début de la parité 126
Éducation
Action commune

Conclusion 132

> Annexe 136

Bibliographiqe 172

Avant-propos

Petite-fille coquette, décomplexée, à l'aise avec son corps potelé, je me rappelle avoir eu une enfance riche de contacts avec les garçons et filles que je côtoyais. Au collège, quand mes formes se sont développées, le regard des garçons est devenu de moins en moins naïf. Mes formes généreuses me semblaient naturellement (et uniquement ?) connotées sexy. J'ai senti une cassure, une sorte de baptême du feu, de ce passage de l'enfant, de la jeune fille à la femme. Comme si je rentrais dans une deuxième pièce, avec un autre rôle à endosser. En traversant mes ruptures amoureuses et en analysant mes différentes relations avec mes ami•es, j'ai commencé à discerner un fossé entre les deux sexes. Une sorte de mur invisible qui permet de se voir, de ne pas vraiment s'entendre et de ne plus se toucher.

Les complexes grandissant toujours plus pendant l'adolescence devenaient une obsession. La comparaison constante avec mes amies, globalement plus minces et qui rentraient dans les codes classiques de la beauté du XXIe siècle. Peu à peu, via les réseaux sociaux, j'ai commencé à lire des articles sur l'acceptation de soi, la déconstruction des codes de beauté, la représentation de différents corps. Des mots et des images qui pansaient mes plaies, qui me rassuraient, qui me permettaient de m'identifier, de découvrir un monde qui me ressemblait. Des mots, des expériences qui m'ont aidée à identifier ce que j'avais vécu dans mes différentes histoires d'amour. Des histoires violentes qui ont laissé des marques.

Je trouve dans *Le Dictionnaire Culturel en langue française* la définition suivante :

« Féminisme : n. m. (1837, Fourier) Doctrine, mouvement qui préconise l'extension des droits, du rôle de la femme dans la société ; l'égalité des femmes par rapport aux hommes. »

Le *Larousse* complète cette définition en expliquant que «le féminisme s'annonce au XVIIIe siècle, prend son essor pour la Révolution, avec Olympe de Gouges et se développe au XIXe siècle en liaison avec les idées saint-simoniennes et fouriéristes[...]. Par la suite, les luttes pour l'égalité des droits (notamment le mouvement des "suffragettes", animé par E. Pankhurst en Grande-Bretagne) ou l'œuvre de Simone de Beauvoir préparent la voie au militantisme des années 1970 (*Women's Lib* américain, MLF français), qui revendique pour les femmes la libre disposition de leurs corps et l'abolition de toutes les formes de discrimination.»

La découverte du féminisme a été pour moi la rencontre de la liberté dans mon rapport au corps et une source de force dans la construction de mes ambitions. Le féminisme m'a ouvert à des questions engagées de société, d'écologie, de sociologie. Devenir «femme» c'est ouvrir les yeux, s'ouvrir à l'autre et se battre pour un monde meilleur. La célèbre formule

de Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* «on ne naît pas femme on le devient» prend alors tout son sens à ce moment-là. J'ai compris que mes complexes et mon mal-être étaient dus à des codes dictés par la société, par l'environnement auquel j'étais confrontée au quotidien, les représentations de la «femme» dans tous les médias classiques, considérés comme la norme.

Le féminisme m'a permis de me voir autrement que dans les yeux d'un homme – Nancy Huston dans *Reflets dans un œil d'homme*, explique que la femme est habituée depuis l'enfance à se voir comme dédoublée. Elle se voit au travers de son propre regard, mais également par le miroir, symbolisant le regard de l'homme –, de vivre pour moi, de suivre mes ambitions, de faire des projets dont je ne me croyais pas capable.

Ce mémoire entre dans le projet global de sensibiliser les femmes au pouvoir qu'elles ont, et de sensibiliser les hommes à l'impact de leurs comportements. Une femme a besoin

de se sentir forte, de se rappeler que tout dans son corps lui permet d'être forte. Cette force a été brimée depuis des siècles ; j'évoquerai plus loin par exemple les héritages des chasses aux sorcières. On a brisé la confiance des femmes en elles-mêmes. On a sapé leurs ambitions. Il est temps que la femme retrouve au fond d'elle ce dont elle est capable.

J'ai remarqué que la plupart des essayistes féministes que je lis parlent de leurs expériences personnelles, analysent les rapports de causes à effets, alors que beaucoup d'hommes se permettent des généralités de manière distanciée sans même se mettre à la place des personnes concernées.

Le rapport à l'expérience vécue et racontée est à mon sens plus riche et sensible, plus authentique, pédagogique. Elle permet de se faire une opinion propre, amène à la compassion, à la compréhension et la bienveillance instrinsèque à la sororité.

Pas de définition dans le *Larousse* pour ce terme, ni dans le *Petit Robert*. Je la trouve en revanche dans

Le Dictionnaire Culturel en langue française. «Sororité: n.f. (1546 "qualité, relation de sœur", emprunté au latin médiéval *sororitas* "communauté religieuse de femmes", der. du lat. class. *soror* "sœur". Repris vers 1970, emprunté à l'anglais *sorority* dérivé de *soror* sur le modèle de *fraternity*. Le sens premier du français sororité correspond à l'anglais *sisterhood*.

1. Anglic. Groupement de femmes, équivalent d'une fraternité, pour les femmes ou les jeunes filles.

2. (dér. sav. du lat. *soror* pour traduire l'anglais *sisterhood* (1968), mot du discours féministe) Lien, solidarité existant entre les femmes considéré comme spécifique par rapport à la fraternité qui unit les hommes.»

Au fil de mes recherches, la figure de Xavière Gauthier s'est imposée comme celle d'un mentor, engagée à donner la parole aux femmes, de la visibilité dans le champ littéraire, à travers différentes pratiques d'écritures traitant d'un grand nombre de sujets liés au féminisme qui me sensi-

bilise. La libération de la parole c'est l'ouverture pour soi-même et pour les autres. C'est mettre des mots sur des émotions, les comprendre, les gérer. Comment le travail d'une autrice telle que Xavière Gauthier continue d'influencer les femmes d'aujourd'hui ? Comment en analysant sa production peut-on obtenir une cartographie de la lutte féministe actuelle ?

Ce mémoire est le résultat de plusieurs phases de travail. Il est introduit par les mots de Xavière Gauthier, se présentant au fil de ses différentes pratiques d'écriture. Suit le récit de notre entretien, un échange qui s'est déroulé chez elle, en face à face. La deuxième partie de ce mémoire est structurée par toutes les notions importantes que j'ai extraites de son travail, montrant la pluralité de son champ d'action. Mais également, cette partie questionne la transmission inter-générationnelle et invoque d'autres références clés constituant ma réflexion et ma parole militante autour de ces thèmes qui nous concernent tous•tes.

>Quelques dates-clés du féminisme en France

1791

>*Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*

Olympe de Gouges est considérée comme l'une des premières féministes de l'Histoire. Elle rédige la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, et écrit dans l'article 1: «La femme naît libre et égale à l'homme en droits».

1792

>Première loi française sur le divorce

Le divorce par consentement mutuel devient autorisé pour la première fois en France. La loi sera abolie avec la restauration (1816). En 1884, le divorce est rétabli, mais seulement dans certains cas (par exemple pour adultère, mais toujours par consentement mutuel).

1837

>Naissance du terme féminisme

Le mot «féminisme» apparaît vers 1830; il est attribué à Charles Fourier, chef de file d'un mouvement (le fouriérisme) qui se distingue par ses prises de position en faveur de la liberté des femmes.

1850

>La loi Falloux

La première condition à l'émancipation est l'éducation. C'est ce que vient réparer la Loi Falloux, qui rend obligatoire de construire des écoles pour filles dans les communes de plus de 800 habitants.

1903

>Marie Curie reçoit le prix Nobel

Ce prix Nobel de physique pour la découverte de la radioactivité est le premier décerné à une femme.

1938

>Indépendance des femmes par rapport à leur époux

L'article 213 du Code civil de 1804 est réformé et supprime l'incapacité juridique des femmes : dorénavant, elles ne doivent plus obéissance à leur époux. Avant, il était écrit que «le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari».

1944

>Droit de vote des femmes

L'ordonnance du 21 avril 1944 accorde le droit de vote aux femmes. Elles l'exerceront pour la première fois lors d'élections municipales un an plus tard, le 29 avril 1945.

1949

>*Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir

Simone de Beauvoir y décortique la domination masculine installée depuis des millénaires, et voit dans le contrôle des naissances (contraception, avortement) la clé de la libération des femmes.

1960

>Création du Planning familial

Né en 1956 sous le nom de «La maternité heureuse», l'association devient le «Mouvement français pour le planning familial» en 1960. Le but : faire changer la loi interdisant l'avortement et la contraception en France. Progressivement, elle s'occupera plus généralement des questions de sexualité dans leur ensemble.

1965

>Indépendance professionnelle des femmes

Si la Première guerre mondiale a ouvert les yeux de l'Occident sur la capacité (et la nécessité) des femmes à travailler, la crise de 1933 les a vite renvoyées à la maison. En 1965, on ancre dans la loi cette possibilité : une femme peut désormais exercer une profession sans l'accord de son mari. Elle peut aussi ouvrir un compte bancaire à son nom, posséder un chéquier, et plus généralement de «disposer de son propre argent».

1967

>Loi Neuwirth sur la contraception

Depuis 1920, l'accès aux moyens de contraception est non seulement interdit, mais toute communication sur le sujet aussi. La loi Newirth, adoptée le 19 décembre 1967, vient changer tout cela. Elle autorise la contraception, notamment la pilule, ainsi que sa publicité. Le texte ne sera toutefois réellement effectif qu'en 1972.

1971

>Le manifeste des 343

Leurs détracteurs les ont rapidement appelées «les 343 salopes», terme qu'elles ont repris avec enthousiasme pour mieux les désarmer. Pourtant, la une du Nouvel Observateur indique «seulement» «La liste des 343 françaises qui ont eu le courage de signer le Manifeste *Je me suis fait avorter*». Parmi elles, Simone de Beauvoir, Françoise Sagan, Catherine Deneuve, Jeanne Moreau, Marguerite Duras, Brigitte Fontaine, Nadine Trintignant, Agnès Varda… Un geste courageux : à l'époque, l'IVG est toujours interdit par la loi. Avec ce texte, elles demandent le droit à la contraception ainsi qu'à l'avortement.

1972

>Le procès de Bobigny

Ce qui aurait pu être un fait divers, deviendra un procès politique : celui de l'interdiction de l'avortement. Au cœur de l'affaire, une jeune fille qui a avorté à la suite d'un viol. C'est le violeur lui-même qui l'a dénoncée aux autorités. La victime sera relaxée, une première, entraînant la médiatisation du procès et plus globalement ouvrant la parole sur l'interruption volontaire de grossesse. Le débat est lancé, il conduira à une modification de la loi 3 ans plus tard.

1975

>Légalisation de l'IVG

Ce sera la réforme la plus importante de Simone Veil. Devant une Assemblée très majoritairement composée d'hommes, avec courage, elle défendra son texte: «Elles sont 300 000 chaque année. Ce sont celles que nous côtoyons chaque jour et dont nous ignorons la plupart du temps la détresse et les drames (...) Je voudrais tout d'abord vous faire partager une conviction de femme – je m'excuse de le faire devant cette Assemblée presque exclusivement composée d'hommes: aucune femme ne recourt de gaieté de cœur à l'avortement. Il suffit d'écouter les femmes. C'est toujours un drame et cela restera toujours un drame.» La loi est votée pour 5 ans, à titre provisoire. Ce n'est que le 31 décembre 1979 qu'elle est reconduite définitivement.

1991

>Une Première Ministre

Édith Cresson sera la première femme à accéder au poste de Premier Ministre, sous François Mitterrand. Une révolution, mais de courte durée: elle n'y restera que dix mois et démissionnera après la défaite de la gauche aux régionales. A ce jour, elle est encore la seule à avoir occupé ce poste.

1999

>Constitutionnalisation de la parité en politique

La Constitution intègre le principe de parité: «La loi favorise l'égal accès des femmes et des hommes aux mandats électoraux et aux fonctions électives» et prévoit que les partis doivent «contribuer à la mise en œuvre» de ce principe. Un an plus tard, la loi sur la parité en politique sera adoptée, pouvant sanctionner financièrement les partis selon leur application de la parité.

2017

>#Balancetonporc

Adaptation française de #MeToo – mouvement né avec la révélation de violences sexuelles sexuelles de la part du producteur Harvey Weinstein, #BalanceTonPorc connaîtra un énorme retentissement sur les réseaux sociaux. Le but: libérer la parole (et déclencher l'écoute) sur les différentes formes de harcèlement et de violences sexistes et sexuelles, notamment dans le monde du travail.

⊡ Introduction : Xavière Gauthier par elle-même

Écrit par Xavière Gauthier, Novembre 2019. Ce texte s'inspire de l'article paru dans le *Dictionnaire des féministes français. France - XVIII*e*–XXI*e *siècle* (PUF, 2017).

On me définit souvent comme une écrivaine, éditrice et universitaire féministe, mais j'ai été aussi éducatrice de délinquants, critique littéraire, rédactrice d'articles de dictionnaires, journaliste pour les magazines (*J'aime lire, Je bouquine*), chargée de cours à Paris I en esthétique et science de l'art, maîtresse de conférences dans la filière édition/librairie de l'université Bordeaux III Michel de Montaigne, chargée de recherche au sein de l'UMR 5611, LIRE (littérature, idéologies, représentations, XVIIIe–XIXe siècle), conférencière.

Très tôt, j'ai écrit des textes de poésie, sinon il me semble que je serais morte. Un recueil de ces poèmes écrits, entre 1962 et 1968, *Rose saignée*, est paru aux Éditions des Femmes, en 1974, traversé par un fil rouge menstruel.

Avide de savoir, après une licence de lettres, j'ai fait des études supérieures de sociologie, psychologie, philosophie et esthétique, à la Sorbonne, et soutenu une thèse de doctorat; j'y attaque l'idéalisation des femmes comme une façon, pour les surréalistes, de mettre les femmes à l'écart, en parlant de la femme pour mieux nier la diversité des femmes. J'y forge le concept de «femellitude». Cette thèse est publiée en 1971 chez Gallimard, sous le titre *Surréalisme et sexualité*,

directement en poche, dans la collection Idées, avec un très gros succès.

Après une monographie, en 1973: *Leonor Fini* (Le Musée de poche), est publiée aux Éditions de Minuit, en 1974, une «sorte d'OVNI littéraire», «où il advient quelque chose de féminin»: *Les Parleuses*, livre-transcription de cinq entretiens avec Marguerite Duras. Les deux écrivaines explorent la manière dont la différence des sexes s'inscrit dans l'écriture et dans la langue.

En 1975, je me lance dans l'aventure de *Sorcières*, les femmes vivent, revue artistique et littéraire. On glisse de la sorcière solitaire aux sorcières solidaires; il s'agit, pour cette publication consacrée aux productions féminines, d'accompagner l'émergence d'un mouvement de femmes créatrices ou même de le susciter. Des écrivaines connues comme Annie Leclerc, Chantal Chawaf, Luce Irigaray, Julia Kristeva ou Hélène Cixous, ou qui allaient le devenir comme Nancy Huston ou Leïla Sebbar, mais aussi de nombreuses femmes qui n'avaient jamais publié et pour qui écrire dans *Sorcières* a parfois constitué la première marche de l'affirmation de soi et de la reconnaissance, en refusant toute imitation de la création masculine. Et des peintres, sculptrices, poétesses, photographes, écrivaines, chercheuses, cinéastes, chanteuses, performeuses... Des centaines de collaboratrices. La vingtaine de numéros publiée est un succès (avec un tirage de 6 à 7000 exemplaires).

Sans comité de rédaction fixe, la revue repose sur la circulation des textes, sur des lectures collectives et un choix démocratique. C'est autant un lieu d'échanges dans la sororité que d'émulation créative donnant lieu à des manifestations culturelles (expositions). La non-mixité y est perçue comme la condition nécessaire à la constitution d'un «nous, femmes» qui seul rend possible l'existence d'une société «avec les femmes et les hommes». *Sorcières* est mon principal engagement féministe, même si l'histoire et l'actualité des femmes irriguent l'ensemble de mon œuvre, multiforme.

Je suis l'autrice de :

- nouvelles : *Le Lit clos et autres récits d'amour* (Belfond, 1988),

- romans : *La Féline* (Des femmes-Antoinette Fouque, 2004) et *L'Herbe de guerre* (Syros jeunesse, 1992),

- un récit poético-politique, autobiographique et anti-nucléaire, en un mot éco-féministe : *La Hague, ma terre violentée* (Mercure de France, 1981),

- essais : *Naissance d'une liberté. Avortement, contraception, le grand combat des femmes au XXe siècle* (Laffont, 2002 et J'ai lu, 2004) + un essai-témoignages : *Avortées clandestines* (Mauconduit, 2015)

- un beau-livre : *Pionnières de 1900 à nos jours. Elles ont changé le monde,* 375 notices de pionnières dans le monde entier et dans tous les domaines : politique, sport, science, luttes, culture (Flammarion, 2010),

- *La Vierge rouge. Biographie de Louise Michel,* (Éditions de Paris, 1999),

- *Je vous écris de ma nuit, correspondance de Louise Michel* (Éditions de Paris, 199),

- une autofiction, réflexion ethnologique et psychanalytique ou symphonie du désastre : *Hurler avec les chiens,* (Éditions de Paris, 2017).

En haut à gauche :
Marguerite Duras
& Xavière Gauthier,
photo de Jean Meunier.

En haut à droite :
Xavière Gauthier,
photo de Daniel Enguehard.

En bas :
Xavière Gauthier,
photo de Sophie Bassouls,
1981.

⊡ Ma rencontre avec Xavière Gauthier

J'ai rendez-vous avec Xavière Gauthier le lundi 14 octobre 2019. Nous nous retrouvons à la gare d'Ablon, où elle vient me chercher dans sa voiture orange et blanche pour m'emmener chez elle. Elle vit dans cette maison depuis une vingtaine d'années. Le contact se fait naturellement. Nous reparlons de la difficulté que nous avons eu à pouvoir nous rencontrer. Nous avons effectivement beaucoup échangé par mail, et organisé plusieurs rendez-vous annulés à plusieurs reprises.

Elle m'interroge sur la façon dont je l'ai découverte, me prévient dans la voiture que je risque d'être déçue, qu'elle pense que je me suis imaginé des choses. Je lui réponds alors que je me suis beaucoup reconnue dans ses démarches, qu'elle a abordé dans ses livres et ses articles un grand nombre de sujets qui m'intéressent. Sa pratique en tant que femme de lettres, qui donne la parole à d'autres femmes, diffuser des idées, faire vivre des engagements, correspond à une pratique du design graphique que je souhaiterais développer.

Nous arrivons chez elle, elle gare la voiture sous une treille dont elle m'invite à goûter le raisin. Nous entrons, et je découvre une maison savamment décorée, sur trois étages. Nous montons à son bureau, qui donne sur la Seine, arborée. Nous nous installons, moi à son bureau, face à Xavière assise sur un sofa, devant sa bibliothèque. Nous commençons l'entretien. Elle me pose quelques questions sur ma venue ici, mon parcours, je lui présente ma cartographie, l'outil qui m'a permis

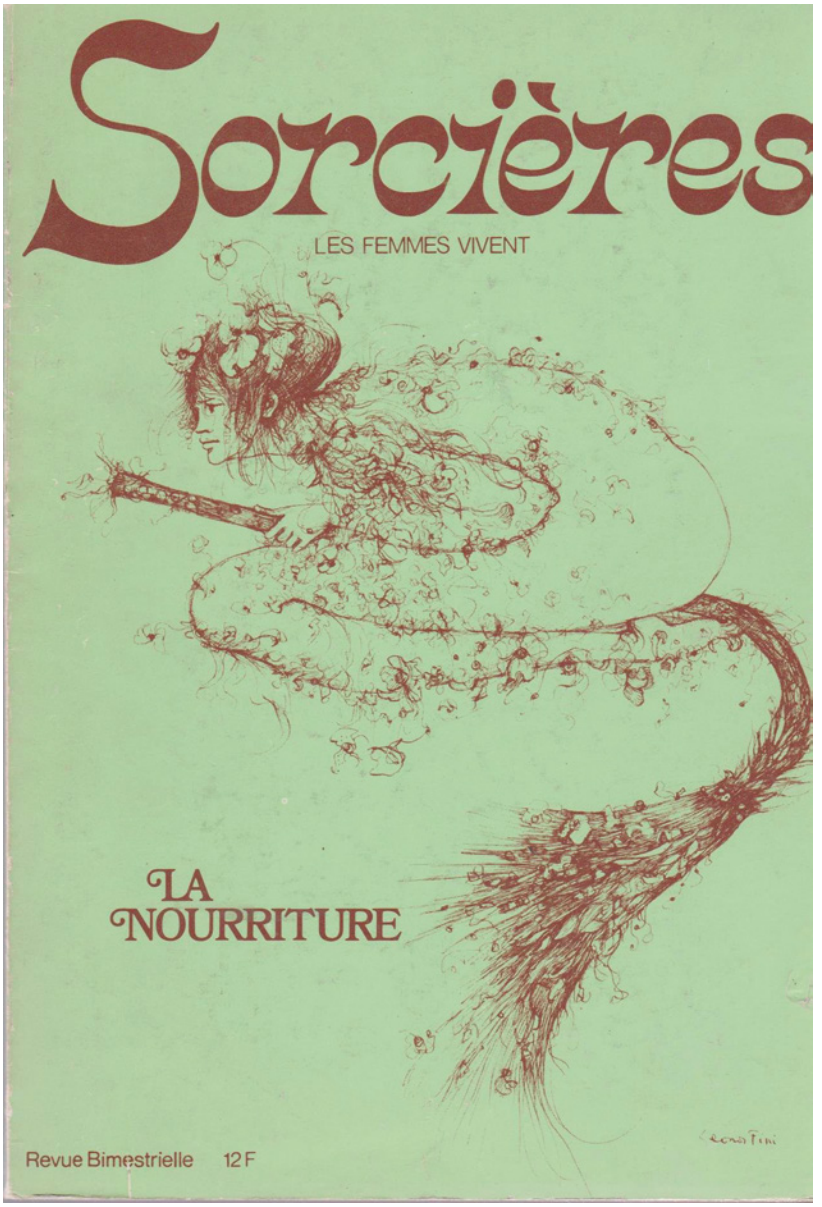
de cerner bon nombre de références pour ce mémoire, qu'elle complimente.

Nous évoquons d'abord la revue *Sorcières, les femmes vivent*. Il y a eu deux fils pour la création de la revue *Sorcières* : le «fil Marguerite Duras», fil littéraire ; et le «fil politique». 1975 est une période bouillonnante sur ce plan. La loi Veil est votée à titre provisoire, beaucoup de manifestations se mettent en place. Xavière raconte qu'il a fallu beaucoup lutter pour la liberté de l'avortement et la liberté de la contraception qui était encore peu répandue. Qui s'opposait à cette liberté des femmes ? L'ordre des médecins et l'Église catholique, comme au temps des sorcières. L'Église les a brûlées et les médecins ont pris leur place. «Nous sommes des femmes puissantes, laissez-nous nous envoler», m'a-t-elle dit.

On sent une énergie du féminin dans cette démarche. Pour les créatrices de la revue, l'idée n'était pas que les femmes deviennent des hommes. S'il doit se passer quelque chose dans l'Histoire, ce doit être quelque chose de nouveau. Et si les femmes rentrent dans l'Histoire, ce doit être en tant que femme, et non pas en jetant leur conscience de femme. Donc si elles se sentent femmes, qu'elles sont fières d'être des femmes, elle ne doivent pas jeter cela au moment d'écrire et au moment de dessiner. Qu'est-ce qu'il va en sortir, certainement pas une seule écriture de femme ni une façon de faire, mais quelque chose qui va bouger et faire bouger les lignes. Si les femmes gardaient leur spécificités, celles-ci allaient s'exprimer sous différentes formes et créer des formes nouvelles.

Pour le premier numéro sur le thème de la nourriture, l'artiste plasticienne Leonor Fini avait fait un dessin original[1]. Elle avait été enthousiasmée à l'idée de la revue. Son œuvre est emplie de sorcières, de sphinx ; elle parlait de la sorcière comme la rebelle, belle et savante.

1. voir image ci-après.



La nourriture,
couverture : dessin original
de Leonor Fini, 1975.

Quand Xavière a parlé de cette sorcière sur son balai, elle a dit que c'était un détournement de son outil de travail, et qu'elle ne se pliait à aucune loi, y compris les lois de l'apesanteur, et c'est pour cela qu'elle s'envole. C'est une sorcière légère, et c'est ce que ressentait Xavière.

«Dans la revue, cette image de plaisir sans sanction, sans culpabilité, liée à la sorcière de façon fantaisiste, (puisque lui est généralement associée la notion de souffrance), était mise en valeur par le dessin de couverture signé Leonor Fini où une jolie jeune femme, les cheveux épars mêlés de fleurs, chevauchait un balai (le tout formant l'initiale S de Sorcières) et ramassait son corps nu pour mieux bondir. Le balai-monture était, dans mon introduction, repéré comme un détournement de l'outil de travail de la ménagère... J'ajoutais: "Si les sorcières s'envolent, c'est qu'elles sont légères, c'est qu'elles ne se soumettent à aucune loi, pas davantage celle de la pesanteur."[2] On voit avec quelle désinvolture je me suis emparée de la figure de la sorcière[3]. Je le reconnaissais d'ailleurs volontiers. C'est, certes, une façon, la mienne, de voir les sorcières. À partir de menus éléments d'histoire et de légende, à partir de ce mot: sorcières, je dérive, je rêve, je délire, je désire. (C'est, à peu de choses près, ce que Freud appelle "la croyance à la toute puissance des pensées" chez l'enfant.) Si je le propose comme titre de revue, c'est qu'il m'a semblé que ce mot résonnait aussi très fort en beaucoup d'autres femmes. Mais résonnait, bien sûr, différemment pour chacune. Je propose ici Sorcières comme un point d'ancrage historique, immense révolte politique du passé, sans doute, mais aussi et surtout comme un mouvement présent essentiellement tourné vers l'avenir. D'autres femmes écriront ici comment elles disent, sentent, pensent les sorcières, différemment, ou même, comment elles les refusent.[4]»

2. *La nourriture*, responsable: Xavière Gauthier; couverture: dessin original de Leonor Fini, 1975.

3&4. «Témoignage: sur l'expérience de la revue Sorcières», Xavière Gauthier; *Sorcières et Sorcelleries*, Christine Planté, p. 95-104.

Dans cette sororité il y avait un sentiment de puissance, «on allait révolutionner le monde» et donc une légèreté, car elles pouvaient le faire. «On n'était pas écrasées sous quelque indignité ou quelque malheur, on s'envolait. En plus elle est belle, elle est superbe cette femme sur la couverture, c'est aussi pour battre en brèche l'idée de la sorcière au nez crochu, vieille et moche. C'est une sorcière nouvelle. C'est la vie, les femmes vivent.»

La revue était organisée par thème. «L'inspiration était quelque part en nous». Elles décidaient des choix des thèmes au cours de discussions, l'une proposait un thème, soit cela suscitait l'enthousiasme, soit il n'y avait pas de répondant. C'était l'idée d'une, de quelques-unes, et s'il y avait une adhésion, un interêt, le thème était choisi. Ces thèmes étaient très liés aux corps, comme le sang[5], la nourriture[6], les odeurs[7], mais pas seulement, notamment ceux sur la mort[8] et la théorie[9]. Il y a différentes sortes de thèmes, quelquefois plus sociaux comme *prisonnière*[10] ou les *poupées*[11] qui se place plutôt dans la vie quotidienne.

Quelque 600 collaboratrices ont participé à cette aventure. L'organisation était collective, sans comité de rédaction mais avec une ou deux personnes responsables de numéros. Les textes était reçus et demandés par courrier. L'important était de lire les textes, et de répondre à toutes les femmes, mais pas dans des lettres stéréotypées. Le choix se faisait en fonction de chaque responsable, qui avait aussi ses propres relations et les sollicitait. Le thème était annoncé, laissant aux femmes la possibilité de proposer leur texte.

Le graphisme de la revue a été élaboré de façon spontanée, instinctive. Ses créatrices n'avaient pas

5. *Le sang*, responsable : Évelyne Mezange, 1977.

6. *La nourriture*, res. : Xavière Gauthier, 1975.

7. *Odeurs*, res. : Anne Rivière, 1976.

8. *La mort*, res. : Monique Canto et Nancy Huston, 1979.

9. *Théorie*, res. : Anne Rivière, 1978.

10. *Prisonnières*, res. : Françoise Petitot, 1976.

11. *Poupées*, res. : Leïla Sebbar, 1978.

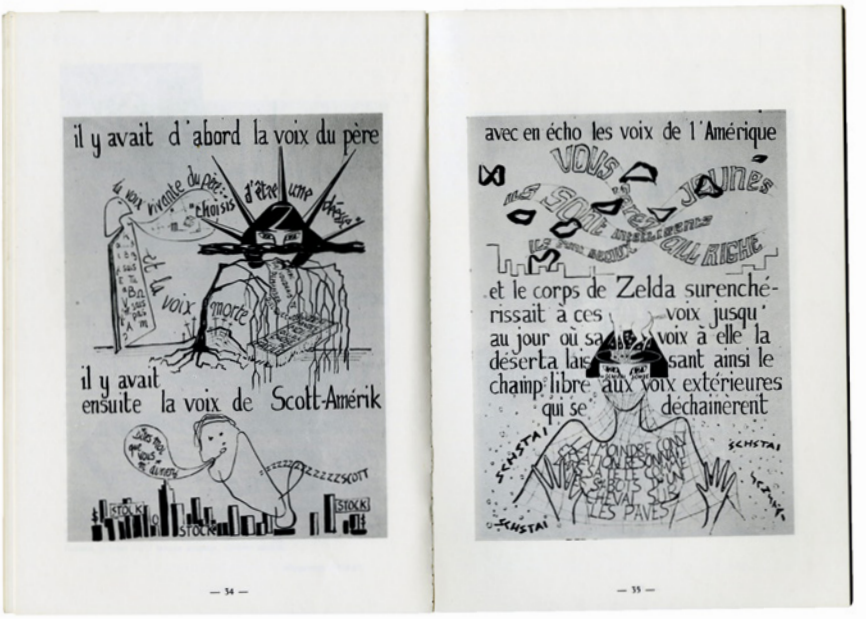
d'intention au départ, ni de connaissances particulières. Les premières collaboratrices ont fait appel à une secrétaire de rédaction qui a pu les aider sur quelques points techniques, mais ensuite, elles ont avancé au fil des découvertes et en apprenant pas à pas.

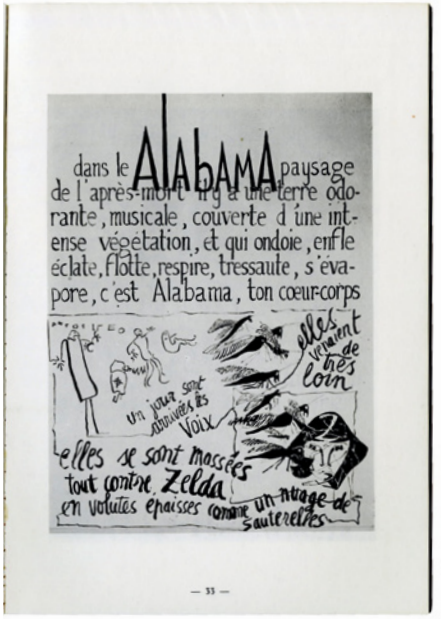
Grâce à ses publications antérieures, Xavière, instigatrice de la revue, avait déjà des contacts tels que Leonor fini ou Marguerite Duras, ce qui permit au bouche à oreille de fonctionner rapidement, et ainsi de faire venir des inconnues. L'initiative inspirait probablement aussi une confiance intrinsèque. C'était une revue de femmes faites par des femmes, d'où l'idée qu'on n'allait pas les juger, qu'on n'allait pas s'emparer de leurs mots de leurs paroles, recouper dans leurs intentions. Le système était horizontal, il n'y avait pas de secrétaire de rédaction à proprement parler, tout se décidait collectivement. Certes cela compliquait parfois les prises de décision, graphiques notamment. Il n'y avait pas de femmes graphistes à l'époque, beaucoup plus d'artistes, donc la mise en page générale était plus intuitive, peut-être plus libre.

Les illustrations étaient faites par des artistes, par exemple Leonor Fini qui dessina le dessin original du premier numéro de la Revue, mais aussi par des inconnues, comme Blanche dans le numéro 4 qui portait sur la voix[12]: elle créa une illustration composée de textes manuscrits, faisant du mot une image, des phrases une voix qui s'envole sur le papier.

L'antre de *Sorcières*, principalement chez Xavière, était bouillonnant, mouvant. Une des premières maquettes a été faite chez Marguerite Duras, qui même si elle n'intervenait pas directement dans le numéro, faisait part de ses points de vue. Ce bouillonnement, ce succès de la revue auprès de femmes célèbres ou anonymes traduisait un besoin grandissant chez les femmes de se faire entendre et que leur parole soit considérée, prise en compte et fasse résonance.

12. voir image ci-après.





Ci-dessus & ci-contre:
La voix,
responsable :
Xavière Gauthier.
Illustration de Blanche,
1976, p. 33-35.

Pour les signatures, les femmes choisissaient de prendre leur nom complet, leur prénom (mais cela faisait parfois trop jeune fille à leur goût) leur nom de jeune fille, leur nom marital, un pseudonyme, parfois même après un divorce reprenaient leur nom de jeune fille après avoir signé avec le nom de leur mari. Xavière me raconte qu'elle a une fois proposé un texte en signant sous un autre nom, pour voir s'il allait être tout de même sélectionné, et il l'a été!

Cette absence de règles sur la façon de signer, ou de dater – les revues n'ont aucune date –, a également contribué à donner à cette revue une dimension vivante, une capacité à se transformer sans cesse qui a fait sa singularité. On ressent encore en parcourant ses pages ces multiples intentions et la sororité qui en fait le ciment.

Lors de la production et de l'impression, il n'y eut pas de difficulté pour trouver un éditeur et la cadence d'impression était assez élevée pour une revue littéraire. Elle était imprimée à 20000 exemplaires.

Le bouche à oreille et les relations de Xavière ont fait que la revue a été très bien accueillie lors de son lancement. Les critiques saluaient l'initiative. La dimension littéraire et artistique a probablement emporté l'adhésion et suscité l'intérêt des lecteurs et les lectrices.

Le numéro qui a le plus marqué Xavière Gauthier est celui sur *le Sang*, le numéro 9. À l'époque actuelle, le tabou des règles est l'objet de nombreuses publications. Le numéro *Sang*, paru en 1977, abordait le sang aussi bien dans le corps des hommes que dans celui des femmes. Il existe des aspects du sang, particuliers aux femmes, comment le sang de l'accouchement, le sang de la défloration, le sang des règles.

Ce numéro était intéressant parce qu'il y avait de l'humour (par exemple l'amusement lié aux expressions autour des menstruations venant de différents pays) mais aussi un travail de réflexion ethnologique, selon les différentes coutumes, des pensées intimes, ainsi que des textes très lyriques. Il y avait un équi-

libre entre des niveaux différents d'implication et des formes d'écritures diverses. Le sang était abordé comme il était voulu, sans tabou. Du côté des femmes, on sait comment on voit le sang, on n'en parle pas, mais on le voit à plusieurs reprises, tandis que côté homme c'est le sang du guerrier blessé. Elles osaient la transgression, parler de sujets habituellement tus.

Je m'intéresse ensuite à la manière dont Xavière est devenue sensible au féminisme. Elle a la sensation d'avoir toujours eu envie d'être une femme libre. Sa mère était femme au foyer, Xavière la voyait travailler tout le temps, à une époque où tout se faisait à la main, où on devait tout nettoyer «pour que les autres re-salissent». Elle n'avait pas du tout envie de vivre cela. Son père, ouvrier, travaillait aussi à la maison. Elle n'a pas subi de misogynie particulière, n'a pas ressenti un élément déclencheur. Par contre elle voulait agir pour défendre les injustices sociales, les inégalités, et a arrêté ses études pour suivre une amie qui aidait les délinquants juvéniles. Cette expérience s'est révélée très difficile, et Xavière a fini par retourner à des études, qu'elle a continué longuement. Elle était avide de savoir, voulait continuellement apprendre.

Elle s'est très vite rendue compte que dans la littérature et dans l'Histoire, elle ne se retrouvait pas. Elle est confrontée à un manque cruel de représentations, de modèles féminins ce qui lui donne envie d'en trouver et les mettre en avant. Et dans l'Histoire, c'est Louise Michel, qu'elle trouve fascinante. Son parcours de vie lui donne envie de devenir sa biographe, et c'est en présentant sa première biographie aux éditions de Paris que cette longue relation va commencer. Cette publication sera éditée trois fois[13], et suivie par un travail de retranscription des lettres de Louise Michel, que Xavière retrouve dans plusieurs musées et centres d'archives. En faisant ce travail, elle se rend compte qu'on a mythifié Louise Michel, et tient à rétablir une vision plus authentique de sa personne. Elle me dit qu'elle a

dû par la suite abandonner ce travail beaucoup trop conséquent pour qu'elle puisse le faire seule, projet qui mériterait d'être appliqué par plusieurs chercheurs sur une très longue durée. Elle fonde aussi la collection «Œuvres de Louise Michel[14]».

Elle souligne la difficulté qu'ont les gens à employer le mot autrice, encore aujourd'hui, alors qu'on accepte bien plus aisément d'utiliser le terme actrice. Comme s'il était encore d'actualité de censurer l'écriture des femmes.

Xavière a très vite su qu'elle voulait être écrivain. C'est venu comme une évidence, c'est ce qu'elle voulait faire. Je lui demande si ses parents l'ont encouragée dans cette voie, elle me répond qu'elle ne leur a pas laissé le choix. C'est ainsi qu'elle commence son parcours littéraire, à la faculté[15], où elle rencontre des marginaux des deux sexes, qui discutent déjà des questions d'inégalités. Elle ne se définit pas comme activiste, malgré sa participation à Mai 68, mais comme une femme de plume. Elle se sent engagée dans l'écriture, dans le partage du savoir, dans la trace.

Dans ses entretiens avec Marguerite Duras[16], est évoqué la nécessité d'une société de femmes, déjà enclenchée par les communautés exclusivement féminines. Aujourd'hui, Xavière pense qu'il était et qu'il peut être encore nécessaire pour les femmes de se retrouver sans hommes, pour pouvoir exister dans un groupe sans rivalité, un groupe de confiance, dépourvu de jugement. Dans l'espace public, il est fréquent que les femmes

13. *La Vierge rouge. Biographie de Louise Michel*, éditions de Paris, 1999, réédition 2005 et 2013.

14. Collection Louise Michel-œuvres/Équipe de recherche LIRE, Littérature, idéologies, représentations aux XVIIIe et XIXe siècles ; coll. fondée par Xavière Gauthier ; dir. par Véronique Fau-Vicenti et Claude Rétat.

15. Elle entame des études littéraires à l'université de Caen. Elle reprend ensuite des études de psychologie, sociologie, philosophie et esthétique à la Sorbonne, à Paris et enfin à Nanterre.

16. *Les Parleuses*, Marguerite Duras & Xavière Gauthier, Minuit, 1974, réédition 2013 et en Pléiade 2014). (traductions en anglais, japonais et portugais).

soient dominées et que leur parole soit étouffée par les voix masculines. C'est ce que l'expérience *Sorcières* a permis de faire vivre à ces femmes. Un groupe sans hiérarchie, au-delà des conventions, qui permet à chacune de prendre la parole, d'être écoutée, de discuter. Il ne s'agissait pas d'uniformiser, au contraire, de laisser éclore la différence.

Elle-même confie que prendre la parole dans une assemblée mixte n'est pas un exercice facile pour elle, mais que l'intimité d'une discussion n'a pas de prix pour la libre circulation d'idées, la construction de la pensée, l'enrichissement.

Mais Xavière précise être pour la mixité, elle affirme que nous devons apprendre à vivre ensemble. C'est également ce que je pense. «Des voix doivent s'élever, d'autres doivent se taire pour les entendre». Je pense ce processus nécessaire; l'héritage de ce combat pour l'égalité tend à nous diriger vers un retour à la sororité, le repli vers une communauté de femmes. Nous devons à présent nous ré-ouvrir et nous faire entendre par les hommes et les femmes, pour une mixité sociale, politique et sexuelle.

Pour Xavière, la parole des femmes est aujourd'hui libérée, ce dont témoigne les nombreuses publications féministes, le fait que leur parole est de plus en plus relayée dans les médias et que les organisations en faveur de l'égalité des droits des femmes et des hommes se multiplient. Néanmoins, il reste encore beaucoup d'endroits dans le monde où la femme est assassinée, violentée, violée, mutilée, mariée de très jeune âge, dépourvue de droits et d'éducation. C'est aussi cette notion de sororité qui fait que nous devons rester sensibilisé•es aux inégalités que subissent les femmes de par le monde et continuer à nous battre pour qu'elles obtiennent les mêmes droits que ceux que nous avons déjà acquis.

Chimamanda Ngozi Adichie est une écrivaine nigériane qui publie en 2014 un essai intitulé *Nous sommes tous des féministes*[17]. Dans cet écrit, elle explique que

le terme de féminisme et son concept sont limités par des stéréotypes, chargeant le terme de connotations lourdes et négatives. Xavière Gauthier réagit en approuvant dans un premier temps cette idée, nous devrions tous être des féministes. C'est une affirmation que je partage également. Comment ne pas adhérer à l'idée que les droits des hommes et des femmes doivent être égaux ?

Pourtant, quand je parle de mon travail et de mon engagement, il m'arrive très régulièrement de devoir faire face à des réactions telles que «ah mais du coup tu te considères comme féministe toi ?». Sentant comme une méfiance mêlée à une déception, je me dois souvent de ré-expliquer le terme. Je commence d'abord par retourner la question, en demandant «pourquoi, tu n'as pas envie que les femmes aient les mêmes droits que les hommes ?». S'en suit généralement un échantillon d'exemples démontrant que tous les combats ne sont pas gagnés et qu'il faut prêter attention à l'acquisition de ces droits qui ne sont pas (encore) universels. Cela suffit généralement à convaincre au moins de la nécessité de l'égalité. Mais le mot dérange tout de même.

Ce mot de féministe, Xavière s'en méfie également. Elle-même ne se revendique pas comme appartenant à ce mouvement, mais se définit comme «Femme en Lutte». Pour elle, l'important est de combattre.

17. *We Should All Be Feminists* (2014), publié en français sous le titre *Nous sommes tous des féministes*, traduit par Mona de Pracontal et Sylvie Schneiter, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio 2€ », 2015.

Le mot sororité a aussi du mal à se faire une place dans notre société, face au mot fraternité placardé dans toutes les écoles et les mairies. Le mot existant mixant ces deux entités, adelphité, n'est pratiquement jamais utilisé[18]. Pourquoi cette réaction de rejet lorsqu'il s'agit de parler de cet esprit de communauté féminin ? Alors qu'il est très bien intégré chez les hommes, la nécessité d'avoir son équivalent n'est pas facile à instaurer. Mais peut-être qu'aujourd'hui, il est plus important encore d'instaurer une réelle adelphité. Un espace où homme et femme pourraient s'épanouir en cultivant leur différences, leurs opinions et leur liberté individuelle.

En attendant, la sororité serait la force de la 4e vague. Le mot se déploie sur les réseaux sociaux. Comment conserver le lien qui se fait si facilement en ligne, dans le réel ? Xavière me répond. «En faisant ce que vous faites. En s'intéressant à ce sujet, en l'analysant et en le propageant pour le faire découvrir aux autres.» C'est peut-être donc ainsi que le designer graphique peut prendre part à cette lutte de femmes. En rendant visible des femmes qui ont des choses à dire, en rendant visible les sororités.

Xavière évoquait dans *Les parleuses* la contrainte d'«étaler à plat sur des pages d'écriture ce qui devrait se déplier comme un éventail. Une contrainte imposée par le fait que les livres se lisent encore page après page». Je lui demande de revenir sur cette pensée, qui d'après elle fut probablement inspirée par la publication de *Rose Saignée*[19], traité dans lequel elle parle des menstruations. Graphiquement, ce livre fonctionne sur deux niveaux de lecture. Un premier texte, typographié

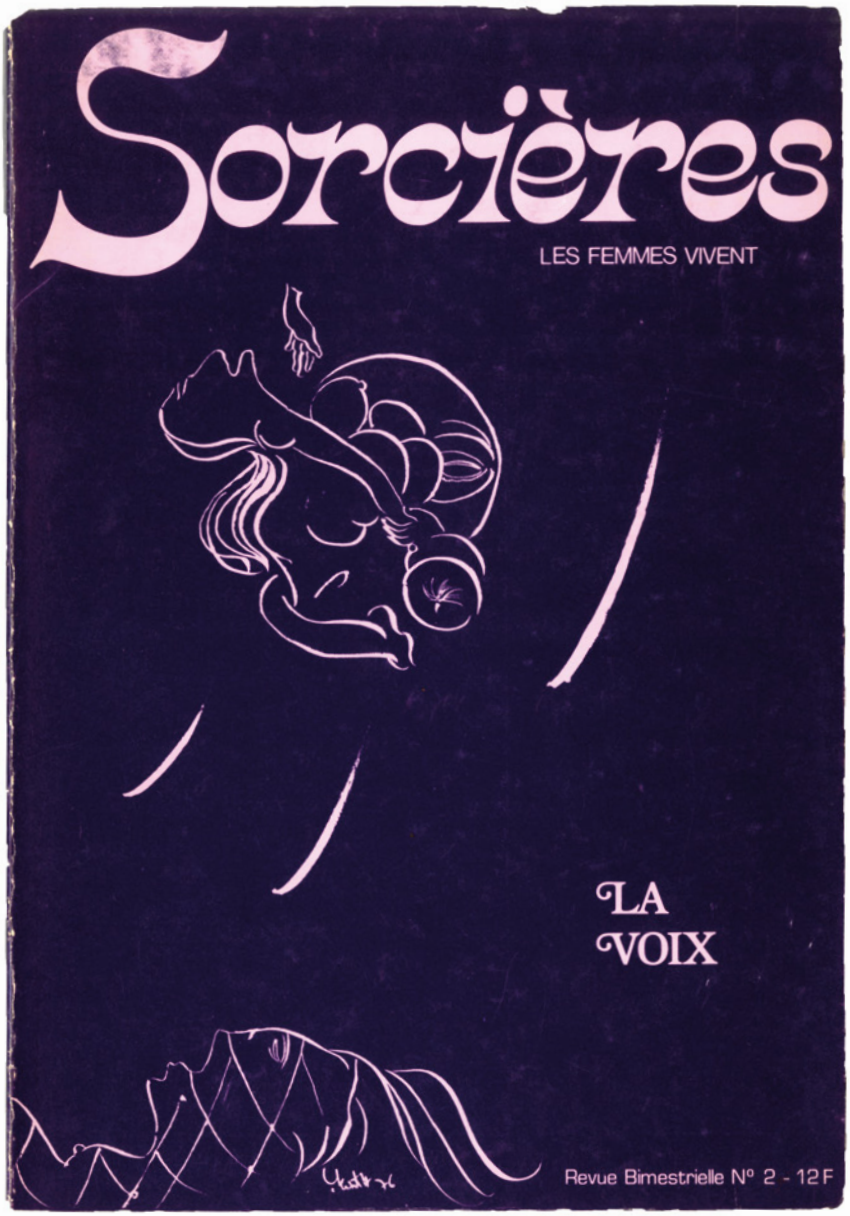
18. Le mot est inapproprié sans doute à cause de son androcentrisme. Florence Montreynaud (historienne, fondatrice des Chiennes de garde et animatrice de La Meute) propose de le remplacer par « adelphité », parce qu'il « désigne un sentiment entre fraternité et sororité. En français, sœur et frère proviennent de deux mots différents. Le mot adelphité est formé sur la racine grecque adelph-qui a donné les mots grecs signifiant sœur et frère ». – (Christine Bard, *Une histoire politique du pantalon*, éditions du Seuil, 2010, note 3 p. 379.

19. *Rose saignée*, poèmes, Éditions des Femmes, 1974.

dans une serif coulée dans une colonne justifiée, est peu à peu perturbée par un deuxième texte manuscrit à l'encre rouge, qui s'écoule dans un flux au travers des pages. Ce flux est mouvant, et apporte au premier texte une distorsion qui ébranle peu à peu la colonne typographiée. Cette relation organique est ponctuée d'illustrations en noir et blanc, dans un style gravé. Xavière pensait probablement à ce type de relation de texte, de pensée qui fluctue, quand elle a élaboré la retranscription des entretiens qu'elle produit avec Marguerite Duras.

Nous terminons l'entretien autour d'un verre, dans sa cuisine au rez-de-chaussée. Nous échangeons sur différents projets, notamment l'initiative d'un collectif de chercheurs qui s'occupe de la numérisation de tous les numéros de la revue *Sorcières*, au sein de la Bibliothèque Marguerite Durand. Cette bibliothèque située à Paris se définit depuis 1931 comme première bibliothèque officielle de documentation féministe. Je lui demande si on lui a déjà proposé de reprendre la revue, peut-être dans un revival. Xavière me répond qu'il a plutôt été question de regrouper dans un numéro une sélection des pages de l'ensemble de la collection *Sorcières*.

Nous nous quittons à la gare d'Ablon. Cet échange m'a confirmé les intentions et les pratiques qui m'avaient interpellée dans le travail de Xavière. L'analyse de son œuvre et de sa pensée m'a permis de dresser une sorte de cartographie du féminisme, qui permet de s'immerger dans un combat encore d'actualité. C'est par cette analyse, notamment de son ouvrage d'entretien *Les parleuses* avec Marguerite Duras, que j'ai établi une série de notions, mots-clés, thèmes qui résonnent encore aujourd'hui comme nécessaires à la libération de la femme. Ce plan voyage dans la grande question du féminisme, et est nourri par de multiples références que j'ai croisées lors de mes recherches.



Ci-dessus et les 3 prochaines planches : *La voix*, *Sorcières, les femmes vivent n°2.*
Responsable : Xavière Gauthier.

les dés peuvent être pipés au jeu du désir quand la jouissance de l'un s'obtient grâce à l'angoisse de l'autre. *Les perceptions auditives* de l'enfant, plus encore que ses perceptions visuelles, introduisent sa connaissance de l'espace, et par son cri il manifeste son désir à distance ; il devient ainsi, parfois, maître du déplacement et du retour à lui de sa mère disparue pour lui dans l'espace. Les perceptions auditives vont beaucoup plus loin que les perceptions olfactives et le nourrisson perçoit très tôt les bruits lointains (jusqu'à 4 ou 5 km ; chez les Esquimaux, cette qualité d'acuité auditive des bébés est bien connue. Le cri de l'ours est toujours détecté par un tout jeune enfant avant que d'être perceptible aux oreilles des adultes), car l'intelligence des sens d'un tout-petit est extraordinaire par rapport à ce qu'il en sera pour le même enfant plus tard. La potentialité de l'intelligence focalisée en ces lieux de perception, l'olfaction et l'audition, est extraordinaire chez le bébé, par rapport à ce qu'il en sera de l'intelligence quand elle aura beaucoup d'autres façons de percevoir et de s'exprimer dans la communication (...)

Un enfant qui n'a rien dans son berceau, ni joujoux dans son espace quand il marche à quatre pattes pour s'amuser, pour jouer avec son désir, rien qui lui rappelle la présence de sa mère, n'a que son cri, qui est à la fois la répétition de preuves à sa vie, et répétition d'appel auxquels il est parfois répondu. Ce cri est pour lui le seul substitut de sa compagnie aimée, le signifiant à tout traduire, besoins et désir. C'est en effet dans le *cri modulé* (le sens de la modulation des cris de son bébé est « compris » par la mère), *que s'origine l'arrimage du sujet à son propre corps* individué.

Françoise Dolto

Extrait de « Au jeu du désir, les dés sont pipés et les cartes truquées »... A paraître au Seuil.

BAILLEZ

Maintenant, émettez encore, en « bâillant naturellement », une note prise dans le médium, et descendez à l'extrême grave, en traînant le son, mais en maintenant toujours, même pour le grave, l'appui le plus haut possible, mais mâchoire toujours abaissée au maximum.

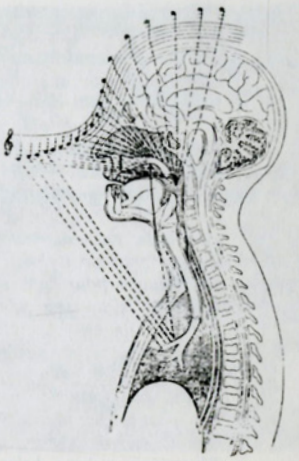
Vous aurez la sensation, en pensant au diaphragme, au larynx et aux résonateurs supérieurs de la tête, que le son est en quelque sorte vertical, sa résonance étant très haute, front, nez, bouche, larynx ; aucun appui en poitrine.

Il est, au contraire, suspendu, moelleux, rond, presque immatériel.

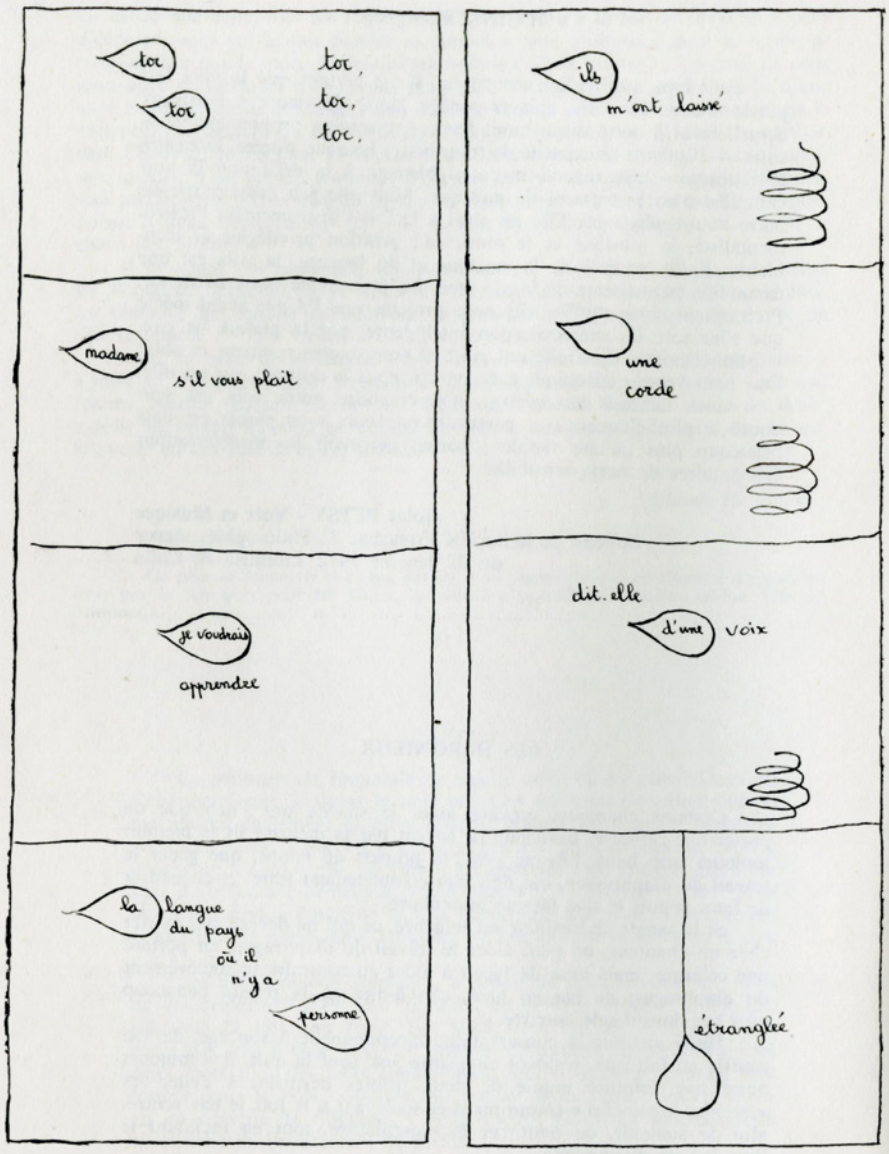
Il est partout et nulle part.

Georges LOISEAU - **Notes sur le chant** - Ed. Durand et Cie

De cette voix surgira la vie



Cette voix qui monte du fond de mes enfers
Cette voix — ma voix — suppliciée
Déchire mes tympans, éclate dans ma gorge
C'est la voix de l'amour
La voix de la tendresse — de la lutte
Poing révolutionnaire qui jaillit de ma bouche
Une balle 22 long rifle souffle mes cheveux
S'enfonce dans ma poitrine d'où jaillit
Un sang noir — la tragédie dans l'âme
Je tombe inanimée — voix — voix
Voix de la reconnaissance
Irisée de dix mille soleils
Voix lumineuse de la tempête
Je ne souffre plus... j'adore.
Je me rappelle ce temps de faux bonheur
Où j'attrapais ces cordes vocales à pleines mains
Les brisant, les palpant, caressant
Ces membranes afin de mieux les tordre
Un jour, je me pendis à elles
Solides comme des cordages
Elles défiaient le monde environnant —
Dans le vide et le néant, je me balançais
Et je riais... et je chantais — je chantais
A faire tressaillir les morts
Les morts-vivants et les vivants.



Deux histoires sans personne - Ygrecque

L'avoix

La perdre ou en donner.

Cette terreur chaque fois que ma voix va s'entendre, se laisser dire, se laisser parler. La parole lorsqu'elle est prise, que la voix est parlée, est enjeu, quête à ma césure, me faisant désirante, en tant que la parole m'implique. Je parle du silence surtout lorsque je me tais, où le silence n'est pas le mutisme, et rien ne peut être supposé sans qu'il y ait dire, sans les mots. La voix est à l'écoute, invocation au sens ne pouvant se clore à ouvrir la question de mon corps. Où l'instrument m'écoute, s'il ne m'entend pas, quand la musique est silence et suffit à l'émotion de ma chair. Quelque chose de la parole est perdu, et à écrire ma voix, je mets en jeu ma jouissance, et fléchis impuissante, de l'échec de la parole.

Il est une bulle, une peau de parole, coquille d'elle, et ça ne se dit pas. Je peux dire, mais non tout dire. Depuis je ne sais plus où j'habite, ce sont les mots que j'évoquais quand la colère taisait ma solitude, enfant. Cela ne se lit pas. Et j'empêche les mots de faire parole, lorsque je refuse et résiste à parler, les laissant dès lors, marquer l'empreinte sur mon corps, en souffrance de se dire. C'est écrit sur mes mains, mon visage, mes seins, mon corps, c'est écrit sur les murs de la ville, et c'est tué si la parole ne le dit pas : il y a de la jouissance à parler. Où dire, avec quoi et qui, en quel temps de silence et de l'espace des mots, ce dire de mon être de femme, de ce que j'en sais et n'en sais trop rien, de ma jouissance et de mon nom, du vide autre que la crève.

La voix, le rythme, la scansion de mon dire et la fugue de ce que je ne dis jamais, participent de cette partition, appel de mon corps à lui, à toi, à l'accord et la respiration d'après l'amour ; plus la voix de ta caresse que l'inverse.

Et puis le silence qui n'est pas l'angoisse, mais présence de l'autre qui se tait, à me dire autrement. Ce don tendre à ne plus savoir qu'en dire. Je suis sourde de mon silence ; mais ce n'est pas vrai qu'à tant t'aimer, je ne finis par entendre qu'elle, ta voix, comme un flot à m'y noyer. Car j'en finirais là, sans le sens de tes mots.

Ma voix, plainte et chagrin, et énoncé avec saveur : la mort de ma mère a fait l'oubli de sa voix avant celui de son corps. Je n'ai souvenir que d'images furtives, tel le mot qui fait surprise.

Il faut que ça prenne pour que ça donne, et ce vouloir de mots passe par ma voix, mais pour l'infléchir et la supporter. Il y en a de la jouissance. Ma voix, porteuse des mots, et de cette fécondité d'un vouloir-dire, m'étonne dans ce qu'elle dit, au-delà de ce que tu entends.

J'en parviens au chaos, à l'indicible, en partant de la voix pour qu'elle soit entendue dans ce qu'elle transporte d'appel. La voix fait la parole se jouir, altère le silence, et n'est à rien comme la parole est à donner. Cette envie de mon corps, où mes mots voudraient s'y reconnaître où j'en veux, c'est-à-dire où se profile ma voix.

Croire et accepter que j'en perds quelque chose, dans cette brisure de voix, pour y naître ailleurs.

La voix parle et se tait, et perdre la parole, c'est oublier la possibilité de me taire. Aphone. D'où mon corps cherche à se parler, faire son temps de cette voix : j'écris, de la voix qui fait amour.

Roberte Fouquet

La qualité de la voix

Est-ce le même langage qui passe par la voix ou l'écriture ? Est-ce la même voix que l'écrivain entend, ce rythme obsédant, cette cadence, ce nombre, ce poids, qui prennent forme et sons de mots, de texte ? Etaient-ce de telles voix que Jeanne d'Arc entendait, et qui lui disaient, après tout, de fort sottes choses, comme de bouter les Anglais hors de France ? Bien la peine de parler si haut ! Mais entendre ! Jeanne entendait. Sons. Tempos. Ce qui hurle sans doute sans cesse, sans arrêt et qu'en vain nous tentons d'articuler par bribes, par fragments. Ou de taire. Voix. Bruissements, murmures bien antérieurs à nos langues ; voix animales, et celles des sources jaillissantes, monde sonore aux inflexions diverses, que nos voix croient traduire. Nos voix qui n'ont *jamais* rien dit. Puisque l'on a faim près des restaurants ; puisqu'on devient des légumes à l'hospice ; puisque des vies entières sont programmées d'avance afin d'enrichir quelques autres vies ; puisque, malade, on n'est pas soigné de la même façon ou pas soigné du tout, si l'on est pauvre : puisque le mot « pauvre » si ridicule et désuet demeure nécessaire et fait tout s'effondrer ; puisqu'il est sot de le dire et qu'on le dit mal, en vain, tandis que ronronnent les voix qui vendent, celles qui répondent comme on ordonne de le faire sans que l'ordre soit jamais entendu, jamais énoncé : disséminé ; voix de vies châtrées, et qui parlent pour que d'autres disent et qui n'ont jamais, elles, rien exprimé. Plaintes tues. Voix pathétiques, commandées, qui chantent « la pêche aux moules ». Voix, la voix dont il ne faut plus parler, voluptueuse et qui dilate les voyelles, sculpte les consonnes, donne aux mots les pouvoirs de la chair, ses voix ! Et pour écrire ceci — est-ce vraiment utile ? — je remue quoi ? Quel matériel ? Quels bruits ? Quels termes morts ? Tandis que grondent le vent, la mer, les avalanches ; quelque part un canon. Tandis que je respire.

Viviane Forrester

DESIR

« Amour !... » chanta la voix... Et je vis la bouche irrégulière, humide et pourprée, se resserrer sur le mot en dessinant l'image d'un baiser... Un désir si brusque et si fou m'embrasa que mes paupières se mouillèrent de larmes nerveuses. La voix merveilleuse avait tremblé, comme étouffée d'un flot de sang, et les cils épais de la dame qui chantait battirent, une seule fois... Oh ! boire cette voix à sa source, la sentir jaillir, onde enivrante, entre les cailloux polis de cette luisante denture, l'endiguer une minute contre mes propres lèvres, l'entendre, la regarder bondir, torrent libre, et s'épanouir en longue nappe harmonieuse que je fêlerais d'une caresse... »

COLETTE - « La dame qui chante » in **Les vrilles de la vigne**

ELLE A UN CORPS

Elle a un corps un éclat de la chaleur et du bruit dans la bouche. Rien dans les oreilles. Tout dans le nez.

Tout le silence perclus de la plaine sur le châle et le fraisier garnis, du mouton chauffi et astigé du cherche laine et vert d'eau. Et le lait et la crème du bientôt soir. Jeanne a entendu les voix. Le lait a tourné et la crème a épaissi la chaleur refroidi, le bruit tu et le châle fondu sur le fraisier. Une tache de vin écrasée sur le sein, l'éclat déchiré du s'y lance. Jeanne a tressailli. Le saint descendu sur son auréole et l'archange atterri dans le lait tourné, ils ont parlé. Mais Jeanne ne comprenait que le mouton et elle a fini sur le bûcher au lieu d'àprendre le saint et de détourner le lait.

Marie-Odile Hermand

SORCIÈRES EST UNE

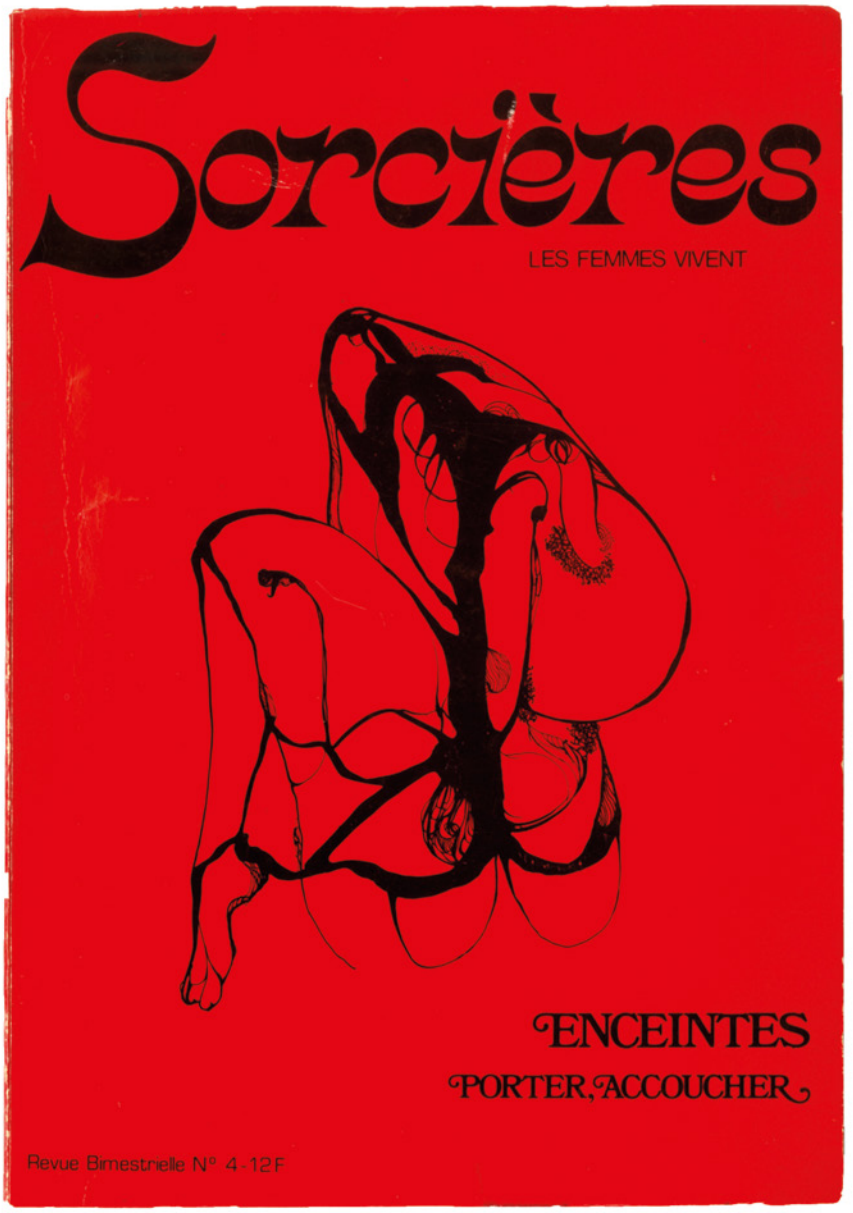
QU'ELLE

ENCORE REGARDÉE, LUE, APPRÉCIÉE,

AVENTURE.

SOIT TRANSMISE,

C'EST FORMIDABLE.



Ci-dessus et les 5 prochaines planches :
Enceintes, porter, accoucher,
Sorcières, les femmes vivent n°4.
Responsable : Claude Hachblum.

MÉDECINE

DOULEUR

LANGAGE

NATURE

Enceintes
porter accoucher

Nous avons travaillé à ce unméro. La grossesse, l'accouchement. Nous l'avons fini. Jamais autant de femmes ne sont venues nous voir, se raconter ; jamais autant de textes ne nous ont été proposés. Et tout ce que l'on entend à ce propos se trouve pris entre deux types de discours et de représentations : soit que la femme incarne en cet épisode les processus « naturels » et se trouve rejetée du côté de la bestialité, tout au moins de la sauvagerie, détachée du social, perdue en un processus muet de germination, de dédoublement, de foisonnement ; le corps alors n'est que pesanteur, le langage ne pourrait que le contourner. Soit que cet événement, il faille l'inscrire dans un discours mythique, hyperritualisé et culturel ; là, le corps gros, douloureux de la femme en couches, son travail, sont occultés, muets à nouveau.

De ces difficultés, ce numéro participe : silences, banalités, « accidents » corporels (au cours de sa réalisation, l'une d'entre nous fit une fort douloureuse... crise d'appendicite, une autre se mit à vomir sans arrêt) le ponctuent. Comme si la parole, et à plus forte raison l'écriture des femmes, venaient se heurter au réel qui, au cours de la grossesse, fait irruption. (Et n'est-ce pas son corps, en tant que trop de réel, qui fait obstacle à la femme quand elle écrit ?) De l'accouchement, au contraire, de ce moment où l'enfant, dans sa réalité, vient interrompre un état de repli et de plénitude narcissiques, il semble beaucoup plus aisé de parler.

Et c'est avec un sentiment à la fois de risque et de jubilation que nous avons tenté d'entamer ces questions.

Contour

— C'est ma première grossesse et c'est une grossesse tardive, mais pendant longtemps j'ai dit : « je ne veux pas d'enfants, je n'en vois pas l'utilité, je n'en éprouve ni le besoin ni l'envie ». J'avais l'impression que tant que je n'avais pas d'enfant il n'y avait pas de gens qui me poussaient dans le dos, je restais jeune, j'avais toutes les possibilités y compris celle de faire des enfants plus tard et qu'ainsi je restais la dernière née dans la famille.

Les femmes que je voyais avec des enfants me paraissaient encombrées, piégées : « Allez, ça y est elles sont rentrées dans le rang ! »

— Oui, c'est ça, rentrées dans le rang. J'ai eu ma fille très jeune, très très jeune. J'étais pleine de convoitises, j'étais vraiment mal vue, une réprouvée et en faisant l'enfant j'ai fait acte de soumission et les regards ont changé autour de moi, les gens de mon quartier, par exemple, qui, comme on dit, me montraient du doigt, ont commencé à me regarder avec approbation.

— On croit vouloir un enfant individuellement mais ce n'est pas vrai... On est absolument pris dans un mécanisme tel que : « faites des enfants, c'est si beau des enfants, enfants, na na na... ».

— Mais cette répulsion de la grossesse ou de la maternité, qui se donne pour une révolte sociale souvent avec une telle violence et un tel dégoût, je me demande si elle ne recouvre pas autre chose : une répulsion au niveau du corps ?

— C'est quand même lié parce que rentrer dans le rang et soumettre son corps en tant que femme à des pressions sociales, à un mouvement collectif qui fait que l'on se retrouve de génération en génération sans savoir pourquoi, c'est vraiment perdre toute liberté, remettre non seulement son destin mais son corps à l'espèce.

— La médicalisation est un des aspects de la grossesse que j'ai le plus mal vécu ; c'est-à-dire qu'on soit obligée de passer par toute une socialisation des soins. En ce temps-là, j'étais très obsédée par la transcendance et j'imaginais qu'en mettant un enfant au monde, un peu comme si j'assistais à la mort de quelqu'un, je découvrirais quelque chose entre la vie et la mort, enfin le mystère absolu et j'ai été eue parce que c'était une histoire de cuvette, de murs ripolinés, de cuisses écartées... J'étais jeune, je pouvais taire mes désirs mais pas mon grand Désir qui était un désir de création, un désir d'être et je pensais qu'en étant enceinte, oui en étant enceinte surtout, je mettais mon désir avec un grand D entre parenthèses et que je serais comblée. Je pensais que mon enfant, ma grossesse me remplirait toute... Bien entendu rien n'a été comblé et je suis restée avec tout l'indéterminé du désir.

— Est-ce que ça ne fige pas les choses de savoir ? Moi, je désirais avoir une fille, mon mari aussi. Mais ça faisait partie de ce désir qu'il y ait quelque part une question, la possibilité que « la » petite fille rêvée ne vienne pas au monde. Vers la fin de ma grossesse, je rêvais de trois poupées en ribambelle, comme en découpent les enfants : trois femmes.

— Je voulais un garçon, pourquoi ? Peut-être parce que j'avais toujours été un garçon manqué, trop grande, trop grosse, trop forte, trop pleine de vitalité par rapport à une famille nettement moins développée physiquement.

— Il y a l'idée que tout ce qu'on peut faire se répercute sur l'enfant. Il y a osmose, comme une projection : « j'ai une envie, ça va se marquer sur son corps ! ». C'est non seulement une projection de soi mais presque la poupée dans l'envoûtement ; c'est un double magique, une réplique. Dans le cas des envies, ça me fait penser exactement à ces poupées d'envoûtement avec des épingles qui font mourir ceux qu'elles représentent. Ici c'est le circuit inverse.

— Quand j'ai su que l'enfant était mort, je ne sais pas si c'était pour combattre l'angoisse, mais je suis passée par une phase d'excitation érotique, compensatoire peut-être, mais féroce. Et cette fois-ci, ça a été le contraire ; la peur qu'il lui arrive quelque chose. J'ai dû me dire quelque part : « il est mort parce qu'on a fait l'amour sans se gêner ».

— Je ne me souviens pas avoir pensé que ça pouvait être dangereux pour l'enfant. C'était une effraction de moi-même. L'impression qu'on m'agressait.

— Moi, au début cela ne faisait pas de problèmes mais c'est à partir du moment où on est absolument pleine ; je n'en avais plus envie. Mon mari, lui, ne voulait pas car, il le disait, il avait peur que l'enfant le sente.

— Moi, il me semble que l'orgasme doit être ressenti (je me demande sur quel mode d'ailleurs). La première fois ça ne posait pas de problèmes mais cette fois-ci une de mes craintes, plus concrètement, est que mon orgasme déclenche des contractions. C'est tellement voisin en fait.

— Je pense à ce que nous disait récemment une femme, à savoir qu'elle ne sentait pas très bien la ligne de démarcation entre le féminin et le masculin en elle. Il me semble que cette dichotomie vécue si violemment par les femmes qui abordent ce thème, vient de ce que la grossesse touche précisément à cette ligne de démarcation et la détermine brusquement, ce qui incite certaines femmes à valoriser sans mesure la féminité salvatrice, porteuse de vie, et de l'autre la masculinité qui suinte la mort, le pratico-inerte : la masculinité responsable du fameux « système » qu'hommes et femmes vomissent et dont je pense que nous avons tous et toutes contribué à le mettre en place. Femmes ou hommes, je crois profondément que nous sommes également menacés d'inertie, que nous suintons également la mort et que c'est utopique et fou de valoriser la féminité jusqu'à ce point. S'il y a valorisation possible de la femme, c'est dans le sens où tout être humain qui a subi une oppression, qui a été condamné au mutisme, capitalise forcément en lui des potentialités de vie, de créativité à proportion. Les possibles sont de son côté.

Jacqueline Barus-Michel. Françoise Petitot. Adélaïde Blasquez. Claude Boukobza-Hajlblum. Christiane Nicolier. Montage : Anne Rivière. Claude Boukobza-Hajlblum.

La grossesse en masque

« Là sont belles et joyeuses hypocritesses, chattemitesses, hermitesses, femmes de grande religion. » (Rabelais.)

Je voudrais parler de la langue et tourner à l'intérieur pour y repérer les suffixes, terminaisons, embompoints signes de grossesse ; non plus partir du corps, mais partir du mot... et y rester, évidemment où pourrais-je bien aller ailleurs ? car, dans cette histoire de gross-esse, je veux m'en prendre aux mots pour reconnaître au passage ceux qui ont été engrossé(e)s, je veux les cerner, les désigner, les montrer du doigt, les compter : certes, je serai loin du compte, j'en laisserai passer sans les reconnaître au moins les deux tiers, si je m'en tiens au simple raisonnement suivant : pour une femme enceinte qu'on voit passer, il y en a deux qui le sont aussi et qu'on n'a pas vues, non pas parce qu'on avait la tête ailleurs (dans ce cas-là, quand on est femme, on n'a jamais la tête ailleurs), mais parce que la femme ne donne à voir sa grossesse que dans les trois derniers mois : voilà un emploi pervers de la règle de trois ; en effet, comment, alors, reconnaître les femmes enceintes de celles qui ne le sont pas ? Réponse : on ne le peut pas.

Mais enfin, dans la langue, il semble qu'il y ait cependant un suffixe qui fasse embompoint, c'est la terminaison *-esse* et celle qui en est dérivée *-eresse ;* elle vient de loin puisqu'elle existait en grec et en bas latin sous la forme *issa,* on disait : *diaconissa, prophetissa, poetissa...* C'est une terminaison qui marque sans ambiguïté dans la langue, *le sexe* (dans le sens où l'on disait autrefois « une personne du sexe » — comme s'il n'y avait qu'un sexe, et justement pas celui qu'on pense) et qui a une place sûre, délimitée et tenace et cela, étonnamment, dans tous les registres de langage : *usagée :* on lui voit la trame (c'est le cas du mot maîtresse, un de ceux qui a le plus servi...) ; *inconnu* : on l'a oublié (aiglesse, chevaleresse, compagnesse, siresse...) ; *péotique* : on le garde pour ses effets (chasseresse, devineresse, vengeresse...) ; *mystique :* on en a la bouche pleine (abbesse, druidesse, prêtresse, prophétesse...) ; *zoologique :* c'est bien utile (ânesse, tigresse) ; *mythique* : on croit y surprendre l'inconscient en travail (déesse, centauresse, ogresse, pythonisse...) ; *impropre* : c'est d'autant meilleur (cookesse, quakeresse...) ; courant : on n'y prête plus attention (hôtesse...); *vulgaire :* on n'en attendait pas moins (drôlesse, bougresse...) ; *juridique :* (bailleresse, demanderesse, venderesse...) ; *argotique :* c'est le fin du fin (gonzesse, onclesse, typesse...), etc., sans oublier les princesses, les duchesses, les comtesses, les doctoresses..., en un mot tout ce que la femme peut être à tout moment et à toute époque, selon de quel côté elle est regardée, par celui qui a la maîtrise du regard et du mot qui s'ensuit.

Dès le premier coup d'œil, on constate que cette marque féminine ne veut pas passer inaperçue : elle est assez grossie pour qu'on ne s'y trompe pas, sur la femme (ou qu'on s'y trompe justement...) ; c'est la marque appuyée du sexe,

qui insiste en son redoublement : *esse*, marque exagérée presque, gênante même ; pourquoi tant de pompe, tant d'emphase subitement dans le cours de la langue, tant de solennité ? Ce féminin appuyé, exagéré m'a toujours semblé peu naturel, surfait et pourtant c'est par cette exagération même qu'il s'est accroché dans la langue sans jamais être déformé ni tronqué, passant de mot en mot, quittant l'un pour prendre l'autre sans relâche, sans jamais lâcher prise. Il faut croire que sous ce suffixe énorme et insistant se cache quelque chose de tenace. Je pense ici à une mode du XVe siècle qui voulait toutes les femmes enceintes ; c'est Michelet qui écrit, dans *La Sorcière* : « Là éclatèrent les modes immondes de l'époque où les dames, grandies du hennin diabolique, faisaient valoir leur ventre et semblaient toutes enceintes (admirable moyen de cacher leur grossesse). Elles y tinrent ; cette mode dura quarante années... Toutes ces grandes dames de fiefs, effrénées Jézabels, moins pudibondes encore que l'homme, ne daignaient se déguiser. Elles s'étalaient à face nue. Leur furie sensuelle, leur folle ostentation de débauche, leurs outrageux défis, furent pour le roi, pour tous — pour le sens, la vie, le corps, l'âme — l'abîme et le gouffre sans fond. »

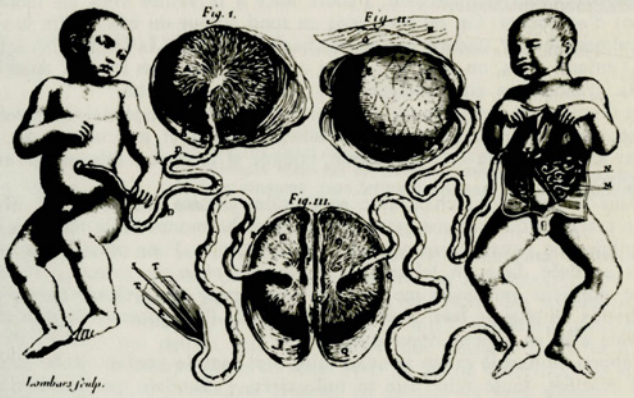
Cette mode insolente, qui pouvait même aller jusqu'à représenter les Vierges enceintes, comporte la même démesure que la terminaison *-esse* : elle gonfle ici et là comme une crêpe qui se soulève dans la poêle, comme les femmes enceintes, tantôt l'une, tantôt l'autre, susceptibles de l'être toutes, mais jamais toutes ensemble... La terminaison *-esse* fait des cloques sur les mots (comme en argot on dit « une femme en cloque ») mais des *cloques vaines ;* ce n'est pas une idée de simple grossesse mais plutôt quelque chose de l'ordre du leurre : la grossesse y est trompeuse, presque diabolique, c'est une grossesse en masque. Les femmes portent leur ventre comme un masque... Ce sont les belles et joyeuses hypo-critesses (derrière le masque), chattemitesses, et il suffit de faire un pas de plus pour rencontrer *la masque*, cette femme effrontée qu'est la sorcière, *masca* en bas latin et encore dans une partie de l'Italie.

Pour arrêter là le déroulement infini des mots, esse, grossesse, hypo-critesse, masque, au point précisément où, diffus, caché, masqué, le signifiant se dérobe à la vue, comme lors d'une progressive éclipse de soleil, il semble alors bien que la terminaison *-esse* soit celle de la grossesse en masque (et non du masque de grossesse, obsession des femmes enceintes, situé dans un tout autre registre : la peau du visage qui s'épaissit et se durcit comme un masque, et aussi le ventre qui se déforme, les vergétures qui s'inscrivent sur le corps comme les stries sur le sable mouillé lorsque la mer est passée : ce qui reste du passage de la mère...) ; la grossesse en masque ou grossesse de sorcière (en gardant au génitif son ambiguïté), c'est comme si le cours naturel des choses était pour une fois détourné, subverti, mis sens dessus dessous : n'est pas enceinte qui le paraît : la dame au hénin montrant son ventre ; n'est pas enceinte qui le devrait : la femme serve revenant du sabbat. Celle-ci, « pauvre créature qui ne pouvait avoir d'enfants viables dans de telles conditions, qui n'enfantait que pour pleurer, avait la terreur des grossesses. Elle ne se hasardait à la fête nocturne que sur cette expresse assurance qu'on disait, répétait : « Jamais femme n'en revint enceinte » (Michelet, *La Sorcière*). Le prêtre et le seigneur s'en trouvent lésés qui n'ont d'autre intérêt que d'augmenter le nombre de leurs serfs. Quelque chose échappe qui va se placer momentanément ailleurs, dans cette mode « grotesque » qui voulait toutes les femmes enceintes. Il se produit comme un déplacement de la grossesse vraie, utile, à la grossesse masque, superflue, noble. Les unes s'en gardent, les autres s'en parent... pour leur plus

grand agrément : car celle qui est enceinte le cache aisément par le truchement de celle qui, sans l'être, le donne pareillement à voir, étonnante substitution qui fait penser à la légende de la religieuse dont la Vierge tient la place au chœur, pendant qu'elle va voir son amant. Mais il y a aussi, et d'abord, celle qui ne l'est pas mais qui l'affiche quand même... car, à porter son ventre comme un masque, la question se pose de savoir ce qu'elle cache vraiment ; et si c'est un admirable moyen de cacher les grossesses, c'en est un doublement admirable d'y faire croire ; en effet, dans ce mensonge, la femme dit la vérité qu'elle voulait cacher, retrouvant ainsi, par le biais de son mensonge, le jeu primaire de la petite fille (ou du petit garçon) qui met un ballon ou un coussin sous son pull pour se faire croire qu'elle (il) est enceinte et savoir quelque chose des plaisirs qu'on en tire.

Et si au XVe siècle la femme affiche soudain, pendant quarante années, tant de maternité, c'est bien pour qu'on n'en doute pas de sa capacité à être mère, et ce qu'elle cache là, c'est l'angoisse qui prend toute femme quand elle s'imagine qu'elle a le ventre stérile et qu'elle devra mourir deux fois.

Cosette Martel



CUISINES

Les sages-femmes marocaines conseillent le plus souvent aux femmes stériles de :

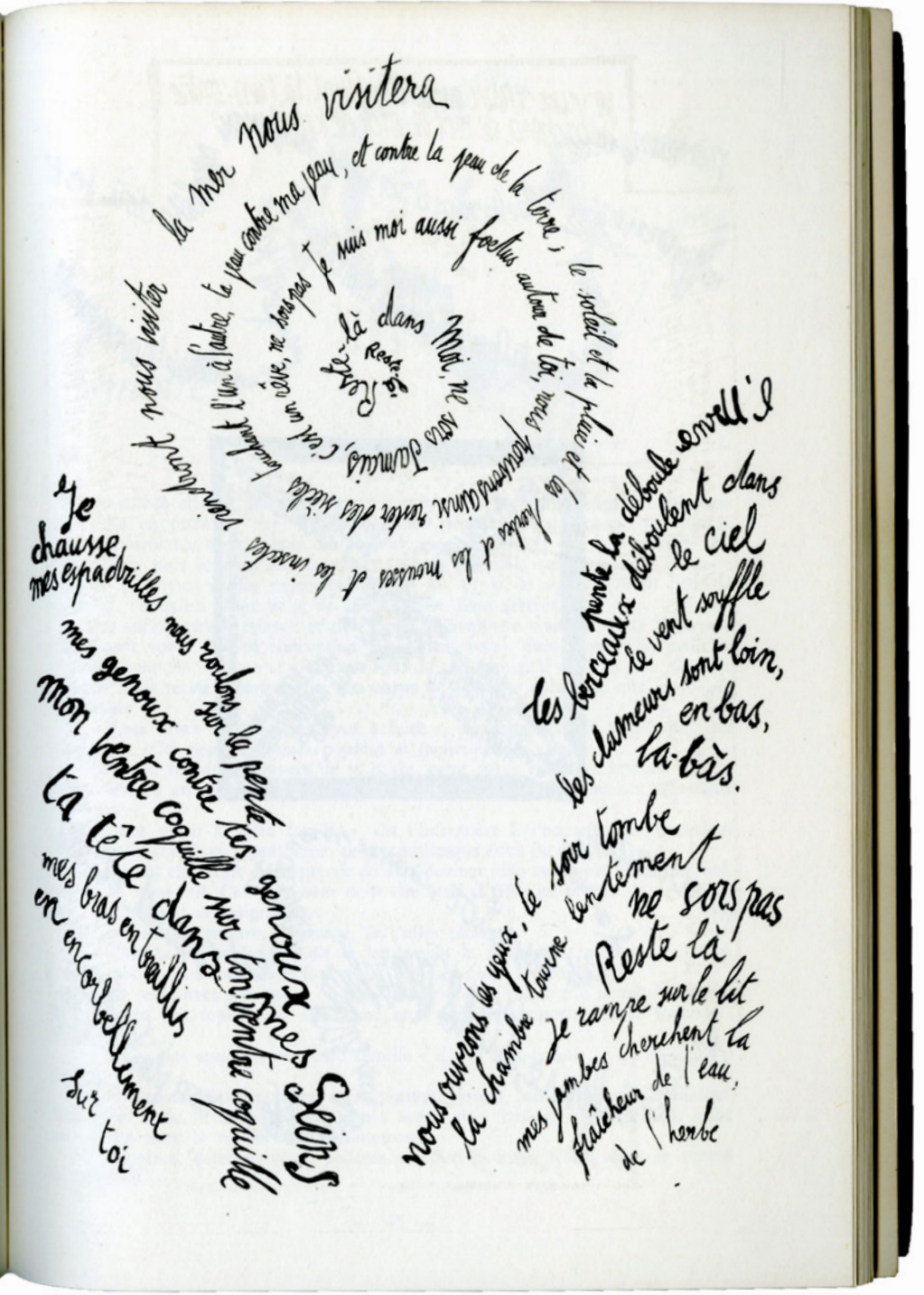
— s'accroupir au-dessus d'un placenta et pousser ;
— se frotter les mains avec les testicules d'un coq ;
— se cacher ou se blottir à trois reprises dans la robe de leur mère ;
— boire une gorgée de l'urine de leur mère et se laver avec le reste ;
— consommer un ragoût fait avec sept verges de mouton ;
— dénouer leur ceinture et enjamber sept fois le tombeau d'un saint, etc.

Elles ordonnent souvent aussi des compositions de plantes *msakhen* dont on farcit un pigeon, un veau mort-né, un fœtus de mouton, une cigogne...

Une fois par an, a lieu un repas fait en commun par des femmes désirant avoir un enfant. La *Qabla* prépare le repas, emmène les femmes au hammam ensemble. Après le repas, on retourne un pétrin, on fait couler de l'eau dessus ; la femme vers qui se dirige le filet d'eau sera enceinte dans l'année.

D'après « Les accoucheuses traditionnelles musulmanes de Casablanca ». Mathieu et Manneville. Paris. 1952.

je veux sortir avec l'enfant. là, l'un contre détachera de moi et moi de lui et nous
Jésus, Marie, Joseph
Faites
que cet enfant
ne soit pas;
Maman.
je t'en prie, viens
me délivrer de
cette vie, de
ce cauchemard
Maman viens vite sinon je m'ouvrirai le ventre avec les mains
Je prendrai le couteau et c'est par là qu'il sortira avec moi
Jésus
Marie, Joseph,
Marie
toi qui l'a fait
l'enfant
pour le crucifier,
Putain de Dieu
Marie pleine de sperme divin
pour accoucher d'un mort,
du corps patche-
-miné, verdâtre
Marie vierge pleine
Je ne veux pas
recommencer ton histoire
La transcendance divine
Le principe naturel
Le chemin de Croix
les pharisiens
et
Ponce Pilate
et ton cadavre sur les bras
en pleine
Résurrection.
moi aussi je veux sortir du corps d'où vient me vient que la mende et la
le vent, où St-François d'Assise parlait aux oiseaux et l'enfant se
et nous marcherons jusqu'à la plaine, dans
l'autre lui dans moi et moi dans lui, nous sortirons nos pas attachés mais
hors de voyeurisme voyages, bercés par les peines, sans mémoire l'un de l'autre, sans



la mer nous visitera

le soleil et la pluie et les herbes et les mousses et les insectes vendront nous visiter

ta peau contre ma peau, et contre la peau de la terre ;

Je suis moi aussi foetus autour de toi, nous pousserons ainsi rester des siècles touchant l'un à l'autre, ne sors pas

Reste-là dans Moi, ne sors jamais, c'est un rêve, ne sors pas

Reste-là

Je chausse mes espadrilles nous roulons sur la pente

mes genoux contre tes genoux

Mon ventre coquille sur ton ventre coquille

ta tête dans mes Seins

mes bras entrailles en encorbellement sur toi

pente la déboule envell'l

les berceaux déboulent dans le ciel

le vent souffle

les clameurs sont loin, en bas, la-bàs.

nous ouvrons les yeux, le soir tombe

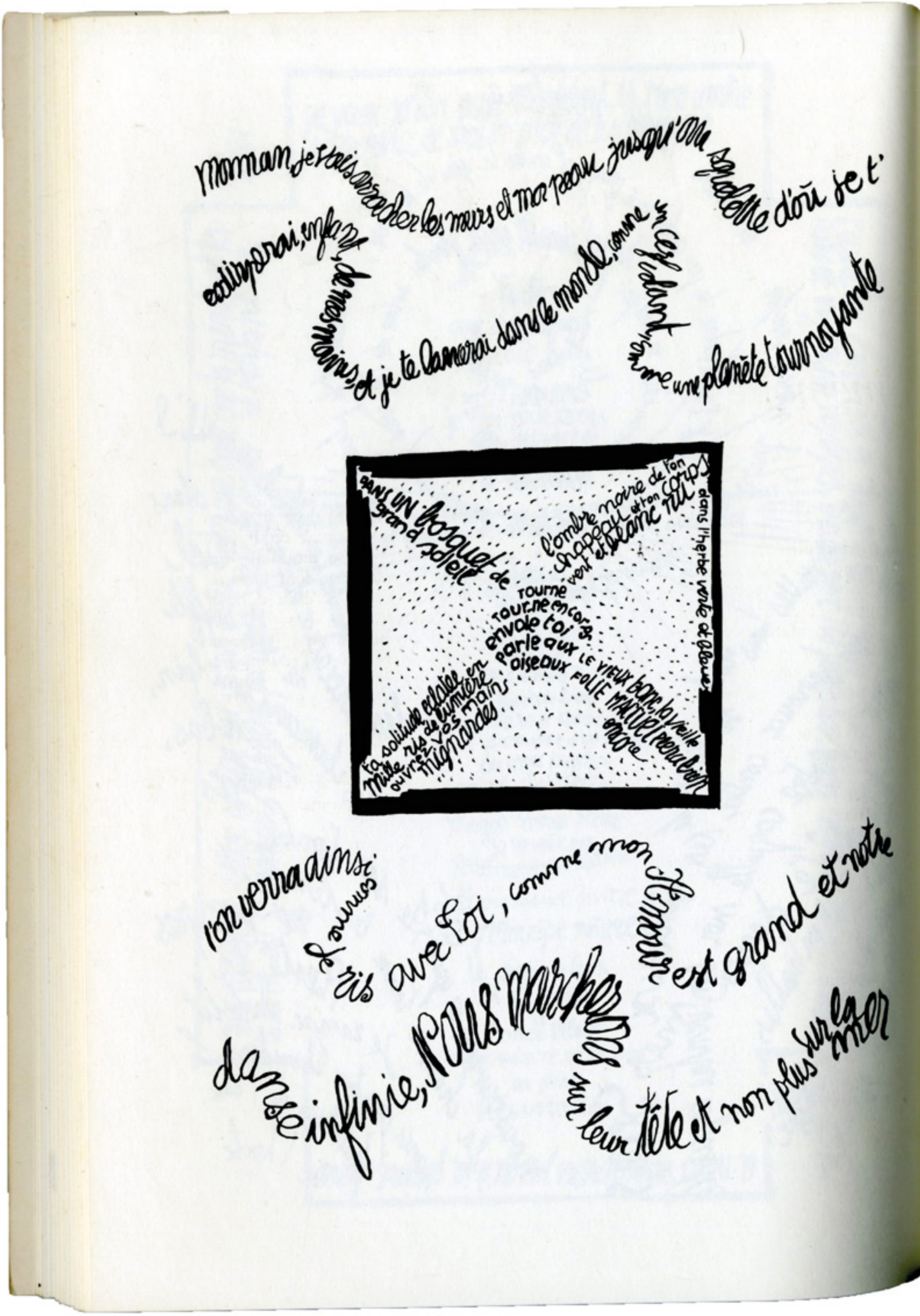
la chambre tourne lentement

ne sors pas

Reste là

Je rampe sur le lit

mes jambes cherchent la fraîcheur de l'eau, de l'herbe


Moman, je vais arracher les murs et ma peau jusqu'au squelette d'où je t'
extirperai, enfant, de mes mains, et je te lancerai dans le monde, comme un cerf-volant, comme une planète tournoyante
dans un bosquet de grand soleil
l'ombre noire de ton chapeau et ton corps vert et blanc nu
dans l'herbe verte et blanche
Tourne
Tourne encore
envole toi
parle aux oiseaux
le vieux banc, la vieille
folie
ta solitude éclatée en mille ris de lumière
ouvrez vos mains mignardes
l'on verra ainsi comme je ris avec toi, comme mon amour est grand et notre danse infinie, nous marcherons sur leur tête et non plus sur la mer

mémoire

Ce soir-là elle rit tellement que son corps s'en ouvrit. Ce rire, ce rire sans fin... elle en pissa de rire. Elle en repissa de rire, puis encore... ce liquide qui, incontrôlable sortait dans cet éclat de rire, ce liquide qui la mouillait, qui l'inondait... puis soudain elle comprit : c'était les eaux, ces eaux dont la perte au dire des livres et des sage-femmes était un signal, le signal. C'était donc le moment : dans un grand éclat de rire l'enfant allait arriver.

Cet enfant qu'elle pensait vouloir (mais qu'avait-elle voulu au juste ?) comme elle l'avait vomi. Dès sa conception elle l'avait vomi, bien avant d'en avoir le moindre soupçon, comme si elle avait tout de suite su qu'il était en elle. Comme si aussi était restée inscrite dans son corps la croyance enfantine que les bébés ça s'avale.

« Vous savez ce que vous avez à faire », dit sèchement la sage-femme au téléphone. (Ces jeunes femmes perdent si facilement la tête !)

Et il lui restait en travers de la gorge, cette gorge qu'elle n'arrêtait pas de racler jusqu'à en vomir. Souvenirs de nausée, des jours, des semaines, des mois de nausée.

« Dites adieu à votre famille », dit l'infirmière à l'accueil. Heureusement il y avait ce grand, ce gigantesque, ce gargantuesque éclat de rire.

Pourtant elle avait été heureuse de se déformer, elle en aurait même rajouté, mais elle vomissait. Cette grosseur dont elle était si fière au niveau de sa forme, elle la vomissait et maigrissait.

La visite, la mesure, le rasage, les salles pleines.

« C'est la pleine lune », dit le lendemain la femme de ménage ; « toutes les pleines lunes c'est pareil, il y a des femmes plein les couloirs ».

Déjà seule avec son corps : quand elle arrêta de vomir elle se mit à dormir, dormir sans fin, repliée sur elle-même sans pouvoir supporter d'être touchée... seule.

« On a des ennuis avec votre famille » dit la sage-femme, « ils ne veulent pas partir ».

Qu'importait là maintenant, qu'ils partent, restent, fassent ce qu'ils voulaient. Elle était seule, irréductiblement seule avec cette douleur qui l'ouvrait, seule aux prises avec le travail de l'enfantement.

« Respirez, détendez-vous, poussez. » Tout le corps tendu dans le travail à accomplir.

Transmettre grâce aux *Sorcières*

Xavière Gauthier rappelle le geste politique que fut la création de la revue *Sorcières, les femmes vivent* dans les années 1970. Elle est la première féministe française a avoir relié le militantisme et l'archétype de la sorcière. En 1974, elle fonde la revue *Sorcières*, dans laquelle des écrivaines, des poètes, des artistes et des photographes femmes publieront des centaines d'œuvres. Ses figures de proue sont: Chantal Chawaf, Hélène Cixous, Marguerite Duras, Luce Irigaray, ou encore Annie Leclerc; chantres de l'écriture féminine. Les collaboratrices de la revue sont en quête d'une écriture nouvelle, à inventer, à une époque charnière du féminisme. Parmi elles aussi, Antoinette Fouque, Julia Kristeva, les «intellectuelles» les plus emblématiques du mouvement féministe, même si Xavière n'aime pas beaucoup ce mot.

La sorcière est une figure polymorphe, traitée sous divers angles : à travers l'histoire (la chasse aux sorcières), la sociologie, l'art (la littérature, le cinéma, etc.), mais aussi dans la pensée politique (ré-appropriation de la puissance féminine, engagement des sorcières du mouvement Wicca[21] dans la lutte contre la destruction de la nature) et créative (elle invite à imaginer de nouveaux récits).

En 1862, Jules Michelet publie le livre *La Sorcière*[22]. C'est la première fois dans la littérature que la sorcière est vue comme un personnage romantique, une figure poétique de la nuit. Lu par Duras : une femme solitaire, réduite à une sorte de monologue et de repli sur soi, mise au ban de la société pour cause de folie. On pouvait se projeter, face à une femme révoltée. Cela bascule à ce moment-là.

« Même figure que chez Virginia Woolf, dans *Une Chambre à soi* : "n'importe quelle femme née au XVIe siècle et magnifiquement douée, serait devenue folle, se serait tuée ou aurait terminé ses jours dans quelque chaumière éloignée de tout village, mi-sorcière, mi-magicienne, objet de crainte et de dérision[23]". Une femme victime de la société, "suicidée de la société" qu'on punit, qu'on supprime et purifie à la fois en la brûlant.[24] »

21. La Wicca dianique appelée aussi dianisme ou sorcellerie dianique est une tradition wiccane centrée sur la Grande Déesse et sur le féminin, fondée par Zsuzsanna Budapest. Elle est pratiquée dans des groupes exclusivement féminins. L'éclectisme, l'appréciation de la diversité culturelle, les préoccupations écologiques, et la familiarité avec des concepts sophistiqués de psychê et de transformation sont des caractéristiques de cette tradition.

22. *La Sorcière*, Jules Michelet, 1862.

23. *Une chambre à soi*, Virginia Woolf, trad. Clara Malraux, Denoël/Gonthier 1951 (1929), p. 67.

24. « Sur l'expérience de la revue Sorcières », Xavière Gauthier ; *Sorcières et Sorcelleries*, Christine Planté ; p. 95-104.

Les femmes vivent. Le sous-titre de la revue de Xavière, insuffle l'idée qu'elles vivent et qu'elles ont une créativité qui a été étouffée, et qu'il faut la faire revivre et éclater. Il n'y a pas qu'un seul sens, il n'y a pas qu'une écriture féminine. C'est l'idée de l'écriture au féminin, qu'il faut écouter une autre musique, ce n'est pas la peine de ressasser, redire ce qui a été dit au masculin depuis si longtemps. Il faut prêter l'oreille à une autre musique et c'est ce qu'a été *Sorcières*: cela a fait entendre d'autres voix, d'autres sons. Devenir des femmes publiques était aussi de l'ordre de la transgression.

Les femmes ont toujours écrit dans l'Histoire (boudoir, journal intime, lettres, correspondance, pratique très féminine mais privée, qui ne sortait pas de la maison). Leïla Sebbar[25] dit que «devenir femme publique peut rappeler la prostitution, c'est-à-dire être dans la rue, faire le trottoir, se montrer, s'exhiber. C'est ce qu'on faisait. Chacune avec sa singularité. Et je crois que ça a été ce bonheur-là, d'être ensemble de travailler ensemble, d'écrire ensemble. Ça a été pour nous toute une initiation, que les jeunes générations représentent aujourd'hui.»

«L'emploi du pluriel: sorcières au lieu de la sorcière fait basculer le sens. À la revue *Sorcières* même, il y eut des voix pour écrire une vision personnalisée de la sorcière. Je les cite par ordre chronologique, c'est-à-dire dans un désordre complet qui correspond bien au dessein de la revue: mêler fiction et réflexion, analyse et poésie, thème et hors thème, dans un souci de non-hiérarchie et de libre foisonnement:

- Dès le n°1, l'étonnante écriture d'une inconnue qui signait Blanche met en scène l'image traditionnelle de la méchante sorcière des contes d'enfant: "À seize ans, une vieille sorcière est venue l'habiter. Deux grosses mamelles ballottaient sur son ventre (*Fin*

25. Leïla Sebbar est une romancière, essayiste et critique littéraire. Elle a collaboré à plusieurs numéros de la revue Sorcières.

du devenir monstrueux)[26]". Registre de la confession, de l'intime.

- L'écrivaine Chantal Chawaf publie dans le n°3 un véritable manifeste cri du cœur et du corps en faveur de ces "femmes primitives, millénaires" rayées par l'Histoire, "ce vaste matricide", qui a oublié "les mots murmurants et aqueux d'un monde viscéral et humide" et qui se terminait par "Sorcières... nous tracerons d'autres chemins[27]". Registre littéraire lyrique.
- Avec le n°4, *Grossesse*, est venue une réflexion sur la sorcière-sage-femme-accoucheuse à travers l'Histoire (Monique Bydlowski, Coutumes de naissance).
- Dans le n°5, un texte de Claudine Hermann analyse la division-opposition faite par les hommes: "d'un côté, les épouses, mères soumises à l'ordre", les martyres, "de l'autre, les célibataires, intellectuelles, sauvages maîtresses[28]", les sorcières.
- Dans le n°9, Danielle Carrer présente un livre qu'elle a écrit: *La Désencraudeuse*, à propos du procès, en juin 1977, en Normandie, d'une désenvoûteuse, substitut de sorcière en réponse aux drames de la vie des gens de la campagne: bétail qui périt, maladies inexpliquées, etc. Registre sociologique et actualité.
- Dans le n°13, Nicole Echard intitule le récit de son expérience d'ethnologue au Sahel: *Défaite sorcière*. Elle raconte une histoire de sorcière qui mange les enfants, seule façon, fruste et mortifère, d'ôter au père ce qui lui appartient et conclut: "Être femme, au plan social, c'est être une pseudo-personne. Être sorcière, c'est avoir un pseudo-statut; c'est être aussi, potentiellement, vaincue par les sorciers[29]".»

26. *La nourriture*, responsable: Xavière Gauthier; 1975, p. 7.

27 *Se prostituer*, res. : Xavière Gauthier; 1976, p. 5-6.

28. *Odeurs*, res.: Anne Rivière; 1976, p.4.

29. *Poupées*, res.: Leïla Sebbar; 1978, p.6.

Mona Chollet est journaliste au Monde diplomatique. Elle est également l'autrice de *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine* et de *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique* (Zones, 2012 et 2015). En 2018, elle publie, toujours aux éditions Zones, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, qui revient sur l'extermination en Europe de dizaines de milliers de femmes aux XVIe et XVIIe siècle. Mona Chollet analyse comment ces chasses terribles ont contribué à façonner un monde misogyne et montre que la figure de la sorcière peut s'avérer être un modèle inspirant «montrant la voie» à celles qui souhaitent le renverser «cul par-dessus tête». En étudiant les raisons de cette extermination, il paraît difficile de ne pas déduire que les chasses aux sorcières ont été une guerre contre les femmes.

Traques, humiliations et tortures, sont ce qu'ont subi ces femmes souvent célibataires, âgées, autonomes, puissantes et érudites, qui «jetaient des sorts», soignaient les malades et aidaient les femmes à accoucher et avorter. Cette violence aurait «traduit et amplifié les préjugés à l'égard des femmes[30]», avec pour conséquence, de nos jours, de conditionner leur attitude et celle des hommes à leur encontre. Aujourd'hui encore, la femme célibataire incarne l'indépendance sous sa forme la plus visible.

Toutes les femmes, même celles qui n'ont jamais été accusées, ont subi les effets de la chasse aux sorcières. Cette menace omniprésente intimait de se montrer discrètes, dociles, soumises, de ne pas faire de vagues. Les sorcières et par extension les femmes, incarnaient le mal, coupables aux yeux de l'opinion publique et fondamentalement mauvaises. Elles ont réprimé certains comportements, certaines manières d'être. Nous avons hérité de ces représentations forgées et perpétuées au fil des siècles. Ces images négatives

30. *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, Mona Chollet, p.32.

31. *Ibid.*

continuent à produire, au mieux, de la censure, ou de l'autocensure, des empêchements, au pire, de l'hostilité, voire de la violence. Et ce, d'autant plus qu'avoir «un corps de femme pouvait suffire à faire de vous une suspecte.[31]» Pour l'autrice, se risquer à regarder en face les chasses aux sorcières, c'est se confronter au visage le plus désespérant de l'humanité.

Mona Chollet montre combien les femmes indépendantes et/ou sans enfants, et/ou expérimentées et assurées, bref, ne correspondant pas aux stéréotypes assignés aux femmes dans notre société, sont mal vues et jugées «menaçantes». Elle analyse comment l'étude des chasses aux sorcières lui a permis d'enfin «trouver une manière satisfaisante d'articuler» son féminisme avec «son malaise face à la civilisation dans laquelle nous baignons, face à son rapport au monde conquérant, tapageur, agressif, face à sa croyance naïve et absurde dans la possibilité de séparer le corps de l'esprit, la raison de l'émotion[32]». Cette idée de rationalité autoproclamée l'occupe en effet de «manière obsessionnelle» dans tous ses essais.

Mona Chollet souligne aussi que la chasse aux sorcières est concomitante de l'exploitation de la nature. Cette exploitation sans frein de la nature est directement liée à l'intensification des activités humaines au moment de la Renaissance. Ou comment l'ancienne vision d'un monde vu «comme un organisme vivant, souvent associé à une figure maternelle et nourricière», s'est vu remplacée par un modèle «gestionnaire», «mécaniste de la nature», «le désordre de la vie organique cédant la place à la stabilité des lois mathématiques et des identités[33]».

La conséquence est, selon les mots de la philosophe et professeure Susan Bordo citée dans le livre, une «fuite loin du féminin, loin de la mémoire de l'union avec le monde maternel, et un rejet de toutes les valeurs qui

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*

y sont associées.[34]» Comme s'il s'agissait en somme de «tuer les femmes anciennes pour fabriquer l'homme nouveau» (cf. L'historien Guy Bechtel[35]). En outre, la médecine telle que nous la connaissons s'est construite sur l'élimination des sorcières guérisseuses.

Mona Chollet cite dans son essai le livre de Susan Griffin *Femme et nature*[36], qui dresse le catalogue des grandes représentations au sujet des hommes, des femmes, de la nature, de la connaissance, de l'univers, etc., qui se sont imposées au fil des siècles. L'autrice nous invite à les considérer d'un œil neuf, à identifier les préjugés qui traînent dans notre esprit. «Une invitation suprêmement excitante à la liberté et à l'invention – excitante et nécessaire puisque le système qui nous a été légué est à bout de souffle.» Elle complète cette invitation en reprenant le propos de la philosophe écoféministe Carolyn Merchant dans *La mort de la nature*[37] «Le monde doit à nouveau être mis sens dessus dessous» (*The world must once again be turned upside down*).

34. *Ibid.*

35. «Guy BECHTEL, La Sorcière et l'Occident. La destruction de la sorcellerie en Europe des origines aux grands bûchers» - article d'Eliane Viennot, dans la revue *Clio - Femmes, Genre, Histoire*, 1998.

36. *Woman and Nature: the Roaring Inside Her*, Susan Griffin, traité écoféministe, 1978.

37. *The Death of Nature: Women, Ecology, and the Scientific Revolution*, Carolyn Merchant, San Francisco, 1980 (2e édition 1990).

38. *Le mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes*, Olivia Gazalé, Robert Laffont, 2017.

Pour poursuivre l'étude de certaines influences dans l'histoire qui ont contribué à former les stéréotypes et clivages actuels, je souhaite mentionner ici l'écrit d'Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes*[38]. Cet essai mêle philosophie, histoire, anthropologie et littérature.

Selon Olivia Gazalé, le commencement de la domination est traduit pour la première fois de manière littéraire dans *L'Illiade* d'Homère. Le monde est partagé entre le Logos, qui appartient à l'homme – il est défini comme le seul ayant accès à la raison, à la pensée, à la rationalité, au verbe – et l'Eros, attribué à la femme – la passivité, émotive, irrationnelle, irréflé chie, soumise, ne contrôlant rien. Hélène déclenche la guerre de Troie, en séduisant Pâris. C'est dans la mythologie qu'on voit apparaître cette idée que la femme est funeste, qu'elle est une tentatrice maléfique, une fornicatrice insatiable parfois. Avant la mythologie, on peut lire dans la Bible que le pêché originel est de la faute d'Ève, qui cède à la tentation de la pomme. L'Ecclésiaste 7:26 comporte cet extrait: «et j'ai trouvé plus amère que la mort est la femme dont le coeur est un piège et un filet, et dont les mains sont des liens; celui qui est agréable à Dieu lui échappe, mais le pécheur est pris par elle». Originellement, la prédation sexuelle est pensée du côté de la femme. C'est la femme la tentatrice, l'homme ne fait que succomber à ses instincts irrépressibles. La femme est la sorcière, la sirène, la harpie.

C'est une idée qu'il faut déconstruire parce que c'est une idée qui préside à la culture du viol. «Elle l'a bien cherché, elle n'avait qu'à pas s'habiller comme ça», voilà les réactions trop récurrentes face à des victimes d'agressions sexuelles.

Une exposition initiée au États-Unis par Lazaro Tejera et appelée 'What were you wearing?' a été exposée au Centre Point du jour du 4 au 15 mars 2019, sous le titre «Que portais-tu ce jour-là?». Présentant 16 tenues de victimes de viol, faites de jeans, t-shirts,

parkas, baskets etc exposés sur des cintres. Rien de provoquant en réalité. Et quand bien même, une femme doit avoir le droit de s'habiller de la manière qu'elle veut, sans qu'un homme l'agresse sexuellement. Tout ça sont de très vieux archétypes dont nous devons nous débarrasser.

Dans son essai *King Kong Théorie*, Virginie Despentes écrit ceci: «La révolution féministe a bien eu lieu. [...] Des horizons se sont déployés, territoires brutalement ouverts, comme s'ils l'avaient toujours été [...] Les femmes autour de moi gagnent effectivement moins d'argent que les hommes, occupent des postes subalternes, trouvent normal d'être sous-considérées quand elles entreprennent quelque chose. Il y a une fierté de domestique à devoir avancer entravées, comme si c'était utile, agréable ou sexy. Une jouissance servile à l'idée de servir de marchepieds. On est embarrassées de nos puissances. Toujours fliquées, par les hommes qui continuent de se mêler de nos affaires et d'indiquer ce qui est bon ou mal pour nous, mais surtout par les autres femmes, via la famille, les journaux féminins et le discours courant. Il faut minorer sa puissance, jamais valorisée chez une femme: "compétente" veut encore dire "masculine".[39]»

Cet extrait m'a fait réagir, car il démontre à mon sens comment peut se faire ce déclic, ce retournement de pensée qui brise un archétype et nous fait dire tout à coup «évidemment que ce n'est pas juste, il faut changer cette perception». Ces phrases acerbes et corrosives s'adressent à tous, car nous sommes tous concernés, et nous impliquent.

Je m'interroge très souvent sur la question de savoir pourquoi nous en sommes encore là, pourquoi n'a-t-on pas encore assisté à un soulèvement majeur international des femmes qui renverserait le cours des

39. *King Kong Théorie*, Virginie Despentes, essai autobiographique, Grasset; 2006: p.19-20.

40. Médecin, homme d'affaires et homme d'État irlandais, membre du groupe politique centre progressiste Fine Gael.

choses. Bien sûr, il y en a eu, qui ont véritablement fait avancer la cause pour l'égalité, pour la déconstruction des stéréotypes, pour la liberté individuelle. Pour n'en citer que quelques-uns, les Suffragettes, le mouvement #metoo, #balancetonporc, les nombreuses manifestations pour le droit à l'avortement – par exemple en Irlande en 2018, veille du référendum qui abrogera le 25 mai l'article constitutionnel interdisant l'avortement et permettra au gouvernement de Leo Varadkar[40] de faire voter une loi permettant l'avortement jusqu'à la douzième semaine de grossesse. Mais que faut-il pour une vraie prise de conscience collective, un mouvement uni, mixte ? Continuer à dénoncer, éduquer, sensibiliser, échanger autour de ces questions qui dérangent, font réagir, font évoluer aussi. Ne pas baisser la garde, continuer à se nourrir, à s'ouvrir, cimenter les changements nécessaires pour une liberté «complète» de la femme.

La masculinité sensible contre le viriarcat

Je suis quotidiennement dans l'espace public confrontée aux stéréotypes de genre. Dans la publicité, au cinéma, au détour de conversations, toutes sortes de situations révélatrices de l'omniprésence d'idées pré-conçues sur ce qui définit l'homme et la femme. Mais pour l'un comme pour l'autre, la pression de ces conceptions atteint la liberté individuelle.

On s'attend à ce qu'un garçon soit fort, qu'il ne pleure jamais, qu'il soit détaché de tout sentiment, qu'au contraire une fille se sent libre d'exprimer. Mais elle n'est pas écoutée, pas prise au sérieux, destinée à enfanter et à faire un métier reprenant ces valeurs codées. Ces stéréotypes asséchent un riche potentiel de qualités et défauts qui fait qu'un être humain puisse vivre une vie comblée.

La virilité traditionnelle est une entreprise aussi mutilatrice que l'assignement à la féminité.

King Kong Théorie, Virginie Despentes

La révolution accomplie par les femmes depuis 200 ans est sans doute la mutation la plus importante de l'histoire humaine. Ce phénomène répond à toutes les questions teintées de peur que ça pose : ce triomphe du féminin signifie-t-il pour autant la défaite du masculin ?

C'est ce que certains voudraient faire croire, que les femmes porteraient la lourde responsabilité de la déréliction de l'homme contemporain. Bien au contraire pour que les femmes achèvent leur révolution, il leur faut le concours des hommes, et la redéfinition de ce qu'est être un homme.

Comment est né ce mythe ? La domination masculine n'est pas quelque chose de naturel. Il est important de faire la distinction entre la masculinité et la virilité. D'ailleurs, on parle des masculinités au pluriel, renvoyant à toutes les façons d'habiter le sexe masculin ; comme il y a des féminités, c'est-à-dire d'habiter le sexe féminin. La virilité en revanche, c'est le modèle normatif, désignant un idéal auquel tout homme est sommé de se conformer sous peine de ne pas être reconnu comme un vrai homme.

En fait, le mythe de la virilité est construit sur l'idée que par essence il existe un certain type d'homme, qu'on appelle le *vir* en latin, qui se prétend être le meilleur du matériau humain, le représentant le plus accompli de l'espèce. Il est à la fois supérieur aux

femmes mais aussi supérieur à ce qu'on a pu appeler les sous-hommes.

Olivia Gazalé parle non pas de patriarcat, mais de viriarcat[41]. Selon elle, le patriarcat est une des composantes du viriarcat. Bien sûr la paternité est un attribut viril essentiel, mais cela va bien au-delà. Dans de nombreux systèmes patriarcaux, un frère, même plus jeune, a plus de pouvoir que sa grande sœur; un homme qui n'a pas d'enfant, a toujours plus de pouvoir qu'une femme. «Je trouve que *vir* est plus précis, j'ai voulu mettre au jour qu'il s'agit d'un sytème. Le viriarcat fait système, et c'est un système qui est à la fois un système de légitimation de l'oppression de l'homme sur la femme, mais aussi un système de légitimation de l'oppression de l'homme par l'homme.»

Le féminisme pourrait être une menace pour le type d'homme qui a construit sa carrière sur le pouvoir et sur l'argent. Il représente un risque de perdre son pouvoir, ses privilèges, que de laisser les femmes gagner en droit et en ambition. Le pouvoir et le capitalisme sont associés à cette idée de virilité. Les hommes qui peuvent faire vraiment changer les choses, qui ont une position de pouvoir, n'ont pas envie de changer car ce serait pour eux une perte. Les hommes qui ont un rapport sain avec leur virilité sont à l'aise avec l'égalité. C'est pour cela que le déclic peut se faire à partir de la base, c'est-à-dire des initiatives individuelles. Les hommes qui sont au pouvoir et qui dirigent les grandes entreprises, sont là aussi parce que le système qui a érigé la virilité en dogme les a mis à cette place. Ce sont eux qu'il faudrait convaincre.

Les nouvelles générations pourraient gagner à se ré-approprier la notion de virilité. Cette notion peut être perçue comme de l'anti-sensibilité.

«J'ai pas envie d'être un homme, ou que mes amis soient des hommes insensibles. Parce qu'ils se considèrent comme viriles et qu'il faut à tout prix être viril. Je pense que ce qui n'est pas forcément facile dans la construction d'un homme quand on est jeune, c'est

d'assumer cette part de sensibilité. Elle peut être associée à de la féminité. Et ça moi, je pense que je l'assimile assez bien parce que mon père a toujours dit qu'il avait une part de féminité assez forte, que les gens lui faisaient remarquer, mais que cette sensibilité-là c'est une valeur qui me semble plus importante que la virilité», Clément, 25 ans[42].

41. Dans *Le mythe de la virilité*.

42. Extrait du podcast «The Boys club, trois mecs parlent du féminisme» du 1er oct. 2019 par madmoizelle.com

S'émanciper du patriarcat

Revenons à la revue *Sorcières*. Comme dit plus haut, cette revue a accueilli toutes sortes d'expressions, artistiques, littéraires, politiques. À travers ces écrits, on voit se dessiner une critique de la société et un désir de transformation. Donc un discours politique, pas politicien. Xavière Gauthier dit à propos de la revue : «On espérait que l'écrit pouvait transformer quelque chose. Que les femmes ne retiennent pas ce qu'elles ont a dire de différent. Qu'elles n'essayent pas d'imiter de parler et d'écrire comme les hommes. Pour que le monde se transforme, c'est bien qu'elles apportent quelque chose de nouveau et de différent. C'est ce qu'espérait Rimbaud, et c'était l'idée. Je crois, j'ose espérer que ça a eu lieu, c'est-a-dire que les femmes ont plus de liberté.»

Le patriarcat s'est formé sur l'exclusion des femmes, ce qu'on voit pour les sorcières. C'est-à-dire sur le fait qu'il faut que ce soit les hommes qui soient médecins. Ils étudiaient dans les écoles avec un grand É. D'une certaine façon c'est un pouvoir qui condamne les femmes, qui les relègue à la périphérie, qui refoule le féminin en elles. Mais Xavière le dit, «on peut être fières d'être des femmes, sans être à la botte du patriarcat».

Mes bien chères sœurs[43] est un état des lieux de la domination masculine en France, avec un bon nombre de suggestions pour que cela cesse, une exhortation joyeuse. Il commence par: «Le patriarcat bande mou». Pour Chloé Delaume, c'est un constat. Elle va plus loin en disant que «la fin d'un monde commence toujours par des signes contradictoires». Avec la crise économique on voit qu'il y a une égalité face au chômage. Dans tous les pays riches, on a désormais autant de chômeurs hommes que femmes. C'est inédit et inexorable: les femmes prennent le dessus économiquement grâce à l'éducation.

Avec l'automatisation du monde, la force physique est de moins en moins utile aux hommes, le patriarcat se retrouve ainsi dépossédé de sa justification historique. Les critères virilistes ne sont plus efficaces. Pour nombre d'hommes, cette déstabilisation est insupportable. On les entend beaucoup, mais en parallèle, beaucoup d'hommes modernes n'ont aucune envie de subir la charge, les pesanteurs et les responsabilités du modèle du père de famille qui fait vivre son foyer. «C'est périmé».

43. *Mes bien chères sœurs*, Chloé Delaume

Le féminisme a fait germer dans l'esprit des femmes une volonté d'émancipation. Que ce soit financièrement, professionnellement, socialement ou personnellement, les femmes veulent (re)devenir maîtresses de leur vie. Qu'est-ce qu'être une femme indépendante ?

C'est se sentir libre de ses choix, de ses actions, se sentir capable d'évoluer dans une société avec un libre arbitre total. Simone de Beauvoir écrit que «le combat se place d'abord sur le terrain individuel. Il s'agit d'exister pour soi, de rompre les modèles existants, de se retrouver libre de disposer de sa vie[44]». En outre, l'autonomie financière et intellectuelle acquise en faisant des études afin de disposer d'un métier véritable est fondamentale. Ce n'est qu'en 1965 que le gouvernement de Georges Pompidou vote une loi qui permet aux femmes mariées d'exercer l'activité professionnelle de leur choix, ouvrir et gérer un compte bancaire sans l'autorisation écrite de leur mari.

Être une femme indépendante, c'est aussi se sentir libre d'avoir l'ambition de faire carrière dans la voix professionnelle de son choix, de sentir libre d'emprunter toutes les voies professionnelles en dépassant les représentations genrées que l'on rencontre encore trop souvent. Pour cela, il est essentiel de montrer aux jeunes filles l'étendue des possibilités qui s'ouvrent à elles, en fonction de leurs envies et leurs compétences, et non par rapport à un type classique de métier effectué par les femmes[45].

44. *La femme indépendante, extraits du Deuxième sexe* (1949), Simone de Beauvoir, Collection Folio 2€, Série Femmes de lettres, Gallimard 2008.

45. Les nouvelles générations sont en écoles mixtes, à partir de 1959, appuyé en 1963 avec un décret instituant la mixité comme régime normal dans les Collèges d'Enseignement Secondaires (CES), puis rendue obligatoire dans tous les établissements publics d'enseignement en 1975 grâce à la loi Haby. Pour remédier aux disparités dans les trajectoires professionnelles des hommes et des femmes, l'Onisep a créé un site dédié à l'égalité des chances entre filles et garçons. (www.surlechemindelamixite.onisep.fr) Par ailleurs, pour féminiser ses effectifs et inciter les jeunes filles à se lancer dans des études d'ingénieur, l'École Centrale de Paris a imaginé le site : www.mademoisellefaitcentrale.com.

46. Dans *Les parleuses*.

Il faut aussi que chacune de nous se sente libre de refuser ce qu'on destine pour nous à notre place. Selon Marguerite Duras[46], le refus passif, le refus de répondre à ce qu'on attend de nous, c'est une force colossale. Elle compare cette force à celle de l'enfant, par extension à celle de la femme. C'est une force d'ordre féminin. Xavière Gauthier complète cette idée en distinguant le travail des femmes, à la maison, comme morcelé; il n'est pas collectif, mais isolé. Quant au travail des hommes, ils se retrouvent sur des lieux de travail, et ont quelque chose en commun qui se crée. Refuser les voies qui nous sont ouvertes d'emblée, c'est chercher en pleine conscience ce que nous voulons accomplir dans nos vies. S'engager pour des combats qui nous sont chers, explorer des terrains inconnus, montrer la voie aux générations à venir.

Être une femme indépendante, c'est aussi se sentir libre d'agir comme il nous semble juste, ne pas prêter attention aux codes de bienséance. Virginie Despentes écrit dans *King Kong Théorie* que «la femme forte l'est devenue en se débrouillant seule.» Cela implique une confiance en soi, un courage et des décisions prises pour soi-même. C'est en acceptant de faire des erreurs, que l'on se permet d'aller au-delà de notre zone de confort, souvent imposée par les normes. Aller à l'encontre de ce qui est prescrit par les codes sociaux offre une perspective nouvelle à l'accomplissement de la femme.

Laboria Cuboniks, un collectif transféministe, introduit le terme de xénoféminisme dans leur manifeste multilingue publié en ligne, *Xenofeminism, A Politics for Alienation*[47] en 2015.

Ce terme est défini comme suit: «Le xénoféminisme estime que l'ordre social qui nous est imposé nous oppresse, car il génère des divisions (fondées sur le genre, la classe sociale ou la race) et par conséquent crée des conditions idéales pour une discrimination (...). Les xénoféministes discutent de la façon dont on pourrait changer les objectifs des technologies existantes pour les rendre plus utiles à la société et, surtout, pour qu'elles ne puissent pas être utilisées comme un outil de discrimination sexuelle».

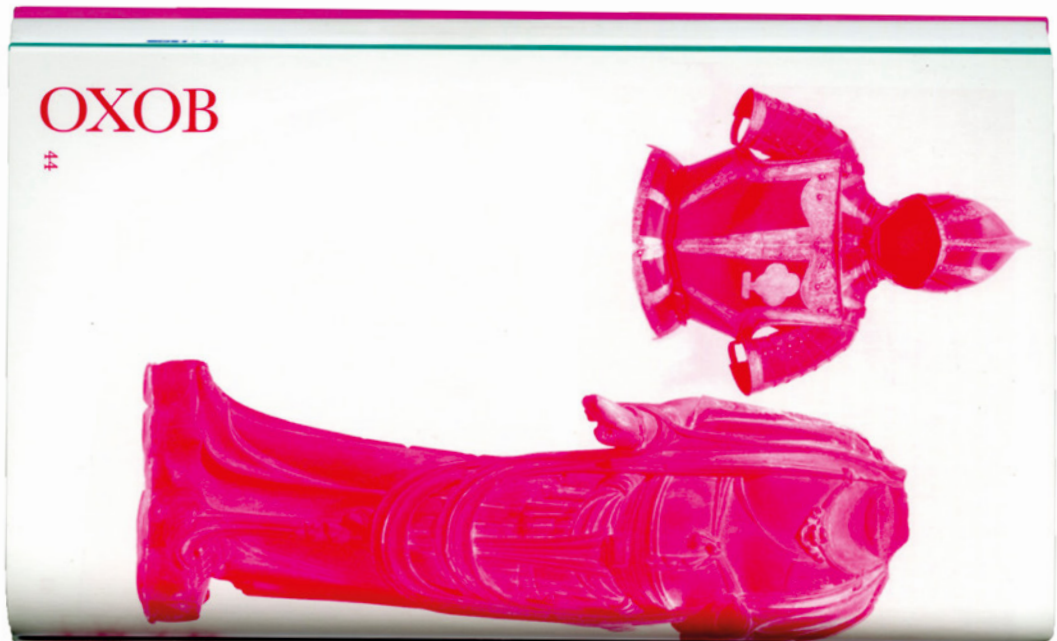
Dans la partie 0x00, il est dit que le «xénoféminisme façonne un féminisme adapté à ces réalités: un féminisme stratégique d'une ampleur et d'une portée inédites; un avenir où la mise en œuvre de la justice de genre et de l'émancipation féministe contribuera à une politique universaliste édifiée à partir des besoins de chaque être humain, sans considération de race, d'aptitude, de situation économique ou géographique.» Il s'agit ici de dépasser la question de genre, en abolissant les caractéristiques propres à chaque catégorie, qui peut avoir tendance à enfermer et imposer des codes trop obtus.

47. *Xenoféminisme, une politique de l'aliénation*. Traduit de l'anglais par Marie-Mathilde Burdeau. www.laboriacuboniks.net

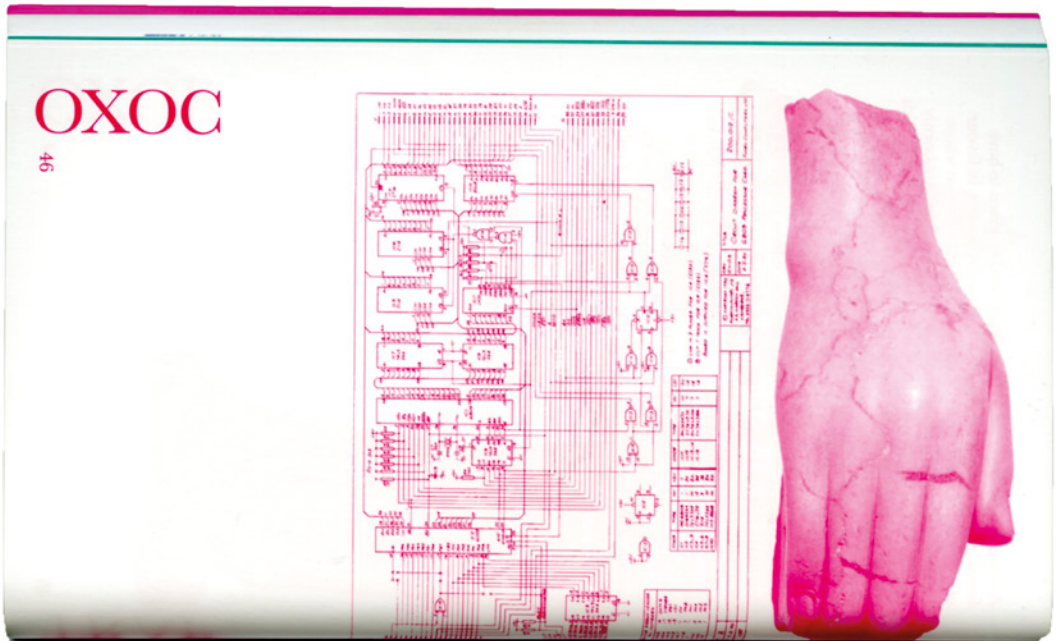
Sur cette page
et les quatre
planches suivantes :
Xenofeminism,
A Politics for Alienation,
Laboria Cuboniks.

OXO7
32
We urge feminists to
equip themselves.

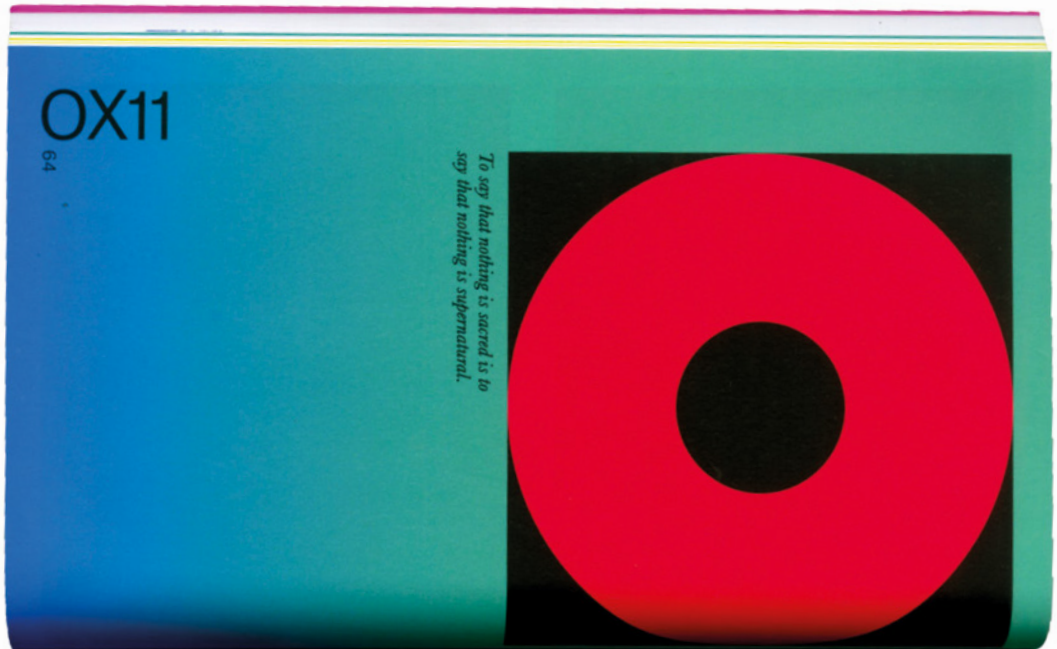
e are adamantly synthetic, unsatisfied by analysis alone. XF urges constructive oscillation between description and prescription to mobilize the recursive potential of contemporary technologies upon gender, sexuality and disparities of power. Given that there are a range of gendered challenges specifically relating to life in a digital age — from sexual harassment via social media, to doxxing, privacy, and the protection of online images — the situation requires a feminism at ease with computation. Today, it is imperative that we develop an ideological infrastructure that both supports and facilitates feminist interventions within connective, networked elements of the contemporary world. Xenofeminism is about more than digital self-defence and freedom from patriarchal networks. We want to cultivate the exercise of positive freedom — freedom to rather than simply freedom from — and urge feminists to equip themselves with the skills to redeploy existing technologies and invent novel cognitive and material tools in the service of common ends.


OXOB
44

A sense of the world's volatility and artificiality seems to have faded from contemporary queer and feminist politics, in favour of a plural but static constellation of gender identities, in whose bleak light equations of the good and the natural are stubbornly restored. While having (perhaps) admirably expanded thresholds of 'tolerance', too often we are told to seek solace in unfreedom, staking claims on being 'born' this way, as if offering an excuse with nature's blessing. All the while, the heteronormative centre chugs on. XF challenges this centrifugal referent, knowing full well that sex and gender are exemplary of the fulcrum between norm and fact, between freedom and compulsion. To tilt the fulcrum in the direction of nature is a defensive concession at best, and a retreat from what makes trans and queer politics more than just a lobby: that it is an arduous assertion of freedom against an order that seemed immutable. Like every myth of the given, a stable foundation is fabulated for a real world of chaos, violence, and doubt. The 'given' is sequestered into the private realm as a certainty, while retreating on fronts of public consequences. When the possibility of transition became real and known, the tomb under Nature's shrine cracked, and new histories — bristling with futures — escaped the old order of 'sex'. The disciplinary grid of gender is in no small part an attempt to mend that shattered foundation, and tame the lives that escaped it. The time has now come to tear down this shrine entirely, and not bow down before it in a piteous apology for what little autonomy has been won.


OXOC
46

If 'cyberspace' once offered the promise of escaping the strictures of essentialist identity categories, the climate of contemporary social media has swung forcefully in the other direction, and has become a theatre where these prostrations to identity are performed. With these curatorial practices come puritanical rituals of moral maintenance, and these stages are too often overrun with the disavowed pleasures of accusation, shaming, and denunciation. Valuable platforms for connection, organization, and skill-sharing become clogged with obstacles to productive debate positioned as if they are debate. These puritanical politics of shame — which fetishize oppression as if it were a blessing, and cloud the waters in moralistic frenzies — leave us cold. We want neither clean hands nor beautiful souls, neither virtue nor terror. We want superior forms of corruption.


OX11
64
To say that nothing is sacred is to say that nothing is supernatural.

ur lot is cast with technoscience, where nothing is so sacred that it cannot be re-engineered and transformed so as to widen our aperture of freedom, extending to gender and the human. To say that nothing is sacred, that nothing is transcendent or protected from the will to know, to tinker and to hack, is to say that nothing is supernatural. 'Nature' — understood here as the unbounded arena of science — is all there is. And so, in tearing down melancholy and illusion, the unambitious and the non-scalable, the libidinized puritanism of certain online cultures, and Nature as an un-remakeable given, we find that our normative anti-naturalism has pushed us towards an unflinching ontological naturalism. There is nothing, we claim, that cannot be studied scientifically and manipulated technologically.

Redéfinir le féminisme d'aujourd'hui

J'aimerais me pencher à présent sur le terme de féminisme. Revenons sur l'ouvrage abordé plus haut[48] *Nous sommes tous des féministes* dans lequel Chimamanda Ngozi Adichie explique que le terme de féminisme, le concept même, lui semble limité par les stéréotypes. Initier une discussion est nécessaire car le terme est chargé de connotations lourdes et négatives.

On considère comme féministe une personne qui croit à l'égalité sociale, politique et économique des sexes. Est féministe un homme ou une femme qui dit, oui, la question du genre telle qu'elle existe aujourd'hui pose problème et nous devons la régler, nous devons faire mieux, tous autant que nous sommes, femmes et hommes. Si nous faisons et voyons sans arrêt la même chose, cela devient normal.

Dans de nombreuses situations, on remarque que les hommes ont plus de poids auprès des hommes que la parole d'une femme. Les différences sont infimes mais créent des décalages très marqués au fil du temps. Souvent, dans les groupes où la prise de parole orale est de mise, les femmes se font interrompre, assourdie par des voix masculines plus fortes, parfois jusqu'à la violence verbale, au dénigrement, à l'insulte. En voici un exemple : à l'Assemblée Nationale le 17 janvier 2013, la sénatrice socialiste Laurence Rossignol faisait un discours en réaction au débat qui s'était tenu le matin. Elle

48. voir p.30.

fût interrompue par le sénateur Bruno Sido qui lança à l'assemblée «ohlàlà... c'est qui cette nana?». Ce à quoi la sénatrice rétorqua immédiatement «pardon? Vous pouvez répéter un peu plus fort ce que vous venez de dire monsieur le sénateur, vous venez de dire à mon propos pendant que je parlais de la parité "c'est qui cette nana?" Je souhaite que ce soit bien inscrit au journal officiel. Je vous épargnerai le rappel au règlement puisque je suis actuellement en train d'intervenir, mais je crois que vous avez gagné peut-être ce matin, la palme du misogyne beauf de cette assemblée.»

Cela s'explique peut-être par le fait que les femmes sont considérées avec «quelque chose à y gagner», car c'est nous les perdantes dans l'égalité. Nous avons des choses à gagner en faisant de la sensibilisation, en parlant de nos expériences, en essayant de militer de façons différentes. Lorsqu'un homme en parle, comme dans l'inconscient collectif, il n'a rien à y gagner, il existe une forme de neutralité sur ce point. Si un homme est d'accord, cela a encore plus de poids car il n'est pas concerné, il survole ce problème, il est éloigné. A contrario, d'autres pensent qu'avec le féminisme les hommes ont quelque chose à perdre; des femmes également qui interprètent les féministes comme des femmes qui veulent être au-dessus des hommes. Cette notion est mal comprise par une grande partie de la population, sur ce qu'est d'être féministe c'est-à-dire vouloir l'égalité entre les sexes, l'égalité entre êtres humains.

«Je connaissais le sens avant de connaître le mot». C'est l'enfance de Chloé Delaume qui forge sa passion féministe. Sa mère fut victime d'uxoricide, – uxor signifie l'épouse, la femme en tant qu'épouse et icide la mort – le terme désignant l'assassinat d'une femme par son conjoint ou ex-conjoint. Ce terme est toujours remplacé par des appellations telles que drame conjugal, drame familial, passionnel. «Il était fou d'amour», c'est ce genre de titre qu'on peut lire dans les journaux quand une femme meurt sous les coups de son conjoint. Rappelons ici qu'en 2019 en France, 148 femmes ont été tuées, soit une femme tous les 3 jours. Ces titres masquent une réalité, il s'agit en fait de la volonté de posséder le pouvoir de vie et de mort sur le corps de la femme, de la conjointe, dans le sentiment inconscient du « patriarcat tout-puissant». Chloé Delaume avait 9 ans et demi quand cela est arrivé. Son père s'est suicidé par la suite et elle a été élevée par son oncle et sa tante, une femme assez soumise dans une famille aux valeurs plutôt traditionnelles. Sa volonté de s'émanciper s'intensifia en grandissant dans ce carcan familial qui mettait la femme aux services de l'homme.

La première vague a fait les lois, la deuxième vague a libéré nos ventres, la troisième vague a tué grand-papa, la quatrième s'attaque aux mœurs, aux us et aux coutumes, le sexisme ordinaire.

Mes bien chères sœurs
Chloé Delaume

Ces quinze dernières années, ont vu le développement de nouvelles formes de féminisme. Dans les années 2000, le féminisme était tombé aux oubliettes, on en avait plus besoin et personne avait envie d'en entendre parler. Dans un monde sans internet, il était difficile de trouver des textes dans une ville comme Paris. Les textes, qui n'étaient pas toujours traduits se trouvaient dans certaines librairies, certaines bibliothèques, il fallait rencontrer les bonnes personnes, on ne savait pas comment s'orienter, comment chercher, que chercher. Découvrir c'était «aller chercher avec les dents».

À cette époque, le viol n'était pas écrit, raconté, personne n'en parlait. Comme un monde dans lequel cela n'existait pas. Aujourd'hui grâce à internet, on trouve tout ce qu'on veut, peut-être même trop de choses, cela devient difficile de lire tout ce qui paraît.

Grâce à internet et grâce au féminisme en lui-même, décennie après décennie, les mentalités évoluent. Mais internet n'est pas le seul responsable : nous héritons de 4-5 décennies de travail féministe. Les sujets changent également. Quand Virginie Despentes lit un texte écrit par une femme de vingt ans, elle y trouve des façons de penser différentes, comme dire «si ça me dérange

c'est aussi important que si ça me fait plaisir». C'est totalement nouveau. «Si tu fais quelque chose en tant que mec qui moi me dérange ça compte autant parce que ça me dérange». C'est comme une chute du mur, du jour au lendemain quelque chose qui n'avait pas été possible de penser. Les jeunes femmes de vingt ans ont une attitude totalement différente dans leur façon de percevoir leur droit à dire qu'elles sont mécontentes et leur droit à dire qu'on doit changer les choses jusqu'à ce qu'elles soient contentes. La force de la 4e vague, c'est la sororité, dit Chloé Delaume. Pourtant ajoute-t-elle, «l'écart salarial qui persiste, une femme sur dix qui se fait violer: maintenant tout le monde le sait. Que se passe-t-il? Libérer, invoquer, canaliser, afficher, exposer, exhiber la parole des femmes dans l'espace public permet de masquer l'absence d'action. À force de parole on croit que l'on guérit.»

Journal Le Un n°273,
« Violences Conjugales »
20 novembre 2019.
La photographie représente le collectif initié par Marguerite Stern, à l'origine de la campagne de collages dénonçant les féminicides.

Sœurs d'armes

Sororité : substantif féminin, du latin *soror*[49], sœur. En latin médiéval, le mot désignait une « communauté religieuse de femmes. Rabelais l'a fait sortir de l'enceinte du couvent, après le XVIe siècle, le mot sororité devient « une communauté de femmes ayant une relation, des liens, qualité, état de sœur[50] ». Hors de la foi et de la famille, une relation, l'état de sœur. « Le sang n'y est pour rien, si ce n'est le sang menstruel. Une solidarité, rapport de similitudes. Le partage d'une condition en dépit de ses pluriels. Hors de toute hiérarchie, et même sans droit d'aînesse. Une relation, des liens. Ici, pas de *mamatrone* : qualité, état de sœur. » Il est important de créer un mot pour qu'il existe, comme *sisterhood*, c'est un acte militant. Pour une égalité à même la langue.

49. *Dictionnaire Culturel de la langue française*, Le Robert, 2005.

50. *Mes bien chères sœurs*, Chloé Delaume, p. 81.

La lutte féministe n'a de sens que si les femmes commencent par s'appréhender comme des sœurs plutôt que comme des rivales.

Mes bien chères sœurs, Chloé Delaume

La sororité est une façon horizontale de voir les rapports, contre les rapports de forces, pour la bienveillance. Il y a une forme de connivence intrinsèque qui peut faire bloc. Et c'est quelque chose que nous n'avons pas encore vraiment essayé. C'est essayer un autre type de rapport qui pourrait abolir une bonne fois pour toutes le rapport de domination. On peut parler d'utopie, mais c'est une utopie nécessaire pour faire changer les choses. Il s'agit de changer le regard sur la femme; les femmes peuvent avoir peur pour leur place, au vu de la précarité sociale qu'elles subissent depuis toujours. Elles vont toujours être sur la défensive, avoir peur de l'autre, attaquer parfois la première, être dans la critique, la retenu, le négatif. Chloé Delaume montre comment parfois un faux sentiment de culpabilité se crée et crée une agressivité, une violence.

Pour Gloria Steinem, «il faut dire sororité pour arriver à humanité». Si l'on ajoute aujourd'hui toute les formes de violence qui s'exercent contre les femmes, l'infanticide des petites filles (en Inde, au Pakistan ou encore en Chine), les violences domestiques – qui concernent selon l'OMS, entre 15 à 70% des femmes interrogées suivant les pays –, le mariage forcé des filles – ce phénomène mondial représente chaque année 12 millions de jeunes filles mineures mariées à un homme qu'elle ne connaissent pas –, pour la première fois il y a moins de femmes sur cette planète que d'hommes.

«Et ça, ça ne va pas. La race humaine c'est un oiseau avec deux ailes, s'il y a une aile brisée, personne ne vole. Ce combat est extrêmement important[51]».

La révolution numérique a apporté aux femmes des outils et des pratiques qui les rendent solidaires, conscientes qu'elles forment un «nous». Un nous hétéroclite, un nous de «moi aussi». Être perçue comme une femme et être traitée comme telle, c'est cela que nous partageons.

Et ce «nous» n'est pas seul.

En haut :
Photo de Charlotte Abramow.
Illustration de Sanäa K.

En bas de gauche à droite :
Illustration d'Alice Wietzel.
Illustration d'Erin Aniker.

51. Gloria Steinem, extrait de l'émission *La grande Librairie* diffusé le 20 mars 2019, sur France 5.

Janiak

MY BODY

EVERYONE
HAS THE
RIGHT TO
FREEDOM OF
MOVEMENT

Parler et enfin se faire entendre

L'écriture au féminin a été une grande question soulevée au sein des collaboratrices de la revue *Sorcières* affirmant ainsi sa singularité comparée à la myriade de revues féministes nées dans les années 1970. Cette écriture, celle des femmes, la majorité des collaboratrices la souhaite débarrassée des scories et de l'emprise masculine. Elles sont convaincues que l'écriture est genrée mais toutes les voix (voies) étant libres de s'exprimer au sein de la revue, «Anne», une collaboratrice, n'hésite pas à rejeter violemment cette hypothèse: «Le jour où il nous sera accordé une "écriture féminine", elle risque fort de se retrouver du côté de la dentelle et de la tapisserie[52]». Néanmoins, «Anne» est assez isolée et le travail fait sur l'écriture des femmes (également appelée écriture féminine) à *Sorcières* est inédit. Partir des matières qu'on permet aux femmes de toucher pour faire de belles robes par exemple, pour en faire des statues de tissus qu'on retrouve dans la revue, c'est se réapproprier ces matériaux, c'est aller plus loin sans refuser le substrat, la base féminine.

52. *Sorcières, Les femmes vivent. Écritures*, p. 7.

Pour Françoise Cledat, la question de l'écriture au féminin au sein de la revue a libéré un rapport d'écriture en écoute de se qui passe à travers le corps. Au niveau des thèmes par exemple, elles revendiquent le droit de parler de choses jugées mineures, ou malséantes, vulgaires, repoussantes, qui étaient exclues du champ littéraire. Ce droit-là a entraîné une exploration. «Que le processus d'écriture soit spécifiquement féminin, sûrement pas. Après coup, une fois que *Sorcières* s'est arrêté, puis de ce qui me reste de cette liberté explorée à *Sorcières* et de ce que je lis moi au féminin, à l'expérience, c'est une assomption de la marginalité. C'est oser être à côté[53]».

La libération de l'écriture chez certaines apporte chez d'autres une prise de conscience, des mots sur des expériences vécues permettant de se reconnaitre, de se sentir unies. La première lecture de *King Kong Théorie* est souvent un choc. En le relisant, on y retrouve à chaque fois des choses nouvelles. Virginie Despentes a formulé des points de vue inédits sur le viol, la sexualité, la pornographie, la prostitution, les hommes, la séduction, le plaisir. Elle avait tout compris avant tout le monde. Son essai a eu autant d'impact sur sa génération que le *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir dans les années 50. Elle confie qu'«écrire était angoissant, presque non rationnel. Parler de son viol, comme de la prostitution, c'était comme être un soldat.» L'effet de surprise a fait que le texte n'a pas eu de retombées violentes pour son autrice comme le subissaient souvent les jeunes femmes qui écrivaient sur la sexualité.

À propos du viol, Virginie Despentes parle d'une double contrainte: on veut nous faire savoir qu'il n'y a rien de plus grave, et en même temps, qu'on ne doit ni se défendre, ni se venger. «Souffrir, et ne rien pouvoir faire d'autre. C'est Damoclès entre les cuisses.[54]»

53. Françoise Cledat, extrait de l'émission «Au gré du Ground #42 Spécial revue Sorcières».

54. *King Kong Théorie*, Virginie Despentes, p.46.

Écrire est un combat où nous dirons qui nous sommes.

J'écris comme on crie et j'écris parce que les femmes commencent à écrire.

On voit ce mouvement de liberté qui est porté par la sororité.

Un texte de femme c'est la recherche de l'identité perdue, la traversée de la langue du corps vers le sens.

La femme qui écrit qui se met à écrire et persévère dans la traversée du miroir, est une femme qui se met à vivre, vivre à feu couvé, mais braise ardente.

Femme fièvre, femme cris, femme pleurs et joie, dont les mots giclent et cassent les barrières, effacent les brouillages qui la voilent, l'étouffent.

Sorcières, les femmes vivent. Écritures, Autrices multiples

Sorcières est ce lieu d'écriture où s'entrecroisent, se mêlent, se répondent, se nouent les pratiques, les paroles et les voix.

Camille Paglia[55], une figure controversée, propose de penser le viol comme un risque à prendre, inhérent à notre condition de filles. Pour Virginie Despentes, ce fut la découverte d'une liberté inouïe, de dédramatisation. Cette façon de penser sortait le viol du cauchemar absolu, du non-dit, de ce qui ne doit surtout jamais arriver. «Elle en faisait une circonstance politique, quelque chose qu'on devait apprendre à encaisser. Paglia changeait tout: il ne s'agissait plus de nier, ni de succomber, il s'agissait de faire avec.[56]»

55. Camille Anna Paglia est une écrivaine, polémiste et critique sociale américaine d'origine italienne. S'inspirant des œuvres de Sade, Nietzsche et Freud, ses travaux traitent divers sujets, dont les arts visuels, la littérature, la culture populaire, la sexualité, le féminisme ainsi que la religion et la politique.

56. *King Kong Théorie*, Virginie Despentes, p.43.

Xavière écrit à propos de *Sorcières* : «La revue a ouvert un champ de diffusion d'une parole nouvelle, hors du ressassement et de l'imitation masculine. Cette publication a permis l'émergence d'hétérogène parmi l'uniformité sociale et en publiant, en mettant au jour, en faisant naître, toutes ces écritures féminines, elle a fait entendre "une autre musique" (comme le suggérait Luce Irigaray), elle a donné à lire et à voir (je cite Julia Kristeva) du "féminin au sens d'une région d'altérité dans toutes les expériences symboliques"[57]».

Marguerite Duras, dans *Les Parleuses*, évoque le silence des femmes ainsi : «L'homme empêche que le silence s'entende. Si on pouvait garder le silence dans la typographie. On a besoin de dire nos expériences, par exemple de corps. "Femmes faites par l'homme". Elles n'osent pas parler. Elles attendent. Selon Michelet, les femmes ont commencé à parler aux animaux par ennui en attendant les hommes. Folles, on les a brûlées pour arrêter la folie, la parole féminine.»

Sorcières a bénéficié d'une liberté de création très particulière liée à cette époque. Il n'y avait pas de normes, pas de critères, pas de bonne ou de mauvaise écriture, plutôt la prise en compte de la pertinence d'apports très divers enraciné dans un désir de découvrir et d'exprimer. Cet état d'esprit permit que vivent des écritures et des rapports à l'écriture très différents, sans censure, sans rigidité, sans dogmatisme. Si un texte ne convenait pas, il y avait des discussions. Les femmes ont pu oser, libérer leur créativité. Pour elles, l'ennemi, c'est les normes. C'est la réglementation qui est patriarcale. Avec l'absence de sororité, quand une femme prend le pouvoir, elle est «invisibilisée» et abandonnée par ses sœurs. L'histoire des femmes se raconte en mettant la littérature au cœur et devant la scène, en choisissant les mots. «Le privé est politique, l'intime, littérature[58]».

57. «Entretien», *Femmes et institutions littéraires*, 34/44 Cahiers de recherches S. T. D., Julia Kristeva, n°13, Université de Paris 7, 1984, p. 62.

58. *Mes bien chères sœurs* Chloé Delaume, p. 76.

La voix

Pourquoi la bouche a-t-elle cette importance dans sa peinture ?
— C'est pour moi le trait principal du visage. Je ne sais d'où vient cette importance, si c'est parce que c'est par-là qu'on essaie de parler, si c'est par-là qu'on mange, ou si c'est par-là qu'on crie.

Marguerite Duras

Ci-dessus :
Sorcières, les femmes vivent. La voix,
responsable :
Xavière Gauthier.
1976, p.7.

Tout dire mais savoir le dire, apprendre à le dire. Les mots sont le vrai pouvoir, c'est pour cela qu'il est important de nommer les choses par leur vraie nature. Quand un mot n'est pas employé c'est comme si le concept n'existait pas.

Que répondre à la statistique suivante : 30% des auteur•es en France sont des femmes. 70% des livres qui sortent sont écrit par des hommes, pour 80% de lectrices. Le langage a toujours été une chasse gardée. Qui possède le langage possèdera le pouvoir. Je suis maîtresse de ma parole et pour le partage du pouvoir. Le langage, le choix de chaque mot, relève du politique. La question est de savoir comment s'en emparer.

L'aventure *Sorcières*, ce n'était pas contre les hommes. L'idée était que si les femmes s'exprimaient ensemble, cela engendrerait des paroles très variées et très fortes. Xavière Gauthier aime écouter des chœurs, des chœurs d'hommes comme les chants grégoriens, les chœurs de femmes comme les chants bulgares, mais les chœurs mixtes comme dans la 9e Symphonie de Beethoven par exemple c'est encore plus fort. Les voix d'hommes couvraient les voix des femmes à cette époque, ce que les femmes avaient a dire, une femme l'écrivait par-ci par-là. Le fait qu'à travers cette revue elles soient ensemble, qu'elles aient un lieu qui favorise la créativité, Xavière pense que ça a permis de faire entendre une parole un peu différente de ce qu'on connaissait.

À l'époque, Xavière avait déjà publié quatre livres, dont un livre avec Marguerite Duras. C'est Marguerite qui lui demande si elle a lu Michelet, «est-ce que tu a vu ce qu'il dit des sorcières ?». Cette femme isolée, on lui reproche pleins de choses parce qu'elle a une force et une connaissance de la nature, des plantes. «Les sorcières on les a brûlées pour endiguer la parole féminine». C'est pour cela que Xavière voulut faire une revue *Sorcières*, et pour cette fois la parole des femmes ne sera pas endiguée.

Pour des représentations fidèles de la femme

INTERNET

L'arrivée d'internet, du monde numérique, a été à l'origine de nombreux mouvements et d'actions. Les cyberféministes sont de plus en plus présentes. Comment une technologie peut-elle amener une forme de protection, par exemple en fournissant des informations sur l'environnement urbain ? Des milliers de femmes se forment à l'autodéfense via des tutoriels et la dénonciation des agressions explose. On invente des solutions tous les jours en se servant des outils numériques. Internet est un formidable vecteur d'émancipation et de libération, notamment par l'information et la connaissance. On assiste à des inventions technologiques très positives, comme le fait de voir le clitoris en 3D, absent jusqu'en 2017 des manuels scolaires.

J'ai grandi avec cette évolution des réseaux, notamment avec Instagram, le réseau social principalement basé sur la photographie et la vidéo. Pendant une longue période de mon adolescence, j'ai été à la limite du trouble de dysmorphie corporelle. Ce trouble est une préoccupation concernant un défaut imaginaire de l'apparence physique. Lorsque le défaut physique est réel, il devient un objet de préoccupation disproportionné. De ce fait, j'étais très complexée par mes formes, l'aspect de ma peau, la tenue de mes seins, la courbe de mes fesses... Je me suis alors plongée via Instagram dans l'univers du fitness, des recettes healthy, je m'abonnais à bon nombre de comptes montrant un mode de vie parfait, ce qui ne faisait qu'augmenter mon sentiment de culpabilité (de ne rien faire, ou pas assez) et mon complexe (d'être ce que je suis).

Pour moi, à cette période de ma vie, la jeunesse, l'adolescence, j'étais censée être au summum de ma beauté, comme le montraient les magazines, les livres, tous les récits autour de moi. Merci Ronsard. Pourtant je me sentais très mal dans mon corps, dans le reflet que je voyais dans le miroir.

Cette période coïncide également avec la rupture avec mon premier amour, relation dans laquelle j'avais énormément projeté d'espoirs. Tombée amoureuse à 13 ans, avec une faible estime de moi, un garçon très beau qui tombe amoureux de moi, je n'y croyais pas. S'est installé alors un mécanisme psychique : j'étais belle parce qu'il m'aimait. Et quand il ne m'a plus aimée, je ne méritais plus d'être belle. J'avais tellement mis de choses dans son regard, tout fait en fonction de lui, que quand j'ai réussi à me détacher de cet amour toxique, je me retrouvais sans repères, meurtrie avec un bataillon de complexes. Mais mon *feed* (actualités) Instagram ne faisait que me renvoyer des images de personnes qui ne me correspondaient pas, les centres d'interêts plus ou moins futiles des instagrameuses devenaient mon quotidien virtuel, m'empêchant de me consacrer à mes propres activités dans la vraie vie.

L'algorithme d'Instagram vous fait des suggestions selon ce que vous aimez et les types de comptes auquels vous vous abonnez, ce qui vous maintient dans un même type de contenu. Il n'y a de la diversité que si de prime abord vous allez chercher cette diversité. Mais c'est aussi grâce à cet algorithme que j'ai pu découvrir grand nombre de références dans le graphisme, mais surtout dans le féminisme.

C'est ainsi grâce à des références éclectiques que je me suis immergée dans le monde du féminisme. Beyoncé, Diglee, Sanäa K., Jack Parker, Tasjoui, womxn_cum_too, femmes_oubliees_de_lhistoire, The Boys club, sorciere.misandre, festival_lesautrices, ecoute_la_podcast, Dangereuses Lectrices, Glory_book_box, sister_magazine, Feminists of Paris, Girls Like Us, Louie Media, CheekMagazine, abientotdeterevoir, Sabat Magazine, Womanthemovie, the_womanhood_project, schoolof-feminism, club clitoris, Venuslepodcast, feministastic, Riposte Magazine, Cordes sensibles, Femmetype, Merci Beaucul, quoidemeuf, changebyfeminism, the simones, clitrevolution, gurls talk, womenfromhistory, Venezia Cruz, Cecile Dormeau, memespourcoolkidsfeministes, awardsforgoodboys, mybetter_self, makerswomen, femen_official, sortir_les_femmes_de_l_ombre, sarcasm_only, girlboss... des comptes décomplexants, drôles, engagés, rendant visibles des femmes qui méritent de l'être, montrant des corps du vrai monde, apportant des informations cruciales sur les conditions des femmes venant de tous pays, podcasts, photos, vidéos, magazines, tant de supports pour nourrir une culture féministe.

C'est ainsi que l'algorithme permet de découvrir une multitude de personnes engagées pour cette cause, et bien d'autres. En s'abonnant à une référence particulière, il nous est proposé une sélection de comptes du même type, basée sur les abonnements des abonnés. Les réseaux sociaux de manière générale ont libéré la parole de tout un chacun. Nous partageons nos savoirs à une vitesse fulgurante, sans avoir à passer par des médias apparte-

nant à un chef d'entreprise qui ne partage pas nos valeurs. Pour autant, nous n'échappons pas à un modérateur géré par l'application, (Instagram comme Facebook) qui va censurer le corps des femmes quand par exemple les tétons féminins sont exposés. C'est en réaction à cette injustice qu'a été créé le hashtag #Freethenipple, en 2012. Ce mouvement dénonce la convention générale autorisant les hommes à apparaître torse nu en public, alors qu'il est considéré comme indécent pour les femmes d'agir de la même manière. Il a d'abord été utilisé pour la promotion du film éponyme[59] de la réalisatrice Lina Esco, qui fut censuré sur Facebook pour violation de son règlement. Il a servi par la suite à des célébrités et des femmes inconnues pour soutenir cette cause libératrice sur Facebook, Instagram et Twitter.

Par les fils de la Toile partout elles se dévoilent, et dans quelques automnes leurs filles danseront sur l'eau.

Mes bien chères sœurs, Chloé Delaume

Le hashtag a permis également de lever le voile sur des affaires de harcèlement sexuel, notamment ceux subis par les femmes dans le monde du cinéma. Lancé en 2007 par Tarana Burke pour dénoncer les violences sexuelles au sein des minorités, le hashtag #metoo est repris en 2017 par Alyssa Milano en réaction à la publication d'enquêtes accusant le producteur américain Harvey Weinstein d'agressions sexuelles. Il sera utilisé pour partager un grand nombre de témoignages de violences sexuelles et sexistes dans différents mi-

59. *Free the nipple*, Lina Esco 2014, USA.

lieux. La journaliste française Sandra Muller propose sur Twitter #balancetonporc, inspiré d'un article sur Harvey Weinstein paru dans le Parisien. Il sera repris 200 000 fois en quelques jours. Les messages font état de «violences sexuelles de tous types, allant de l'interpellation salace au harcèlement, à l'agression ou au viol[60]». Les victimes évoquent des faits survenus au travail, dans le cadre familial et à l'école.

Il ya depuis #metoo en France une nouvelle génération et une nouvelle force, qui font que les femmes en ont assez de la gaudriole et du patriarcat tout-puissant. Ces femmes font partie de la 4e vague, le tout dernier courant de féminisme, incarné par «madame tout le monde», et pas des militantes. On revient aux cercles de paroles, grâce aux réseaux sociaux où la parole se libère et est enfin audible, c'est le féminisme 2.0.

Chloé Delaume écrit «Le réel se dévoile tel que le subissent les femmes. Toutes les femmes, quelle que soit la façon dont elles le sont devenues. Perçues comme femmes, traitées comme telles. Aucune classe sociale n'y échappe, au commencement était #MeToo. Enfin presque. Depuis que les réseaux sociaux existent, la quatrième vague féministe derrière les écrans se préparait. Internet a libéré la femme là où Moulinex a échoué.[61]»

Selon le philosophe Thomas Schauder, le nombre et la diversité des témoignages indiquent que le problème n'est pas causé par des individus isolés mais constitue un fait social collectif pouvant être étudié et susceptible d'évoluer[62]. Émile Durkheim, l'un des pères de la sociologie, définit le fait social ainsi: «Un ordre de faits qui [...] consistent en des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu, et qui sont doués d'un pouvoir de coercition en vertu duquel

60. «Harcèlement sexuel: la parole se libère» [archive], Violaine Morin et Gaëlle Dupont, sur lemonde.fr, 21 octobre 2017.

61. *Mes bien chères sœurs*, Chloé Delaume, p. 22.

62. «#balancetonporc: derrière la polémique, un fait social» [archive], Thomas Schauder, sur lemonde.fr, 25 octobre 2017.

ils s'imposent à lui[63]». Autrement dit, les comportements individuels ne sont pas, du moins pas tous, le produit de la volonté du sujet, mais plutôt des normes collectives que nous intériorisons.

La parole libérée circule, on redéfinit l'intégrité physique. L'émergence de la sororité agit comme principe actif des réseaux. Cette solidarité des femmes dans l'espace numérique est spontanée, immédiate.

La libération de la parole va de pair avec la libération des représentations diverses, en faveur du *bodypositivisme*. Se réapproprier son corps au naturel, déconstruire notre vision des défauts imposée par les magazines et la publicité, sous couvert d'images de femmes largement retouchées. Par exemple, un autre mouvement est apparu pour décomplexer la femme de ses poils. Des projets photo comme le compte Le Sens du Poil, associé des hashtag comme #bodyhairpositive où des femmes prennent en photo leur corps pas épilé, c'est montrer d'autres modes de représentation, c'est réapprendre à s'aimer au naturel, aller à l'encontre des normes de beauté imposées par une société et majoritairement subies par les femmes.

63. *Les Règles de la méthode sociologique*, Émile Durkheim, 1895.

Ci-dessus :
Photographie
de Carlotta Guerrero.
Ci-contre :
Pamela, The Woman Hood
Project.

En général le regard...
on regarde et ensuite
on voit la chose regardée.
Et là, très souvent,
il faut la deviner.

Les parleuses, Marguerite Duras

Nous avons besoin de modèles, pour pouvoir nous projeter, nous identifier. Visualiser un but, c'est augmenter ses chances de réussite. En tant que femme, j'ai aussi très souvent besoin de me confier et de lire, entendre des témoignages de vie. C'est un partage de savoir qui permet d'apprendre de l'expérience des autres, et ne pas se sentir seule face à nos épreuves. Savoir que d'autres femmes ont eu le cran et la possibilité d'atteindre leurs buts, nous permet d'avoir davantage confiance en nos projets.

Il ne faut pas sous-estimer ce besoin que nous avons de représentations – partagées par la majorité ou issues d'une contre-culture – qui, même sans que nous en soyons clairement conscients, nous soutiennent, donnent sens, élan, écho et profondeur à nos choix de vie. Ce que raconte Chloé Delaume, livre après livre, c'est qu'il existe une culture pop, notamment dans les années 80, qui est là pour aider ou pour empêcher. Parfois une fille de 10 ou 15 ans, a bien du mal à se faire une certaine idée d'elle-même, de ce qu'est être une femme. Cette période rend difficile la construction quand le modèle de la femme pour les adultes sera la working-girl face à l'émission de télévision Cocoricocoboy, où chaque mois une playmate se dénude sous les «regards concu-puissants et pouetesque de Jean Roucas[64]».

64. Chloé Delaume, extrait de l'émission *La grande Librairie* diffusé le 20 mars 2019, sur France 5.

Cette sous-représentation se traduit aussi dans le monde de l'art. Le collectif américain féministe les Guerilla Girls dénonce une inégalité entre les hommes et les femmes dans ce domaine, notamment par le biais d'une affiche en 1985. Cette affiche représente une femme allongée dans la position d'Olympia, avec une tête de gorille ainsi qu'un plumeau dans la main droite. Elle est accompagnée de la question suivante: 'Do Women have to be naked to get into the Met. Museum?'(Est-ce que les femmes doivent être nues pour entrer au Met Museum ?), suivie par 'Less than 4% of the artists in the Modern Art sections are women, but 76% of the nudes are female'(Moins de 4% des artistes dans la section Art Moderne sont des femmes, mais 76% des nus sont féminins). Elle a été créée en réaction à l'exposition du Metropolitan Museum intitulée 'An international survey of painting and sculpture' (un aperçu international de la peinture et de la sculpture).

Ce que nous démontre ce collectif, c'est que même si on ne remet pas en question la valeur des œuvres produites par des femmes artistes, du point de vue de la visibilité comme du point de vue financier. Les Guerilla Girls pointent qu'aux États-Unis la plupart des grandes institutions qui achètent et exposent de l'art contemporain fonctionnent avec un système de quotas. Il y a donc nettement plus de femmes exposées depuis ces trente dernières années. Néanmoins cette évolution va de pair avec une prolifération de musées privés, moins enclins à se soucier de ce genre de problématique.

En France, dans les collections du Louvre, on retrouve à peine plus d'une vingtaine d'artistes femmes; elles ne dépassent pas le nombre des doigts de la main dans le département des sculptures. Les collections plus récentes du Musée d'Orsay comptent 296 créatrices pour 4 463 artistes, soit moins de 7%. En 2009, les collections modernes et contemporaines du Centre Pompidou ne comptaient que 18% de femmes. «Pendant longtemps, les femmes ont été exclues des écoles d'art

et des académies. On leur a interdit de copier le nu d'après nature. On a sous-estimé leurs contributions (dans les domaines réputés mineurs du portrait, des compositions florales ou des scènes domestiques); très souvent on les a reléguées dans la sphère rassurante et "mineure" des arts appliqués», rappelle l'historienne de l'art Simona Bartolena dans son livre *Femmes artistes. De la Renaissance au XXIe siècle* (Gallimard).

Depuis quelque temps, de plus en plus d'expositions consacrées à des femmes artistes sont réalisées par les grandes institutions. Niki de Saint Phalle au Centre Pompidou, Sonia Delaunay, Paula Modersohn-Becker au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, Berthe Morisot au Musée d'Orsay. Le collectif Féminists of Paris organise des visites privées au musée du Louvre pour redécouvrir des œuvres clés de l'histoire du féminisme, en reconstituant l'histoire de l'égalité des genres ainsi que des femmes emblématiques. On remarque aussi de plus en plus d'évènements indépendants, initiés par des des collectifs et associations, qui organisent des expositions et festivals, dans toute la France, dans des lieux publics, et privés.

Il est important de pointer également qu'au sein même de l'école, fondement de notre société ayant pour but de nous donner une culture solide et complète, on constate un manque cruel d'autrices au programme scolaire. Sur le site du Ministère de l'Éducation Nationale, on peut consulter tous les programmes de l'épreuve de littérature au Bac de 2001 à 2017, où aucune autrice n'a été mise au programme. Et ce n'est pas pourtant par manque de ressources: de nombreuses femmes ont écrit des ouvrages qui ont compté dans l'histoire de la littérature. Pourquoi cette censure? Après ce constat, je me suis tournée vers des textes écrits par des femmes, comme ayant un besoin de rétablir la balance. Il est intéressant de souligner les réactions que déclenchent ces choix, l'étonnement de ne voir que des noms de femmes, alors que ce n'est jamais remis en cause quand il ne s'agit qu'une liste de noms masculins.

Comme bien trop souvent, le masculin passe pour neutre, alors que le féminin ne semble que trop féminin. La masculinisation excessive ne choque pas, tandis que l'inverse devient dérangeant. Il faut peut-être passer d'un extrême à l'autre pour rétablir l'équilibre, et avoir une représentation du monde dans son entier, et non pas le monde d'un seul sexe. Instaurer cet équilibre dès l'école, c'est éduquer les jeunes à respecter le travail des deux sexes, en ouvrant l'éventail des références. Il ne s'agit pas d'imposer la parité totale, car à cause de leur manque de droits, les femmes ont moins que les hommes eu la possibilité d'écrire, et sont donc moins nombreuses. Mais elles sont là.

Pour pallier ce manque, des initiatives indépendantes sont mises en place, notamment par des clubs de lecture, (Glory Book Box, qui propose de découvrir deux autrices par mois, suivant un thème) des festivals littéraires (Les Autrices, festival de littérature; Dangereuses Lectrices promouvant des autrices contemporaines et classiques) ainsi que des soirées signatures, lectures et débats, organisées par des librairies.

Sur la question de la représentation des femmes dans la fiction, nous pouvons aussi souligner que nous sommes assez régulièrement confronté au même type de personnage. Selon l'organisme de statistiques, Opus Data, les clichés sexistes sont même encore plus importants au cinéma que dans la vraie vie. Les actrices sont majoritairement infirmières, secrétaires, enseignantes, serveuses, caissières, vendeuses. Les personnages féminins sont la plupart du temps dépendantes d'un homme. La réalisatrice et actrice française Catherine Corsini pointe que «dans les scénarios [qu'elle lit,] elle déplore souvent que les femmes soient réduites à des amoureuses évaporées». On déplore aussi que dans seulement 23% des films le rôle principal est une femme.

Pour la comédienne Geena Davis, qui a pris les choses en mains via son initiative www.seejane.org[65], il est urgent d'agir: «Les femmes sont clairement sous-représentées à l'écran. Mais l'influence qu'exercent

les images des films ou des médias peut permettre de changer les choses et avoir un impact positif sur nos perceptions. Il y a peu de femmes P.D.G. dans le monde, mais il peut y en avoir plus au cinéma. Cela encouragera ainsi des vocations chez les jeunes filles. Si elles peuvent le voir, elles peuvent le devenir.»

L'enjeu va donc au-delà de la parité nécessaire entre réalisateurs et réalisatrices. Il s'agit de sortir de l'imaginaire collectif des stéréotypes sexistes véhiculés par le cinéma. Une vigilance est nécessaire de la part de chacun pour lutter contre les clichés. Plus les femmes réaliseront de films, plus la création féminine sera valorisée et plus l'image de la femme sera conforme à la réalité. Finis les questions et les débats parfois stériles. Le cinéma doit être, à l'écran, le moteur du changement. De nombreuses actrices américaines ont pris la parole ces dernières années à l'occasion de cérémonies prestigieuses comme Patricia Arquette[66] aux Oscars, de discours engagés à l'ONU comme Emma Watson[67], d'évènements professionnels comme Jodie Foster[68] aux Women in Motion ou tout simplement dans la presse, comme Natalie Portman[69] et bien d'autres.

65. Organisation travaillant en collaboration dans l'industrie du divertissement à s'engager, éduquer et influencer la création de représentations à l'écran équilibrées entre les sexes, réduisant les stéréotypes néfastes et créant une abondance de personnages féminins uniques et intersectionnels. dans les spectacles destinés aux enfants de 11 ans et moins.

66. En 2015, Patricia Arquette primée pour son second rôle dans *Boyhood*, réclame dans son discours de remerciement l'égalité salariale aux États-Unis

67. Le 20 septembre 2014 à l'ONU Femmes, Emma Watson prononce un discours sur l'égalité des sexes dans le cadre de la campagne «HeforShe»

68. *Women in Motion*, une série cinq podcasts, des actrices, réalisatrices et personnalités féminines, racontent leur métier et la façon dont elles tentent de faire bouger les lignes.

69. Le vendredi 12 octobre 2018, lors de la soirée «Power of Women» organisée par Variety, Natalie Portman prononce un discours engagé sur Harvey Weinstein, le patriarcat et le système juridique américain.

Se défaire des stéréotypes genrés

La division en deux genres strictement compartimentés fait peser sur nous des contraintes inutiles. Elle uniformise plus qu'elle ne libère notre sexualité individuelle. Le genre est un concept utilisé en science sociales, qui désigne les différences sociales faites entre femmes et hommes, différences non biologiques qui génèrent les inégalités. Il ne s'agit pas d'une «théorie», donc hypothétique, sortie du cerveau de quelques illuminé•es, comme semblent le prétendre celles et ceux qui se prononcent violemment contre l'évocation du genre à l'école, à moins qu'il ne soit question de grammaire ou de biologie.

Depuis les années 70, des scientifiques femmes et hommes se consacrent à ce qu'on appelle des «études de genre». Pour le Vatican, ces études n'ont jamais été reconnues comme valides : elles vont à l'encontre de l'essentialisme, pour lequel les différences biologiques légitimeraient les différences sociales, ne devant pas être considérées comme des inégalités.

L'anthropologue Françoise Héritier[70] a montré que cette sexualisation était, sous des formes différentes, universelles, mais ce qui ne la rend pas pour autant inattaquable. En parlant de «genre», on remet en question le bien-fondé d'une répartition des rôles entre féminins et masculins, ce qui secoue l'organisation de la société, intégrée comme naturelle.

En anglais, le mot *sex* est utilisé uniquement pour la nature biologique, il ne désigne pas l'intégralité d'une personne. L'étude de l'ensemble des règles régissant

70. *Masculin-Féminin I. La Pensée de la différence*, Françoise Héritier, Paris, Odile Jacob, 1996 ; rééd. 2002.

les relations femme/homme dans la société, a mis en place l'utilisation du le terme *gender*. En français, lorsque l'on fait allusion aux rapports sociaux lié au sexe, on emploie également le terme de «genre». Dans les analyses et les pratiques, l'Europe recommande une «approche genre» pour que l'objectif de l'égalité des chances ne soit pas négligé. Cela suppose d'éliminer des discriminations qui perdurent, telles les inégalités salariales ou de pouvoir, en cessant d'affirmer qu'elles découlent de différences biologiques.

Chaque individu se voit potentiellement assigner un rôle dépendant de son sexe lors du processus de procréation. C'est après la différenciation sexuelle biologique incarnée et vivante que le genre, renvoyant à une classification sociale en «féminin» et «masculin», peut servir de cadre de pensée et d'action sur le sexe dans la sphère des représentations culturelles. Le glissement opéré de la catégorie binaire fondamentale [sexe femelle/sexe mâle] à la catégorie [féminin/masculin] déplace la problématique du plan biologique aux plans psychologique et social.

Hommes ou femmes, nous reproduisons des comportements «hétéro normés». Imposer son autorité est valorisé chez un homme, pas chez une femme. Les vingt-quatre ans d'écart entre Brigitte et Emmanuel Macron ont défrayé la chronique, mais qui a parlé de Melania et Donald Trump pour lesquels l'écart est strictement le même ? Et à quelle réaction peut s'attendre une femme qui draguerait un homme en pleine rue ou qui lui ferait une remarque déplacée ?

La sociologie (les fameuses *gender studies*) peut ainsi nous aider à voir plus loin que notre affect immédiat, à avoir plus de lucidité sur les causes et les conséquences de ce que nous faisons, même si cela nous paraissait jusque-là anodin.

À tout considérer comme genré, on aboutit à bouleverser les fondements de la société. Cela soulage un nombre non négligeable de personnes. Les homosexuel•les, les transexuel•les, les bisexuel•les, ont été rélégué•es à la

marge par un partage des êtres, biologiquement et socialement, en deux sexes, ou genres, strictement définis.

Les inégalités sont souvent des inégalités de genre. Les personnes vivant sous le seuil de pauvreté sont à 53% des femmes, dont une majorité de jeunes à peine majeures, avec un ou plusieurs enfants à charge. Elles sont dans une posture de réelle dépendance financière qui ne favorise pas l'émancipation.

LE CORPS LIBRE

Jules Michelet écrit que pendant 1000 ans l'unique médecin du peuple c'était la sorcière. La sorcière était une femme qui soignait, qui guérissait si possible les hommes et les femmes mais que si elle s'occupait en particulier des femmes qui accouchaient, elle s'occupait aussi des femmes qui ne voulaient pas continuer leur grossesse, et dont aussi des avortements. Et c'est ce qui est interessant. Avec la sorcière, les femmes avaient la liberté de leur corps.

QUESTIONNER L'ISOLEMENT

Dans *Les Parleuses*, Xavière Gauthier et Marguerite Duras discutent d'un isolement de l'homme qui peut être nécessaire. Les colonisateurs parlent des colonisés en disant «nous les aimons», comme un homme qui dit «moi, j'aime les femmes». Il faut effectuer un travail de reconnaissance entre femmes, car les hommes les ont beaucoup divisées.

Au fil de leurs entretiens, Xavière Gauthier et Marguerite Duras en sont venues à imaginer une société sans homme. Évoquant certains groupes de femmes essayant d'exister par elles-mêmes, sans hommes, elles pointent le fait qu'une société de femmes n'a historiquement jamais existé. Des femmes ne se sentent à l'aise que dans la relation féminine. «La fin du monde ou le début d'une autre histoire», car jusqu'à maintenant nous ne connaissons qu'une société d'homme.

«L'homme n'est pas fort, il est turbulent.» Une incompréhension dans un monde de femmes. On cohabite ensemble mais il y a des parois entre eux et nous. Beaucoup de femmes ne se sentent à l'aise ou ne sup-

portent que les homosexuels. On ne supporte plus les hétéros qui nous agressent, qui veulent nous tenir. Les homosexuels vivent sur un fond de désespoir et de peur qui les ouvre. Cela crée un fond commun mais le corps reste différent, la façon de sentir : pas de maternité, qui est spécifique à la femme.

S'il y a une essence immuable, il n'y a plus de lutte. C'est contradictoire. Par contre, «le modèle égalitariste n'est pas bon [pour Xavière Gauthier], égal est un chiffre mathématique.» La feuille de paye, les salaires doivent être égaux, bien sûr. Une femme va voter, un bulletin pour une femme, un bulletin pour un homme. Tout ce qui est mathématique, il faut dire égal. Mais pour le reste c'est beaucoup moins simple. Le contraire d'égal, c'est inégal, et on ne veut plus d'inégalités. Par contre, différent, ne veut pas dire inégal. Différent veut dire autre, et veut dire avoir son propre visage. Pour Xavière, ce n'est pas essentialiste, c'est ne pas faire de mascarade, pas besoin de barbe pour écrire. C'est à ce moment-là qu'apparaît la vie.

J'ai travaillé dans un pub pendant plusieurs mois. C'est un endroit que je fréquentais déjà avant d'y travailler. Avec mon amie, nous aimons l'appeler notre repère de pirates. C'est un bar sombre, empli d'une odeur de bois et de bière. Il s'y trouve une clientèle hétéroclite, on y est jamais seuls. Passer derrière le bar est une expérience sociale très intéressante. Je suis passée de la foule de clients à la maîtresse des lieux. Enfin, petit à petit je m'en suis sentie la carrure. Au-delà du fait de devoir tout apprendre en matière de service de boissons, cela m'a surtout permis de renforcer mon caractère. Mieux, à me sentir forte et capable de me défaire de situations pénibles que je subissais. Dès que je le pouvais du moins.

Être derrière un bar, c'est être accessible. C'est le point de chute de la clientèle. Nouvelle ou habituée. On est immédiatement remarquée par les clients récurrents, qui se montrent dès la première seconde très

familiers : on me demande mon prénom, on me fait la bise par-dessus le comptoir. Pourquoi cette familiarité soudaine ? Forcément il y a de très bonnes rencontres, mais également de moins agréables. C'est assez déstabilisant de servir une personne qui vous appelle par votre prénom alors que vous ne savez pas qui elle est.

Un soir plutôt calme, j'étais adossée au comptoir arrière, dans mes pensées, quand j'entends un homme crier : «JULIETTE ! SOURIS ! T'ES PLUS BELLE QUAND TU SOURIS !»

Je passais 9 heures derrière ce comptoir, d'affilée, avec une ou deux pause-clope, de 18h à 3h. Et quand bien même je n'avais personne à servir ou aucune tâche à effectuer, cet homme a cru bon d'hurler mon nom dans tout le bar pour m'enjoindre de sourire. Surtout qu'ensuite il s'est installé, pour tenter d'en savoir plus sur moi. Tenter par de multiples questions du type «je veux apprendre à te connaître, dis-moi qui tu es, qu'est-ce que tu aimes». Ces questions en règle générale, même si très directes, auraient été bien mieux appréciées lors d'un rendez-vous intime, ou d'une rencontre suscitant des deux parties une envie partagée. Or, j'étais sur mon lieu de travail, et n'avais pas d'échappatoire à proprement parler. Je savais que cet homme était un habitué, il était alcoolisé, n'a pas tardé à me raconter que sa femme l'avait quitté.

Être derrière un bar, c'est devenir un fantasme pour beaucoup d'hommes. Toutes sortes d'hommes, même engagés, mariés. Ils vont tout essayer, placer quelques flatteries, des regards insistants, des clins d'œil à tout va. On attend d'une fille qu'elle se sente flattée, qu'elle réponde favorablement quand on la complimente. Pourquoi cela ?

Il ne s'agit pas ici de dire qu'être complimenté va à l'encontre de nos valeurs de liberté individuelle. Il me semble important de souligner que souvent, la beauté d'une femme est mise en avant comme seul atout, et que par sa beauté, l'homme se sent le droit de tenter de la posséder d'une quelconque manière. Les femmes

hétérosexuelles sont socialisées à rechercher l'attention et la validation masculine. Ces mécanismes sont difficiles à désamorcer.

Regarde comme je suis bonne, malgré mon autonomie, ma culture, mon intelligence, je ne vise encore qu'à te plaire.

King-Kong Théorie
Virginie Despentes

En politique, pour se battre et réussir, il faut être prête à sacrifier sa féminité, puisqu'il faut être prêtes à combattre, triompher, faire montre de puissance. Il faut oublier d'être douce, agréable, serviable, il faut s'autoriser à dominer l'autre publiquement. Si nous n'allons pas vers cet inconnu qu'est la révolution des genres, nous connaissons exactement ce vers quoi nous régressons. Un État tout-puissant qui nous infantilise, intervient dans toutes nos décisions, pour notre propre bien, qui – sous prétexte de mieux nous protéger – nous maintient dans l'enfance, l'ignorance, la peur de la sanction, de l'exclusion. Comprendre les mécaniques de notre infériorisation, et comment nous sommes amenées à en être les meilleurs vigiles, c'est comprendre les mécanismes de contrôle de toute la population. Le capitalisme est une religion égalitariste, en ce sens qu'elle nous soumet tous, et amène chacun à se sentir piégé, comme le sont toutes les femmes.

«Cette proximité, depuis, parmi les choses indélébiles : corps d'hommes dans un lieu clos où l'on est enfermées, avec eux, mais pas semblables à eux. Jamais semblables, avec nos corps de femmes. Jamais en sécurité, jamais les mêmes qu'eux. Nous sommes du sexe de la peur, de l'humiliation, le sexe étranger. C'est sur

cette exclusion de nos corps que se construisent les virilités, leur fameuse solidarité masculine, c'est dans ces moments qu'elle se noue. Un pacte reposant sur notre infériorité.[71]»

ET LE COUPLE ?

Marguerite Duras et Xavière Gauthier questionnent la question du couple, deux personnes dans un lieu clos. «C'est horrible le couple, les gens qui se disent: on va se mettre ensemble: "se mettre ensemble" c'est une expression populaire... qui dit bien ce qu'elle veut dire. Manger la même chose, dans le même espace, fermer les portes. C'est éviter complètement l'aventure.»

Louise Michel disait dans ses mémoires «La question des femmes est, surtout à l'heure actuelle [XIXe siècle] inséparable de la question de l'humanité. Notre place, dans l'humanité ne doit pas être mendiée, mais prise». Nous avons aussi besoin d'une entraide entre hommes et femmes pour faire avancer ce combat.

DES HOMMES AVEC LES FEMMES

Pour cela, des mouvements féministes mixtes comme Mix-Cité[72], Osez le féminisme[73] se créent. Des hommes qui soutiennent en silence. Qui osent prendre parti pour le féminisme lors d'une réunion entre ami•es – ce qui représente parfois un véritable exploit. Qui profitent de leur notoriété pour se placer publiquement aux côtés des femmes discriminées, des combats des femmes, et se prononcent pour l'égalité. Qui consacrent leur carrière à lutter contre les discriminations, notamment les quelques médecins qui «réparent» les ravages de l'excision. Des hommes, rares, qui, impliqués en politique, tentent d'influer sur les lois. Qui s'impliquent dans des associations féministes fondées par des hommes, comme le Ruban blanc ou Zéromacho. Des hommes féministes ou pro-féministes, comme certains préfèrent s'intituler pour ne pas sembler usurper le combat aux femmes, ne sont pas nombreux mais ils

71. *King Kong Théorie*, Virginie Despentes, p.34

existent. Qui ont été convaincus par une mère, une compagne professionnelle, amicale, amoureuse, plus rarement par leur propre analyse du monde.

En 1991, des Canadiens ont voulu réagir à la tuerie de l'École polytechnique de 1989, perpétrée par un misogyne revendiqué qui assassina quatorze élèves filles. Ils créèrent la Campagne du Ruban blanc, mouvement masculin à vocation internationale décidant de faire du 6 décembre la «Journée nationale de commémoration et d'action contre la violence faite aux femmes». Certain•es portent encore, en France aussi, un ruban blanc ce jour-là. Le réseau français Zéromacho a été créé en 2011. Sous-titre: «Des hommes contre la prostitution et pour l'égalité». Ils ont frappé fort avec leur manifeste *Nous n'irons pas au bois* et ont milité pour la pénalisation du client.

Ces hommes débattent ensemble de l'égalité femmes/hommes, y compris des efforts qu'ils doivent mettre en œuvre pour dépasser leurs propres préjugés. Ils sont hélas moins nombreux que les masculinistes, très présents sur Internet, qui, dénonçant les discriminations que subissent selon eux les hommes, et en priorité les pères, font d'eux-mêmes les victimes d'un matriarcat qu'ils disent triomphant.

72. Mix-Cité est une association mixte française militant pour l'égalité des sexes et des sexualités, cofondée en 1997 par Clémentine Autain et Thomas Lancelot-Viannais.

73. Osez le féminisme! est une association loi de 1901 féministe française. À l'origine un journal dont le premier numéro est paru en juin 2009, Osez le féminisme! est devenu une association en novembre 2009, reconnue d'intérêt général en 2015.

Depuis toujours le corps des femmes est mutilé par les hommes. Marguerite Duras parle du désir vécu à travers l'homme, qui ne circule pas et amène à la mutilation. «Il y a une force dans le désir féminin, dans la sexualité féminine, immense que l'homme n'a pas tellement envie de connaître[74]».

Le modèle de la sexualité masculine suit l'excitation, l'assouvissement et c'est fini et ça recommence. Dans les livres de Marguerite Duras, il y a une tension érotique qui jamais ne peut se satisfaire. Ayant peur de la passion, les hommes essaient de ne pas donner prise. Le corps doit être réapproprié par les femmes, libéré de l'emprise masculine, pour qu'il lui appartienne entièrement. Les règles sont un tabou, propre au corps de la femme. Les hommes ne peuvent pas savoir ce que c'est, savoir comment c'est vécu pour la femme. La femme est considérée comme quelqu'un de sale. Alors que son corps fonctionne naturellement, elle doit ne le dire à personne. On vit seule ces phénomènes parce que la société nous l'impose, comme la maternité. La femme est considérée comme impure dans les religions, tandis que la vierge Marie est la seule femme pure parce qu'immaculée. Nous pourrions voir les règles comme un surplein de vie, une partie de nous et non une maladie. Tout est fait pour que ce soit le mieux caché possible, inexistant, alors que ça existe.

Jules Michelet parle des menstrues comme source d'érotisme. Le désir est un mouvement vers l'autre une préhension de l'autre, des mouvements qui mettent hors de soi.

74. *Les parleuses*, Marguerite Duras & Xavière Gauthier, p. 42.

Mes bien chères sœurs,
Chloé Delaume

Bisexuelle, pansexuelle, sapiosexuelle. Des mots pour dire, le corps je m'en fous.

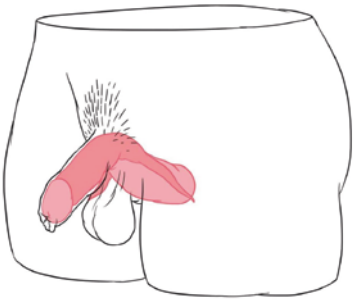
Pour Virginie Despentes, la prostitution n'est pas dégradant en soi. Elle-même s'est prostituée pendant quelques années, tout comme Chloé Delaume. Marguerite Duras et Xavière Gauthier pensent que s'il y a prostitution de la femme, il faut qu'elle soit voulue par elle. Nous sommes encore face à une criminalisation de la sexualité des hommes et une honte projetée sur la sexualisation des femmes. Il est difficile de comprendre pourquoi dans toutes les sociétés nous sommes tombés d'accord là-dessus. À la fois on en parle tout le temps, nous sommes censés tous aimer le sexe, tous avoir besoin de sexe mais en même temps si c'est trop cela n'ira pas. C'est une position toujours inconfortable. Peut-être que si la valeur «travail» n'existait pas, si on se disait tous «j'irai travailler quand j'aurai trouvé quelque chose qui m'intéresse vraiment», si nous n'avions pas ce rapport au travail et à l'argent, il n'y aurait pas de prostitution. Par ailleurs, il semble important d'interroger la sexualité masculine, ce besoin de faire appel à des prostituées. Virginie Despentes questionne: «si les hommes avaient moins de problèmes avec leur sexualité il y aurait peut-être moins de prostituées».

À la frontière espagnole, à Perpignan, les adolescents ont pris l'habitude d'aller voir des prostituées, créant chez les filles une pression pour être à la hauteur et de se comparer aux prostituées, créant un désir dans la sexualité masculine complètement différent.

Ce phénomène révèle une construction sociale, on ne naît pas en se disant qu'on va aller voir une prostituée. Pour aller à l'encontre de ces habitudes, il y a des réponses assez simples. Les filles ne sont pas

obligées d'aller constamment au-devant des désirs des garçons. Si les garçons prennent l'habitude d'aller chez les prostituées, les filles peuvent très bien répondre, elles ne sont pas obligées de coucher avec des garçons, on peut s'éloigner de cette habitude. Surtout, il faut avoir un dialogue. Les garçons peuvent s'éduquer aussi, petit à petit, et comprendre ce qui leur arrive.

Ci-contre :
Photographie
de Gabriela Mendez.
Illustrations de JouissanceClub.



Éduquer, le début de la parité

ÉDUCATION

Le soucis d'être aimée. On élève les filles en leur faisant croire que plaire est primordial, qu'il s'agit d'une caractéristique propre à leur sexe. Et cela exclut l'expression de la colère, de l'agressivité ou d'un désaccord formulé avec trop de force.

Nous devons élever nos filles autrement. Nous devons élever nos fils autrement. Il y a une culpabilité intrinsèque des femmes. La culture ne crée pas les gens. Les gens créent la culture.

Nous sommes tous des féministes, Chimamanda Ngozie Adichie

En réponse à son podcast «Les couilles sur la table» traitant des masculinités, Victoire Tuaillon a reçu bon nombre de témoignages d'hommes qui expliquent qu'ils ont violé. Cette réaction montrerait qu'ils commencent à comprendre et qu'on peut commencer à en parler avec eux. Mais qu'est-ce qu'on en fait, une fois qu'il s'en rendent compte ? Est-ce qu'un homme peut violer sans s'en rendre compte ?

Pour Virginie Despentes, oui. Les hommes de sa génération et les hommes plus vieux ont été éduqués de telle façon que ce que pensaient les femmes ne comptait pas. «Ils baisaient tous seuls, ils baisaient avec des corps qui n'étaient pas vraiment là. Il y avait quelque chose sur le consentement féminin qui leur échappait complètement.[75]» Il existait une culture qui leur disait qu'il fallait un peu forcer les femmes, que quand elles disaient non, c'est oui. Hollywood a fait un travail de fond là-dessus. Le désir masculin devait toujours être accueilli avec une célébration, célébrer une érection que l'on ne pouvait pas montrer mais qui était preuve

75. Extrait du podcast «Les couilles sur la table – Virginie Despentes Meuf King Kong» du 12 septembre 2019.

de vitalité. Peu importait à travers quel corps cette érection allait traverser et dans quelles circonstances.

Aujourd'hui des hommes se rendent compte qu'ils ont un problème parce qu'ils ont sincèrement fait leur vie «normalement» aux yeux de tous, tout se passait bien. Au contraire, ils étaient plutôt célébrés pour cette vigueur. Il y a beaucoup d'hommes qui ont pu commettre des actes et qui sincèrement seraient surpris de savoir que vingt ans après la femme y pense encore et qu'elle a envie de vomir.

Virginie Despentes pense aussi qu'ils ont appris que cela avait un interêt de s'occuper de cette femme brisée. C'était quelque chose qui n'existait pas. Il y avait les hommes sujets, actifs, importants, et il y avait les femmes autour, ce qu'elles ressentaient n'avait pas d'importance. L'important était qu'on se taise pour ne pas perdre la réputation. Sinon ils s'en foutaient. Ils ne se sont pas posés la question.

En discutant avec les jeunes, il y a beaucoup de garçons qui n'ont pas envie d'être des prédateurs, des agresseurs, des violeurs, «des gros connards». «Ça ne veut pas dire qu'ils y arrivent, mais si on leur demande de prendre du temps pour réfléchir, il y a surement beaucoup de personnes qui sont dans cette même position. À la fin de la journée ils n'ont pas envie de se dire j'ai été un gros connard, j'ai usurpé de ma force à chaque fois que j'en ai eu l'occasion[76]».

Est-ce lié à la problèmatique du privilège? Est-ce qu'ils ont envie de le reconnaître? Est-ce qu'ils peuvent s'en débarrasser? Ou alors est-ce qu'ils préfèrent être dans le déni et nier qu'ils ont ce privilège-là et ne pas y réfléchir? Ou est-ce qu'ils ont envie d'y réfléchir? Est-ce qu'ils sont contents d'être alertés, est-ce qu'ils ont envie d'aller vers quelque chose qui serait mieux, qui paraîtrait juste pour la fin de l'exercice, essayer d'avancer. Cela changerait quelque chose d'essayer de discuter avec des garçons de 11, 12 ans, pour essayer

76. *Ibid.*

de voir ce que sera leur sexualité. On ne l'a jamais fait, ne serait-ce que pour essayer de voir, que ça se passe bien.

Le jeune garçon d'aujourd'hui, un garçon qui a 16 ans, ne peut pas être dans la même ignorance qu'un garçon qui avait 16 ans dans les années 80. Il a été alarmé sur beaucoup de choses. Alors que dans les années 80, on ne leur disait rien. On était dans la culture paillarde, qui était en vérité une culture du viol.

À l'inverse, on n'apprend pas aux filles à se défendre. Nous pouvons éduquer les garçons. Alors, est-ce que l'on n'a pas fait assez de pédagogie ? Est-ce que l'on n'a pas assez expliqué ? Une phrase de *King Kong Théorie* dit «le jour où les mecs auront peur de se faire déchiqueter la bite à coup de couteau, peut-être qu'ils comprendront mieux ce qu'on veut dire[77]».

Ce n'est certainement pas la seule solution, mais Virginie Despentes pense que si les hommes subissaient les mêmes violences régulièrement, ils apprendraient à être prudents. Il existe beaucoup de choses qu'ils ne font pas, aussi impulsifs soient-ils, régis par les hormones soient-ils, il arrivent à se contenir, par morale. Donc ils devraient réussir aussi à respecter les femmes, dans toute situation sociale.

La balle n'est plus dans notre camp à nous, ce n'est pas que l'on ne nous a pas appris à nous défendre, c'est qu'on nous a apprit à être vulnérables. On nous a appris à avoir peur, à avoir peur sans rien faire, qu'avoir peur dans l'espace public c'était normal, qu'avoir peur au travail c'était normal, qu'avoir peur dans son couple, chez soi c'était banal, qu'il fallait avoir peur tout le temps. Et comme le privilège de tuer c'est un privilège d'homme, on nous a appris en plus à jamais nous défendre jusqu'à être capable de tout pour se défendre. C'est un apprentissage qui va beaucoup plus que nous apprendre à nous défendre. Mais cela aussi peut être changé.

77. *King Kong Théorie*, Virginie Despentes, p.53.

Cependant, il faudrait ne pas avoir à répondre aussi souvent à l'agression. Que l'agression existe, c'est un fait, mais qu'elle soit aussi répétée, aussi quotidienne, aussi centrale, aussi obssessive de la part d'une partie de la population masculine, ça devrait changer. Nous devons pouvoir largement la soulager, car nous ne pouvons pas passer notre vie à apprendre à se défendre, apprendre à zigzaguer, à marcher plus vite, ou comment tuer des hommes. C'est un problème. Il faut le solutionner à un autre niveau. Il n'y a pas de technique infaillible. Et nous ne pouvons pas être en colère tous les jours.

Comment agir ? Ne pas se contenter d'émettre des revendications pour mettre fin à l'inégalité, démonter le mythe qui fonde les bases de la société. Constater et dévoiler l'échec. Essayer de trouver des nouveaux outils qui soient un peu drôles, pas violents ni brutaux ou inadaptés, pour essayer de désamorcer les situations.

Les hommes ont un rôle à jouer, notamment auprès des autres hommes, pour agir pour l'égalité. Il y a de nombreux hommes qui ne vont pas prendre au sérieux ou ne pas écouter les femmes, se dire que c'est des cas isolés, qui vont plus écouter des paroles masculines que féminines, sans forcément s'en rendre compte. Les hommes qui veulent faire avancer l'égalité ont un vrai rôle à jouer en en parlant à d'autres hommes autour d'eux, car leurs paroles auront peut-être plus de poids, au sein par exemple d'un groupe masculin. Cela commence aussi par donner du crédit aux témoignages féminins, notamment lorsqu'elles prennent la parole pour dénoncer une opression, comme par exemple le harcèlement de rue.

«C'est un monde qui est presque parallèle à nous, cet harcèlement de rue, tellement on ne le vit pas. Ça prend du temps d'en prendre conscience» confie Clément, 22 ans.

Il y a des hommes qui ont besoin de voir pour y croire, pour être sûr que cette réalité existe. Certains

en ont fait l'expérience, grâce à leurs amies. Comme Fabrice Florent, le P.D.G.-Fondateur de *madmoiZelle*, après avoir entendu au sein de sa rédaction plusieurs rédactrices témoigner d'épisodes récurrents d'harcèlement de rue. En s'éloignant de quelques mètres du groupe de ses collègues un samedi en début de soirée, dans une rue commerçante très fréquentée. « Vous regardez ce qu'il se passe. Vous allez découvrir une toute autre réalité, parce que vous allez juste voir que leur vie c'est de se faire arrêter, se faire siffler, se faire alpaguer, tous les 50 mètres. Ça n'existe pas pour les mecs.[78] » Cette mise en situation permet à peu de frais et sans prendre beaucoup de temps, d'expérimenter ce qu'est la réalité de la vie d'une femme.

78. Extrait du podcast « The Boys club, trois mecs parlent du féminisme » du 1er oct. 2019 par madmoizelle.com

Conclusion

Quand on prend la parole en s'engageant dans un combat militant comme le féminisme, la première question qui se pose est, suis-je légitime ? Pour moi, elle n'interfère en rien dans la pertinence du propos. La solidarité peut être le moteur d'un acte de militantisme. Je m'engage pour que chaque femme dans le monde ait les mêmes droits sociaux, politiques et sexuels. Je me nourris tous les jours de références, faits d'actualités et historiques. Chaque témoignage, chaque expérience, venant de tous milieux sociaux, professionnels, culturels, fortifie la voix s'élevant pour la libération de la femme, pour l'égalité des genres.

Xavière Gauthier s'est sentie «femme en lutte» très tôt, sans avoir subi de misogynie particulière. Mais la force de son engagement a permis à de nombreuses femmes de se sentir entendues, de prendre la parole, d'être considérées et soutenues. L'envie d'être une femme libre, indépendante, se donner les moyens de se réaliser, d'être ambitieuse, d'aller au-delà de ce que nous imposent les carcans du patriarcat, depuis trop longtemps au pouvoir. L'engagement comme pouvoir libérateur. L'écriture comme thérapie de reconstruction. La voix comme cri de ralliement.

La transmission de cinq générations de combat féministe est la preuve de l'importance de l'engagement, de la sororité, de l'ouverture aux autres. La preuve qu'en formant une unité, on peut faire évoluer les mentalités, déclencher les prises de conscience. La déconstruction des mythes, la réflexion sur l'Histoire, l'analyse des stéréotypes, tous ces procédés sont des outils pour renforcer son regard, voir comment nous évoluons au sein de notre société. Une invitation à changer les choses, dans le respect de

l'humain. Une invitation à se connaître soi-même, à s'accepter, pour mieux accepter l'autre. Une émancipation nécessaire, un appel à l'ambition personnelle. Une nécessité de mettre les mots, les bons mots, pour nommer les choses, les faire exister. L'importance de se reconnaître en tant que femmes, en tant qu'égales, que sœurs, pour arriver à l'humanité. L'impact de la parole, sa résonance, son écho, qui se propage. Le retentissement des réseaux sociaux, d'internet, une connexion permanente avec le monde. La représentation, l'image, l'importance donnée à ce qu'on renvoie. Ce qu'on donne à voir aux autres. Aller au-delà du genre, explorer nos sexualités, se reconnecter à nos corps, apprendre à l'écouter. Éduquer, sensibiliser au plus jeune âge, ne pas avoir peur d'expliquer, pour mieux comprendre. La propagation des actions, écrits, expériences, inventions est primordiale, c'est le moteur de cet engagement. Celui qui fait bouger les choses.

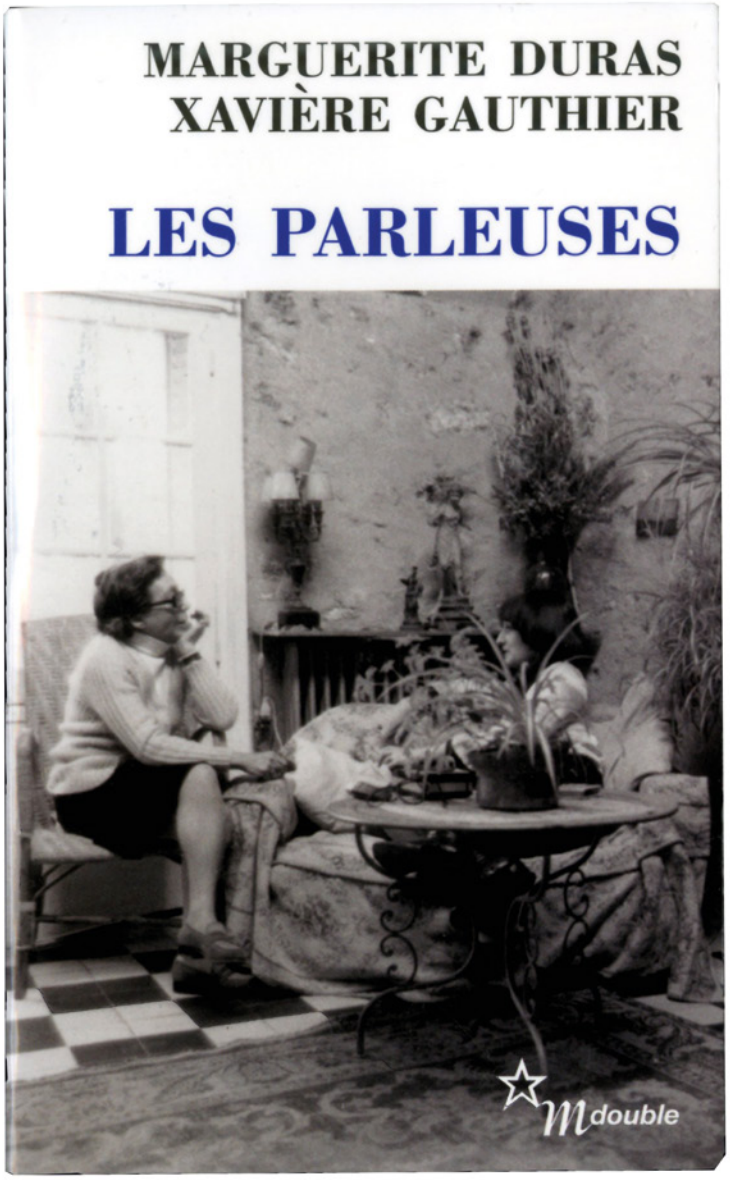
Ce combat encore actuel, gagne en visibilité un peu plus chaque jour. Au-delà de la sphère littéraire, de nombreux artistes et designers ont fait de cette lutte le sujet principal de leur pratique. En tant que graphiste, ne pas avoir conscience des enjeux liés au féminisme et aux théories de genre, apparaît inepte, surtout au sein de cette discipline qui s'honore de tant de valeurs humanistes : fonctionnalisme, utilité publique, partage etc. Pour ceux dont les valeurs mettent au premier plan l'éducation, la transmission, l'information, la connaissance, ne pas se confronter aux thèmes (et aux méthodes) qu'ont soulevé le féminisme et les théories du genre revient à (se) voiler le regard. Que faire pour intégrer ces notions au sein même de notre pratique ? De ma pratique ?

Les choses changent, évoluent. Le travail de Xavière, sa pratique littéraire mise au service de la propagation de la voix des femmes, est une grande inspiration pour moi. Je souhaite m'en inspirer, au sein de ma pratique de designer graphique.

Trouver les moyens, les usages, les systèmes qui traduiront mon engagement. Se déployer sur tous les supports nécessaires pour porter ces messages de liberté. Une éthique porteuse de sens qui j'espère aidera à bouleverser les clivages encore trop omniprésents.

> Annexe

Une sélection de planches d'ouvrages
qui ont nourri ma réflexion
lors de l'élaboration de ce mémoire.



Ci-dessus et les 11 prochaines planches : *Les parleuses*, Marguerite Duras & Xavière Gauthier.

dites : « Ne sait pas être regardée. » Il n'y a même plus de pronom personnel – c'est « elle » –, et puis c'est négatif : « Ne sait pas » et puis, « être regardée », c'est passif. Je me demandais s'il n'y avait pas une espèce de retrait, de reprise du sens grammatical habituel.

M. D. – Elle n'est pas consciente. C'est des blancs, si vous voulez, qui s'imposent. Ça se passe comme ça : je vous dis comment ça se passe, c'est des blancs qui apparaissent, peut-être sous le coup d'un rejet violent de la syntaxe, oui, je pense, oui, je reconnais quelque chose là.

X. G. – Et quand vous dites « blancs », c'est aussi creux, ou manques ?

M. D. – Quelqu'un a dit le mot : anesthésie, des suppressions.

X. G. – Je me demandais si, ça, ce ne serait pas quelque chose de femme, vraiment de femme, blanc. S'il y a, par exemple, une chaîne grammaticale, s'il y a un blanc dedans, est-ce que ce ne serait pas là que serait la femme ?

M. D. – Qui sait ?

X. G. – Parce que, ça, ce serait une rupture de la chaîne symbolique. Et dans vos livres, il y a ça. Moi, je vois ça, tout à fait. Je ne sais pas si c'est blanc. Pour moi, ce serait un peu comme quand on retient son souffle. Il y a un rythme et il y a des moments où on ne peut plus respirer, c'est bloqué.

M. D. – Je sais que le lieu où ça s'écrit, où on écrit – moi quand ça m'arrive –, c'est un lieu où la respiration est raréfiée, il y a une diminution de l'acuité sensorielle. Tout n'est pas entendu, mais

certaines choses seulement, voyez. C'est un lieu noir et blanc. Si couleur il y a, elle est rajoutée. Elle n'est pas immédiate ; elle n'est pas réaliste.

X. G. – Dans *L'Amour*, c'est le noir et blanc, comme le positif et le négatif d'un film...

M. D. – Oui, ou comme l'écriture...

X. G. – ... avec juste quelques touches, je crois, de bleu, notamment les yeux bleus. Il faudrait voir à quel moment ça intervient. C'est vraiment très rare, c'est une petite teinte.

M. D. – Dans *Abhan Sabana David*, il y a des yeux bleus. Vous ne pouvez pas regarder des yeux bleus. Ça n'offre pas prise au regard. On traverse des yeux bleus. On regarde des yeux sombres. Le sombre arrête le regard. Il offre une résistance. L'œil bleu, non. C'est sans regard, bleu. Des trous. Je dis, je crois, à un moment donné, « les trous » ... Et puis, voyez, il a fallu écrire beaucoup de livres pour arriver là. Il y a toute une période où j'ai écrit des livres, jusqu'à *Moderato cantabile*, que je ne reconnais pas.

X. G. – Est-ce que ce n'étaient pas des livres plus pleins, justement ? Où il manquait cet endroit où il peut y avoir un trou ou un blanc. Je ne sais pas, je pense au *Marin de Gibraltar*, c'est cela que vous voulez dire, les premiers livres ?

M. D. – *Le Marin de Gibraltar*, oui, *Le Barrage*.

X. G. – Je verrais ça comme des livres plus masculins.

M. D. – Peut-être, oui, c'est ça.

X. G. – Où il n'y a pas encore la place d'un manque, où l'espace n'est pas encore, je ne sais pas, assez grand ou assez silencieux.

M. D. – Mais comment ça se fait que..., je veux dire, vous croyez qu'il a fallu faire beaucoup de livres avant, avant... *Détruire*, que quelqu'un ne peut pas commencer par *Détruire ?*

X. G. – Vous savez, Freud dit que la femme, pour devenir une femme, doit changer de sexe, c'est-à-dire qu'elle est d'abord un garçon et puis, le moment où elle devient une femme, elle change de sexe. Je ne sais pas s'il n'y a pas quelque chose comme ça chez toutes les femmes – peut-être qu'elles n'y arrivent jamais, d'ailleurs. Quand on y arrive, il faut déjà un certain temps où on est simplement un homme, c'est-à-dire où on est...

M. D. – ... dans l'aliénation totale, dictée, quoi.

X. G. – Et ce que vous disiez tout à l'heure, que votre mère aurait voulu que vous soyez un garçon et qu'au début vous essayiez de répondre à cette attente, c'est-à-dire d'être vraiment un garçon, prendre une place dans la société de garçons, est-ce que ce ne serait pas ça ?

M. D. – C'est très probable. Mais aucun psychiatre ne m'en a parlé, en tout cas.

X. G. – C'étaient des hommes, les psychiatres ?

M. D. – Oui. Mais il est de fait que j'étais, avec les autres livres – c'est quand même important, intéressant à dire, je crois –, j'étais dans un labeur quotidien. J'écrivais comme on va au bureau, chaque jour, tranquillement ; je mettais quelques mois à faire un livre et puis, tout à coup, ça a viré. Avec *Moderato* c'était moins calme. Et puis, après mai 68, avec *Détruire*, alors c'était plus du tout ça ; c'est-à-dire que le livre s'écrivait en quelques jours et c'est la première fois que j'ai abordé la peur

avec cela. Si, enfin, ça avait commencé avec *Le Ravissement de Lol. V. Stein*. Là, il y a une période, je sortais d'une désintoxication alcoolique, alors, je ne sais pas si cette peur – j'y ai pensé souvent, je n'ai jamais réussi à élucider ça –, cette peur que j'ai connue en l'écrivant n'était pas aussi l'autre peur de se retrouver sans alcool ; si ce n'était pas une séquelle de la désintoxication, je ne sais pas.

X. G. – Enfin, peut-être que ça a joué mais que ce n'était pas seulement ça.

M. D. – La peur a commencé avec *Lol. V. Stein*, un peu avec *Moderato*, je dois dire. Elle a été très grande pour *Détruire*, dangereuse un peu.

X. G. – Est-ce que ce n'est pas à partir du *Ravissement* qu'il commence à y avoir le trou ?

M. D. – L'expérience, alors, l'expérimentation. Ça rejoint ce que vous disiez ; j'expérimentais ce blanc dans la chaîne.

X. G. – Ça se passe sur l'oubli, au départ, et l'oubli aussi c'est un blanc. C'est un peu basé – si on peut parler de base, parce que ce n'est vraiment pas le mot –, dans *Le Ravissement*, sur l'oubli de la souffrance.

M. D. – Une omission, plutôt.

X. G. – Oui, une omission. Peut-être que c'est ça, justement, qui est effrayant, parce qu'on commence à entrer dans le manque.

M. D. – *Lol. V. Stein ?*

X. G. – À partir de *Lol. V. Stein*. Je sais que, quand je lis vos livres, ça me met dans un état très..., très fort et je suis très mal à l'aise et c'est très difficile de parler ou de faire quelque chose, après les avoir lus. Je ne sais pas si c'est une peur,

n'ont pas, c'est ça, c'est la maternité, c'est irréductible.

X. G. – Mais oui.

M. D. – Mais tu te souviens, à cet homme, je lui disais : « Est-ce que vous pouvez vous mettre à la place d'un Noir ? », il m'a dit oui. Je réponds en femme, moi, je dis non. « Est-ce que vous pouvez vous mettre à la place d'une femme enceinte ? » Il a dit : « Oui. »

X. G. – Quel culot !

M. D. – Si on me disait : « Est-ce que vous pouvez vous mettre à la place d'un homme qui a un phallus ? », je dirais non.

X. G – ... Ou qui a des ennuis avec, comme il a posé la question : un homme impuissant.

M. D. – Oui. Il parle en lieu et place du rôle qu'il se donne.

X. G. – Oui, mais ça a toujours été comme ça.

M. D. – ... De régisseur. C'est vrai que c'est plus du tout supportable, plus du tout.

X. G. – Euh... spécifique à la femme, la maternité et, je sais qu'en général il faut pas dire ce mot, mais les règles aussi, c'est propre à la femme.

M. D. – Il y a les règles.

X. G. – Et ça, c'est un sujet complètement tabou.

M. D. – C'est la même chose.

X. G. – Et malgré tout, c'est le corps de la femme, ça se passe dans son corps et les hommes ne peuvent pas savoir ce que c'est. Savoir comment c'est vécu pour la femme. Elles n'ont pas le droit d'en parler, parce que c'est vraiment un sujet..., c'est considéré comme quelque chose de tellement

sale. La femme est considérée un peu comme quelqu'un de sale.

M. D. – Ben oui, chez les jeunes gens, les règles, c'est toujours traumatisant. C'est un surtrop, un surplein qui est jeté du corps, rejeté par le corps, c'est..., oui, c'est ça.

X. G. – Tu vois, moi je pense que ça peut être important que des femmes ensemble parlent de ça, par exemple, parce que d'habitude, à la rigueur, tout bas...

M. D. – C'est les mères, ça, qui nous ont habituées. Ma mère me disait : « Il faut pas parler ni des règles, ni de la syphilis. »

X. G. – Tu vois, c'est considéré comme une maladie honteuse, les règles.

M. D. – Oui. « Faut le dire à personne », elle me disait.

X. G. – Oui, on dirait que c'est une maladie qu'on a, puis on l'a tous les mois. C'est quand même très, très important, je veux dire, regarde cette répétition, qu'on la vive si souvent et quelque chose qu'on a à vivre seule, que la société nous impose de vivre seule.

M. D. – Ah, complètement, comme la maternité. La maternité, très longtemps, dans nos sociétés, les gens se cachaient, les femmes se cachaient quand elles étaient grosses et même dans les ménages et les mariages bourgeois, il y avait ce préjugé-là qu'on ne faisait plus la mort..., l'amour, pardon, avec une femme enceinte.

X. G. – Ben, une femme qu'a ses règles, pareil.

M. D. – Oui, c'est sale, ça salit.

sur les femmes quand il parlait des menstrues, mais pour lui c'était un..., une source d'érotisme. Oui, il disait que dans le haut Moyen Âge les femmes étaient seules dans leurs fermes, dans la forêt, pendant que le seigneur était à la guerre – chaque fois que je peux, je cite cette histoire, je la trouve sublime – et qu'elles s'ennuyaient profondément, dans leurs fermes, seules, et qu'elles avaient faim, lui était aux croisades ou à la guerre du Seigneur, et que c'est comme ça qu'elles ont commencé à parler, seules, aux renards et aux écureuils, aux oiseaux, aux arbres, et que, quand le mari revenait, elles continuaient, ça je l'ajoute, sans ça on se serait aperçu de rien, mais c'est les hommes qui les ont trouvées parlant seules dans la forêt.

X. G. – Et moi, j'ajouterais : les hommes ont dû dire : « Elles sont bien folles, c'est bien des folies de femmes. »

M. D. – Voilà, et on les a brûlées. Pour arrêter, endiguer la folie, endiguer la parole féminine.

X. G. – Mais Jeanne d'Arc, elle entendait des voix.

M. D. – Ah, bien, bien sûr. Jeanne d'Arc, c'est un crime masculin. Sollers m'a dit que ça l'intéressait pas, Jeanne d'Arc.

X. G. – Moi, ça m'intéresse.

M. D. – Moi, ça me passionne. On a surtout mis l'accent sur la guerrière en..., sur la femme en costume d'homme, puisque c'est pour ça, pour ça qu'on l'a tuée. Par exemple, c'est une tête politique égale à celle de Saint Just, sublime, on l'a jamais dit parce que c'est une femme, justement.

X. G. – Mais moi, je trouve inouï qu'elle entendait des voix. Je sais pas...

M. D. – Moi, je trouve inouï qu'il lui ait obéi, Charles VII, il a fait ce qu'elle a voulu et les soldats l'ont suivie, à Orléans. Il a fallu un procès pour la tuer.

X. G. – Oui, tout un appareil d'État.

M. D. – Tout un appareil d'État, judiciaire, institutionnel. Sans ça, ça aurait été un meurtre qui n'aurait pas été admis par le peuple, j'imagine, comme celui de Giordano Bruno. [*Silence.*] Bon, on s'arrête aujourd'hui ?

X. G. – On s'arrête, oui.

mais c'est vraiment un état dans lequel il est dangereux d'entrer, pour moi.

M. D. – Alors, on parle du même état qui fait que..., quand ils sont écrits ou quand ils sont lus... Je voudrais bien savoir comment on peut arriver à le..., au moins à le cerner.

X. G. – À le cerner, à le nommer.

M. D. – Quand je vous dis que c'est un périmètre, ceci ou cela... sans sommeil..., voyez..., je n'avance pas.

X. G. – Mais, est-ce qu'on avance ? Dans vos livres, on n'avance pas, justement. Il y a aussi la question du mouvement, je crois. Les mouvements sont souvent très imperceptibles, glissants, comme ça, et ce n'est pas du tout une question d'avancement. Je veux dire, il n'y a pas de marche, ou alors c'est une marche qui tourne.

M. D. – C'est ça, ça va. Ça n'avance pas. Ça va nulle part, ça bouge.

X. G. – Ça bouge, ça glisse et c'est peut-être ça aussi cet espace qui se développe, très particulier à vous, il me semble, un espace à la fois très épais – moi, je vois avec une épaisseur, c'est pour cela, peut-être, que la marche est lente ou retenue, une grande épaisseur – et puis qui est à la fois clos et puis on sait qu'il y a un extérieur.

M. D. – Oui, mais est-ce qu'il y a une pression de l'extérieur sur l'endroit ?

X. G. – Oui, c'est l'extérieur qui fait que l'espace se clôt.

M. D. – Oui, mais il n'est pas du tout présent quand j'écris.

X. G. – Ah, si.

M. D. – Moi, je l'oublie. J'entre quelque part et ça se ferme.

X. G. – Complètement ?

M. D. – Oui. C'est pas là que c'est dangereux, c'est quand on sort, voyez.

X. G. – Quand vous retrouvez l'extérieur ?

M. D. – Oui.

X. G. – Et il n'est même pas présent comme une menace quand vous êtes à l'intérieur ? Il n'existe plus ?

M. D. – Non. À l'intérieur, c'est une surveillance extrême pour que rien n'échappe. Mais il s'agit simplement de noter... les accidents, voyez, c'est-à-dire un déplacement, une voix.

X. G. – Oui, la voix aussi. C'est extrêmement important, la voix, dans vos livres.

M. D. – C'est des voix publiques, des voix qui ne s'adressent pas. De même qu'ils ne vont pas, ils ne s'adressent pas.

X. G. – Et même, est-ce qu'elles partent de la personne, les voix ?

M. D. – Peut-être pas.

X. G. – Est-ce qu'elles ne font pas que la traverser ?

M. D. – Oui. De même que le livre traverse, d'ailleurs ; c'est le même mouvement. Oui, ça, c'est vrai.

X. G. – Donc, ça passe au travers du sujet. Je crois qu'il y a la question du sujet, aussi, dans vos livres. Je veux dire qu'il est complètement mis en question, le sujet de Descartes, le sujet traditionnel, complètement plein, opaque et rond ; il est complètement criblé...

M. D. – Lézardé ?

X. G. – Oui, lézardé.

M. D. – Il y a quand même des lecteurs de ça, alors, c'est ce à quoi il faut faire attention. Je passe à un autre domaine, là. Parce que, quand j'ai commencé à ne pas pouvoir éviter ces livres-là, si vous voulez – je peux ne parler que comme ça – et à ne plus essayer de les éviter, j'ai pensé qu'il n'y aurait pas de lecteurs. Vous voyez le danger, il est immense, c'est asilaire. Et puis, il s'est trouvé des lecteurs... et des hommes...

X. G. – Et ça vous a semblé étrange ?

M. D. – Oui.

X. G. – Et qu'est-ce qu'ils vous ont dit, les hommes ?

M. D. – Le mot « malade » revient dans chaque lettre.

X. G. – Malade ?

M. D. – « Je suis malade de vous lire. »

X. G. – Et les femmes, non ?

M. D. – Les femmes aussi.

X. G. – De la même façon ?

M. D. – Oui. Donc, si on peut avancer un peu, c'est-à-dire qu'on peut dire : ces livres sont douloureux, à écrire, à lire et que cette douleur devrait nous mener vers un champ..., un champ d'expérimentation. Enfin, je veux dire, ils sont douloureux, c'est douloureux, parce que c'est un travail qui porte sur une région... non encore creusée, peut-être.

X. G. – Non encore mise à jour.

M. D. – C'est ce blanc de la chaîne dont vous parliez. Je ne veux pas dire psychanalyse..., ce féminin, si vous voulez. Non ?

X. G. – Oui, oui.

M. D. – C'est peut-être ça qui fait la douleur.

X. G. – Oui, oui, moi, je pense. Et peut-être que ça n'avait pas encore été mis à jour, touché du doigt. Peut-être que le fait de montrer le blanc *, de montrer le trou, ça rend malade, et il y a de quoi. En ce sens, c'est entièrement subversif.

M. D. – Vous, vous croyez que *Détruire, L'Amour*, un homme ne peut pas écrire ça ?

X. G. – J'en suis persuadée, je suis persuadée que ça ne peut être qu'une femme et vraiment une femme. La difficulté, c'est exactement de montrer pourquoi. Et ça, c'est sûr que quand je les lis... Enfin, vous m'avez dit que maintenant on ne mettait plus votre prénom ; que de temps en temps, sur vos livres, on ne mettait plus que « Duras ». Ce serait intéressant de savoir si les gens – en supposant qu'il y ait des gens qui ne vous connaissent pas – puissent penser que c'est un homme. Parce que ça me paraît impossible. On ne vous a pas envoyé des lettres, des gens qui ne sauraient pas, qui auraient cru s'adresser à un homme ?

M. D. – Non, ils savent qui je suis. Et pourquoi est-ce qu'on ne met que Duras, maintenant ? On me dit que c'est asexué.

X. G. – Que c'est asexué ! Ce que vous écrivez ?

M. D. – Oui.

X. G. – Je ne le pense pas du tout. Il y a un érotisme...

M. D. – Oui, mais d'un érotisme...

X. G. – ... qui pourrait être d'un homme ou d'une femme ?

X. G. – Oui, et le nom de Lol. V. Stein, aussi ?

M. D. – C'est le même.

X. G. – C'est le même, avec Lol, point, V, point. Ça, ça m'a toujours paru extraordinaire. Cette coupure, et on ne sait jamais, on ne saura jamais ce qu'il y a après. Encore un blanc, non ?

M. D. – Ah si, elle est nommée dans le livre : Lola Valérie Stein.

X. G. – C'est vrai, on le sait, malgré tout, là où est son vrai nom, c'est Lol. V. Stein, non ?

M. D. – Son vrai nom, c'est elle qui se le donne. Après sa maladie, elle se nomme elle-même... et pour toujours *.

X. G. – Les femmes n'ont pas de nom, au départ.

M. D. – Non... D'où vient l'horreur de nos noms, on peut parler de ça.

X. G. – Oui, il y a le problème du nom paternel, du nom du père. Le père étant ce qui détermine le symbolique et la loi, dans la mesure où on ne veut pas se plier à la loi ** peut-être qu'il faut faire quelque chose avec le nom du père, si ce n'est le supprimer..., enfin, on a un problème avec.

M. D. – Beaucoup, beaucoup de femmes ont horreur de leur nom. Même des femmes qui n'écrivent pas.

X. G. – Est-ce qu'on peut écrire en gardant le nom de son père ?

M. D. – C'est une chose qui ne m'a jamais paru..., apparu possible une seconde. Mais j'ai jamais cherché à savoir pourquoi je tenais mon nom dans une telle horreur que j'arrive à peine à le prononcer. Je n'ai pas eu de père.

X. G. – Vous n'avez pas eu de père ? Mais...

M. D. – Enfin, je l'ai eu très peu... suffisamment longtemps.

X. G. – Il devait peser quand même de son absence, non ?

M. D. – Bien sûr.

X. G. – Parce qu'encore actuellement, je crois que dans une famille... une femme qui n'a pas un homme auprès d'elle, ça pose un problème ; donc les enfants doivent le ressentir.

M. D. – Mais cet isolement dans lequel se tiennent certaines femmes, cet isolement de l'homme, il est peut-être nécessaire.

X. G. – Qu'est-ce que vous voulez dire ? À qui pensez-vous là ?

M. D. – À des groupes de femmes que je connais, qui vivent vraiment très loin, très séparées des hommes, qui ne veulent plus le moindre contact. Vous croyez qu'il faut en arriver là ?

X. G. – Je ne sais pas.

M. D. – C'est un problème.

X. G. – C'est effectivement un problème. Je pense que c'est intéressant que ça existe, qu'il y ait des femmes, et surtout des groupes de femmes, qui essaient d'exister par elles-mêmes et, effectivement, sans hommes. Parce qu'on reçoit tellement de choses, au départ, des hommes. Je veux dire, on reçoit, on nous impose, tellement de choses, dans le jeu, qui nous viennent des hommes que peut-être il faut couper.

M. D. – Mais, il y a une véritable société de femmes qui se crée.

X. G. – C'est intéressant historiquement parce que ça n'a jamais existé.

M. D. – Je connais des femmes, personnellement, qui ne veulent de relations que féminines, qui ne sont à l'aise que dans la relation féminine.

X. G. – Oui, elles vivent beaucoup en communauté entre elles. Elles disent que leur corps a été depuis toujours mutilé et pris d'assaut par les hommes, de n'importe quelle façon, soit physiquement, soit dans la publicité, soit dans n'importe quoi, que maintenant il leur faut du temps pour se retrouver, enfin, pour se retrouver entre elles, pour seulement commencer à vivre leur corps, le découvrir, le toucher, le sentir. Peut-être que c'est vrai, je ne sais pas.

M. D. – Elles ne vivent plus aucune expérience masculine avec un homme ?

X. G. – Beaucoup d'entre elles.

M. D. – Oui, j'ai des amies comme ça.

X. G. – Beaucoup ont cessé toute relation avec les hommes.

M. D. – Mais alors, comme c'est le cas très souvent, quand le désir a été vécu à travers l'homme ?

X. G. – Justement, c'est vrai que même le désir des femmes, deux femmes entre elles, passe souvent par les hommes, encore.

M. D. – Oui, enfin, ça, c'est vrai.

X. G. – Mais il me semble que souvent il y a une diminution du désir. Peut-être que c'est passager. Il faut espérer que c'est passager.

M. D. – Entre les femmes ?

X. G. – Oui. C'est-à-dire qu'elles sont un peu perdues et que, je ne sais, une baisse de libido, je ne sais pas comment on peut appeler ça. Peut-être

qu'encore maintenant, quand il n'y a plus ce support, ça circule moins, le désir.

M. D. – Oui, c'est difficile, c'est une chose presque inimaginable. Donc, c'est vivre une mutilation, non ?

X. G. – Oui, mais est-ce que c'est comme ça parce que c'est comme ça ou simplement parce qu'on a été habituées à un certain mode de société ?

M. D. – C'est ça, que le désir a été vécu jusque-là avec des hommes. C'est tout.

X. G. – Maintenant, jusqu'à présent, aussi, la structure familiale, c'est donc avec un homme, en général, avec le père. Ce qui est intéressant, je crois, comme expérience, c'est que quelquefois elles ont des enfants – je veux dire, elles ont eu des enfants, avant – et, comme elles ne voient plus d'hommes, elles vivent, elles élèvent leurs enfants ensemble ; ce qui fait que ces enfants ne voient plus qu'elles jusqu'à l'âge de l'école. Je voudrais bien savoir ce que ça peut donner. Des enfants avec des mères, avec plusieurs mères.

M. D. – Vous croyez..., enfin, ça..., plusieurs mères...

X. G. – Ils savent bien qu'une est leur mère. À la place du père, il y a d'autres femmes.

M. D. – Les hommes, d'ailleurs, sont dans la totale incompréhension.

X. G. – De ça ?

M. D. – Oui. Ils n'ont pas les moyens de le comprendre.

X. G. – Ça les effraie parce qu'évidemment ça les met en danger.

pas du tout cette..., le modèle de la sexualité masculine, avec l'excitation, l'assouvissement et c'est fini et ça recommence. C'est pas ça pour une femme et dans vos livres les hommes doivent être perdus, parce qu'il y a toujours la tension, très forte, et elle n'est jamais satisfaite.

M. D. – Chez l'homme, vous voulez dire ?

X. G. – Non. Dans vos livres, il y a une tension érotique, qui jamais ne peut se satisfaire.

M. D. – Oui...

X. G. – Il me semble, je le ressens comme ça.

M. D. – On peut tout dire, hein, vous en prendrez ce que vous en voudrez. Pourtant j'ai eu une vie..., j'ai eu une vie sexuelle... effective – comment dire ça poliment ? [*Rires*] –, très... nombreuse, mettons. Et... très violente. Avec des hommes.

X. G. – Oui. Et pourquoi vous dites « pourtant » ?

M. D. – Parce que cette espèce de contention, si vous voulez, de..., de contenu qui jamais ne se répand..., oui, ça pourrait apparaître comme un... désir – enfin, désir, n'employons pas le mot « désir », laissons-le dans son étendue –, comme un ratage dans une vie, un ratage...

X. G. – Ah, oui. Mais je ne voyais pas ça comme ça.

M. D. – Vous ne voyez pas le lien ?

X. G. – Non.

M. D. – Oui, moi je le vois un peu scolairement.

X. G. – Je ne voyais pas du tout au sens de ratage. Je voyais au sens de force qui ne s'épuise pas et non pas qui ne trouve pas de satisfaction. Quand j'ai dit qu'elle ne trouve pas de satisfaction,

je ne veux pas dire : malheureusement, elle n'a pas trouvé de satisfaction. Je veux dire : elle ne peut pas.

M. D. – Oui, c'est dans sa définition.

X. G. – Parce qu'elle a cette puissance, parce qu'elle a cette force...

M. D. – C'est ça. Ah oui.

X. G. – ... qui la fait toujours vivre. Moi, je trouve qu'au contraire ce que vous me dites de votre vie va très bien avec, c'est-à-dire que vous, vous vivez une vie sexuelle, mais il y a très peu de femmes, finalement, je crois, encore, qui...

M. D. – Mais je crois que les femmes ne la vivent pas parce que on ne peut pas demander aux femmes de..., de n'aller..., de ne frayer qu'avec des femmes, n'est-ce pas, mais je crois que les femmes ne la vivent pas parce qu'elles ont encore une peur moyenâgeuse de l'infidélité *. Ça aussi, faudrait quand même les en sortir. C'est l'expérience plurielle qui peut vous sortir de là.

X. G. – Oui. Mais ça c'est sûr, je crois qu'elles sont encore très enfermées dans...

M. D. – Ah oui. C'est la barbarie totale.

X. G. – Il leur faut un mari ou un amant, n'importe, mais un homme, leur homme, enfin. Et ça, voilà encore une chose que vos livres balaient... comme ça ! qu'est-ce que ça veut dire, « possessivité », « fidélité », pour Max Thor, par exemple, et Alissa, ça n'a pas de sens.

M. D. – Non, ça n'a plus de sens du tout.

X. G. – C'est complètement balayé, je crois.

M. D. – Et l'amour est vécu.

X. G. – Oui.

M. D. – Et l'amour est vécu. Ce qui est à craindre, je vois beaucoup de jeunes, je ne vois que ça, c'est que l'amour n'est pas vécu, peut-être qu'il faut que ce temps-là passe. C'est..., c'est assez dramatique. C'est peut-être une sorte de pari pascalien, ils font l'amour..., ils font l'amour, ils le font, ils le font, beaucoup. Enfin..., sans..., sans passion..., qu'est-ce que vous pensez de ça ?

X. G. – Oui, j'y pensais, j'attendais que vous le disiez, je pensais au mot « passion » et effectivement je pense que c'est..., ça risque de manquer. Mais c'est peut-être passager. C'est peut-être le fait qu'on a plus de possibilités. Il me semble que ça s'ouvre, quand même, le champ sexuel.

M. D. – C'est très facile. C'est simple. Toutes les barrières, à peu près, ont été..., dans la jeunesse, enfin.

X. G. – Oui, dans une certaine jeunesse.

M. D. – Dans une certaine jeunesse, mais enfin on parle de celle-là.

X. G. – Oui, ils se jettent un peu, comme ça, et la passion, ça reviendra après, non ?

M. D. – C'est quand même impressionnant. Il y a une sorte de décoloration sexuelle...

X. G. – Ils ont un peu peur, aussi, enfin.

M. D. – ... de no man's land.

X. G. – Ils en parlent beaucoup et ils ont très peur. Aussi bien les garçons que les..., plus les garçons que les filles, même. Je veux dire peur de vivre quelque chose, une passion.

M. D. – Vous croyez qu'elle est évitée ou elle ne survient plus ? Qu'ils ne donnent plus prise ?

X. G. – Ils essaient de ne pas donner prise.

M. D. – J'ai un fils de vingt-cinq ans qui nous reproche, à son père et à moi, d'avoir vécu onze ans ensemble, qui ne *connaît* pas la jalousie. C'est lettre morte.

[*Bande effacée.*]

Il y a un mode d'emploi de la femme qui est dicté par l'homme.

[*Bande effacée.*]

Ils font si elles sont... d'accord, je ne sais pas.

X. G. – Oui, quand vous dites : « Les femmes sont partagées », évidemment...

M. D. – Quand l'amour vient, c'est souvent chez une femme que l'amour surgit, il est immédiatement puni. C'est toute une société qui vit sur ce mode-là.

X. G. – Parce que quand même les femmes ont toujours joué ce rôle d'objet partagé, enfin, partagé, euh..., objet d'échange, objet de circulation.

M. D. – Oui, mais s'il y a prostitution de la femme – pour employer ce mot usé et qui..., faute d'un autre, mettons, employons-le –, s'il y a prostitution de la femme, il faut qu'elle soit voulue par elle. Elle ne doit pas être dictée par l'homme et c'est un peu ce qui se passe dans la jeunesse. Je connais des cas tragiques.

X. G. – Et vous croyez qu'elles jouissent, ces femmes ?

M. D. – Je suis persuadée que non.

X. G. – C'est ça la question que je me suis posée.

M. D. – Alors ça, nous sommes dedans..., dans un périmètre duquel l'érotisme est complètement banni, d'une misère, d'une pauvreté érotique qui

sûr. Chez la femme, ça peut survenir beaucoup plus tard. Dans l'âge adulte.

X. G. – Oui.

M. D. – Vous voyez des femmes changer du tout au tout à trente ans ou à quarante ans ou à vingt-cinq ans, et vous ne voyez jamais un homme changer du tout au tout de la même façon.

X. G. – Oui. Pourquoi ? Ça serait une conquête de la femme ?

M. D. – Ce changement ?

X. G. – Oui.

M. D. – Ça prouve quelque chose sur son terrain à elle. De son terrain. Ça prouve qu'elle n'est pas dans l'aliénation, justement, aussi profondément qu'elle le pense.

X. G. – Oui, mais est-ce que c'est pas ce qui est difficile, justement, à trouver : quel est le terrain de la femme ? Elle doit bien en avoir un à elle..., mais est-ce que..., est-ce que la société nous laisse la place ?

M. D. – La société a..., est de plus en plus effrayée par la femme..., à juste titre. Je ne vois rien dans l'histoire, enfin, du progrès, si vous voulez, dans l'histoire de la liberté, rien qui soit allé aussi vite que le mouvement de libération de la femme. L'idée révolutionnaire au XIXe siècle a mis dix fois plus de temps, cinquante fois plus de temps.

X. G. – Mais pourquoi, à votre avis ?

M. D. – C'est parti. Rien ne peut plus arrêter ça. Pourquoi ? Parce que, bon, il y a eu la double conjugaison du progrès de l'idéal révolutionnaire, n'est-ce pas, qui se présentait déjà tout un...,

comme une..., un procédé, une machine à désaliéner, si vous voulez, qui était à notre portée, hein. L'esprit d'analyse, notre esprit d'analyse, il vient de là. Je ne sais pas si c'est à tort ou à raison, mais..., il est marxiste avant tout, vous ne le croyez pas ?

X. G. – Oui.

M. D. – Donc, ça fait qu'il y a tout un pas qui a été évité, qui avait été fait avant et puis, bon, sans doute que c'est..., il y a d'autres conjugaisons qui se sont greffées là-dessus, les mouvements de jeunesse partout dans le monde, une libération de l'homme, de l'homme jeune, qui a donné cet être vacant qu'est le hippie par exemple, qui s'est présenté déjà comme un modèle d'androgynie * presque. L'antihéros, quoi, hein, qui a fait que tout d'un coup, pour la femme, il y a eu un trou, il y a eu un vide à remplir, et comment n'y a-t-on pas pensé avant ? C'est ça le mystère. Parce que... je crois, je ne connais pas bien la question mais il semble que les mouvements de libération d'avant la guerre de 40 étaient de faux mouvements de libération, non ? Vous croyez pas ?

X. G. – Des femmes ?

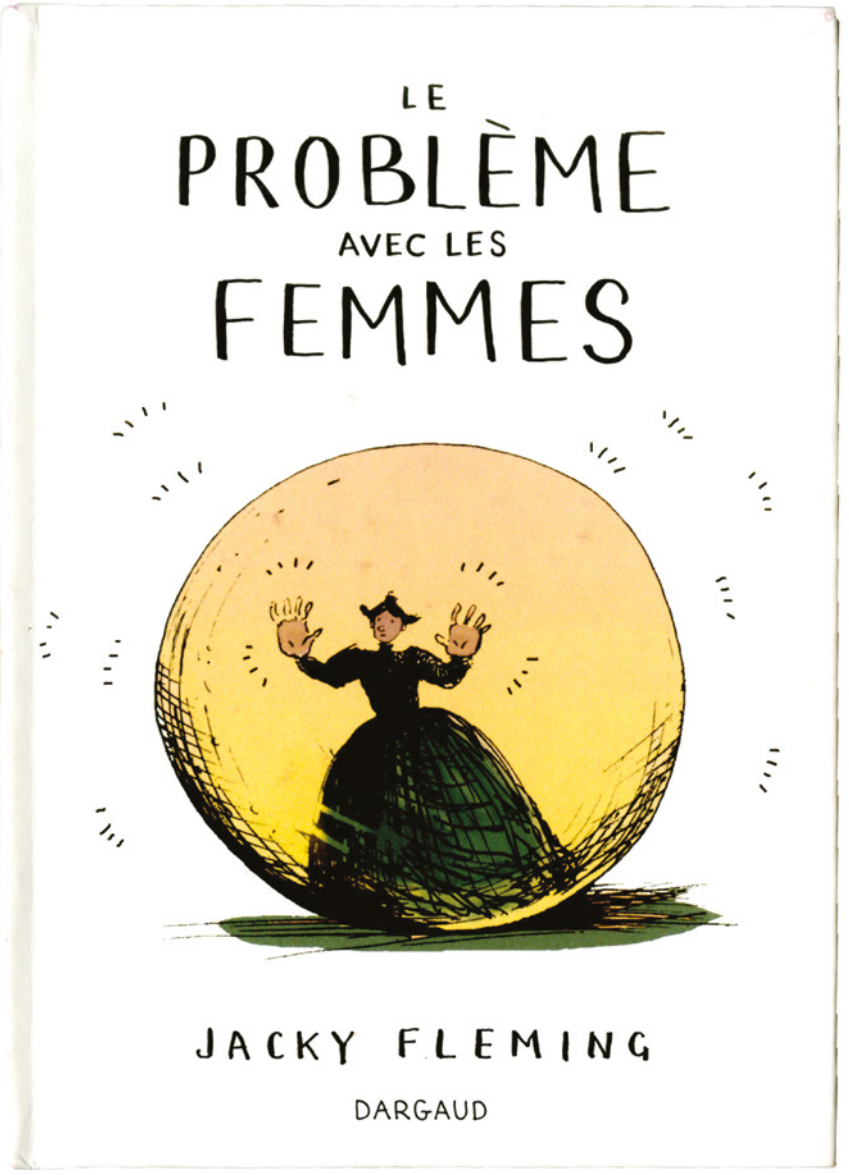
M. D. – Oui.

X. G. – Mouvement de suffragettes ? Oui, absolument. C'est-à-dire que je crois que c'étaient des mouvements complètement idéalistes, justement, ne faisant pas l'acquis de la critique marxiste.

M. D. – Oui.

X. G. – Matérialiste. Il n'y a que maintenant que ça se produit.

M. D. – Comment appeler ça ? Prenons un autre exemple. Y a pas un... – j'ai déjà dit ça, mais en



Ci-dessus et les 5 prochaines planches : *Le problème avec les femmes*, Jacky Fleming.

Au cours des 700 années qui séparent Hildegarde de Bingen de Jane Austen, les femmes écrivaines étaient mal vues, car pour cela il fallait réfléchir, ce qui interférait avec l'accouchement.

Les femmes trouvaient épuisant le fait de lever un crayon, car cela provoquait une chlorose qui perturbait le débit sanguin et, dans certains cas, causait un prolapsus utérin.

Ou bien était-ce à cause des corsets ?

Les académies des beaux-arts n'étaient pas ouvertes aux femmes, mais peindre des fleurs et des bibelots était de toute manière bien plus distingué pour une femme et pouvait se pratiquer au sein de la Sphère Domestique.

Certaines femmes, comme Marianne North,
s'obstinaient à ne pas comprendre
et partaient de par le monde
peindre des fleurs sans chaperon.

ÉDUCATION

Marie Curie est la seule scientifique femme depuis que les femmes existent. Les filles n'avaient pas le droit d'étudier les sciences car leurs organes reproductifs les rendaient irrationnelles, et ce n'est pas avec des idées abstraites qu'on accroche des rideaux. On les autorisait à collectionner les insectes puisqu'elles pouvaient le faire dans leur jardin.

STÉRÉOTYPES

Le génie de Ruskin fut d'éveiller les gens à la beauté de la nature, excepté le corps de sa femme qu'il trouvait répugnant – ce qui conduisit à de nombreuses hypothèses quant à ce qui l'horrifia à ce point le soir de son mariage,

et ce à quoi il s'attendait.

REPRÉSENTATION

SEXUALITÉ

CONTRAINTE

Certaines qui n'avaient pas été suffisamment contraintes s'échappaient de la Sphère Domestique à cheval, à dos de chameau ou à vélo. Elles devaient s'asseoir en amazone pour éviter tout Éveil Sexuel...

>Bibliographie

Lauren BASTIDE,
«La poudre, épisode
documentaire Sorcières #3», 2019.
soundcloud.com/nouvelles-ecoutes/
la-poudre-episode-documentaire-lantidote

Mona Chollet,
*Sorcières. La puissance
invaincue des femmes,*
La Découverte: Zones, Paris, 2018.

Simone de Beauvoir,
*La femme indépendante,
extraits du Deuxième sexe,*
Col. Folio 2€, Série Femmes
de lettres, Gallimard 2008.

Chloé Delaume,
Mes bien chères sœurs
Seuil, coll. «Fiction & cie» 2019.

Virginine Despentes,
King Kong Théorie
essai autobiographique, Grasset; 2006.

Marguerite Duras
& Xavière Gauthier,
Les parleuses
Minuit, 1974, réédition 2013
et en Pléiade 2014).

Émile Durkheim,
Les Règles de la méthode sociologique
(1894), Paris, Payot,
coll. «Petite Bibliothèque Payot», 2009.

Dominique Foufelle,
Ô femme et caetera
Quai des Brunes,
coll. «Le temps des femmes» 2018.

«Xavière Gauthier à propos des
"Parleuses", entretiens avec Marguerite
Duras», ina.fr, 1974.

Olivia Gazale,
*Le mythe de la virilité, un piège pour
les deux sexes,* Robert Laffont, 2017.

Mymy Haegel
«The Boys club, trois mecs parlent
du féminisme», 2019.
www.youtube.com/watch?v=grmn1AK4nxw

Françoise Héritier, *Masculin-Féminin I.
La Pensée de la différence*
Paris, Odile Jacob, 1996; rééd. 2002.

Nancy Huston,
Reflets dans un œil d'homme,
Actes Sud, 2012.

Perrine Kervran
«LSD, La série documentaire Sorcières 4/4:
Sorcières, nature et féminismes»,
France culture, 2018.

Lauren Malka
«Au gré du Ground #42 Spécial
revue Sorcières», 2019.
soundcloud.com/radiogroundcontrol/
au-gre-sorciere

Chimamanda Ngozi Adichie,
Nous sommes tous des féministes,
traduit par Mona de Pracontal et Sylvie
Schneiter, Paris, Éditions Gallimard,
coll. «Folio 2€», 2015.

Laboria Cuboniks,
*The Xenofeminist Manifesto: A Politics
for Alienation,* Verso, 2018.

Victoire Tuaillon,
«Les couilles sur la table Virginie
Despentes, Meuf King Kong», 2019
www.binge.audio/
virginie-despentes-meuf-king-kong/

Sorcières, les femmes vivent. La voix, n°2,
Éditions Albatros, 1975.

*Sorcières, les femmes vivent. Enceintes,
porter, accoucher,* n°4, Éditions Albatros,
1976.

«Sur l'expérience de la revue Sorcières»,
Xavière Gauthier; *Sorcières et Sorcelleries,*
Christine Planté Presses universitaires
de Lyon, coll. «Des deux sexes et autres»
2019.

«Guy Betchel, La Sorcière et l'Occident.
La destruction de la sorcellerie en Europe
des origines aux grands bûchers»,
article d'Eliane Viennot, dans la revue
Clio – Femmes, Genre, Histoire, 1998

«Harcèlement sexuel: la parole
se libère», Violaine Morin
& Gaëlle Dupont, 2017 sur lemonde.fr

«#balancetonporc: derrière la polémique,
un fait social», Thomas Schauder,
2017 sur lemonde.fr

>En savoir plus

Fadela Amara,
Ni putes ni soumises,
La Découverte, 2004.

Xavière Gauthier,
Rose Saignée,
poèmes, éditions des femmes, 1974.

Xavière Gauthier,
Pionnières de 1900 à nos jours.
Elles ont changé le monde,
Flammarion France et Etats-Unis, 2010.

Marie de Gournay,
Égalité des hommes et des femmes,
Gallimard, coll. «Folio Sagesses», 2018.

Roxane Gay,
Bad Feminist,
Impacts, 2018.

Benoîte Groult,
Ainsi soit-elle,
Le Livre de Poche, 1977.

Clarissa Pinkola Estès,
Femmes qui courent avec les loups,
Le Livre de Poche, 2001.

Virginia Woolf,
Une Chambre à soi,
10-18, 2001.

Remerciements & Colophon

Je remercie
Xavière Gauthier,
pour sa gentillesse,
sa générosité,
et le temps qu'elle
m'a consacré.

Je remercie
Marcel pour
sa relecture pointilleuse,
ma tante Sylvie et Peggy
pour leurs conseils
toujours avisés.

Merci à
Sara Martinetti et
Sebastien Morlighem
pour l'encadrement
dont j'ai bénéficié tout
au long de ce travail.

Enfin, pour leur
soutien inconditionnel,
le Trio des Bermudes,
ma famille, mes amis
& mes chers collègues
du My Goodness.

Édition composée en :
Self Modern dessinée par Lucas Le Bihan,
au sein de la fonderie Bretagne.

Sharp Grotesk dessinée par la Lucas Sharp,
pour la fonderie Sharp Type.

Imprimé et façonné à l'Ésad Amiens en 2019
sur du papier Munken Polar 120g/m².

Mémoire de DNSEP,
Ésad Amiens, 2019-2020